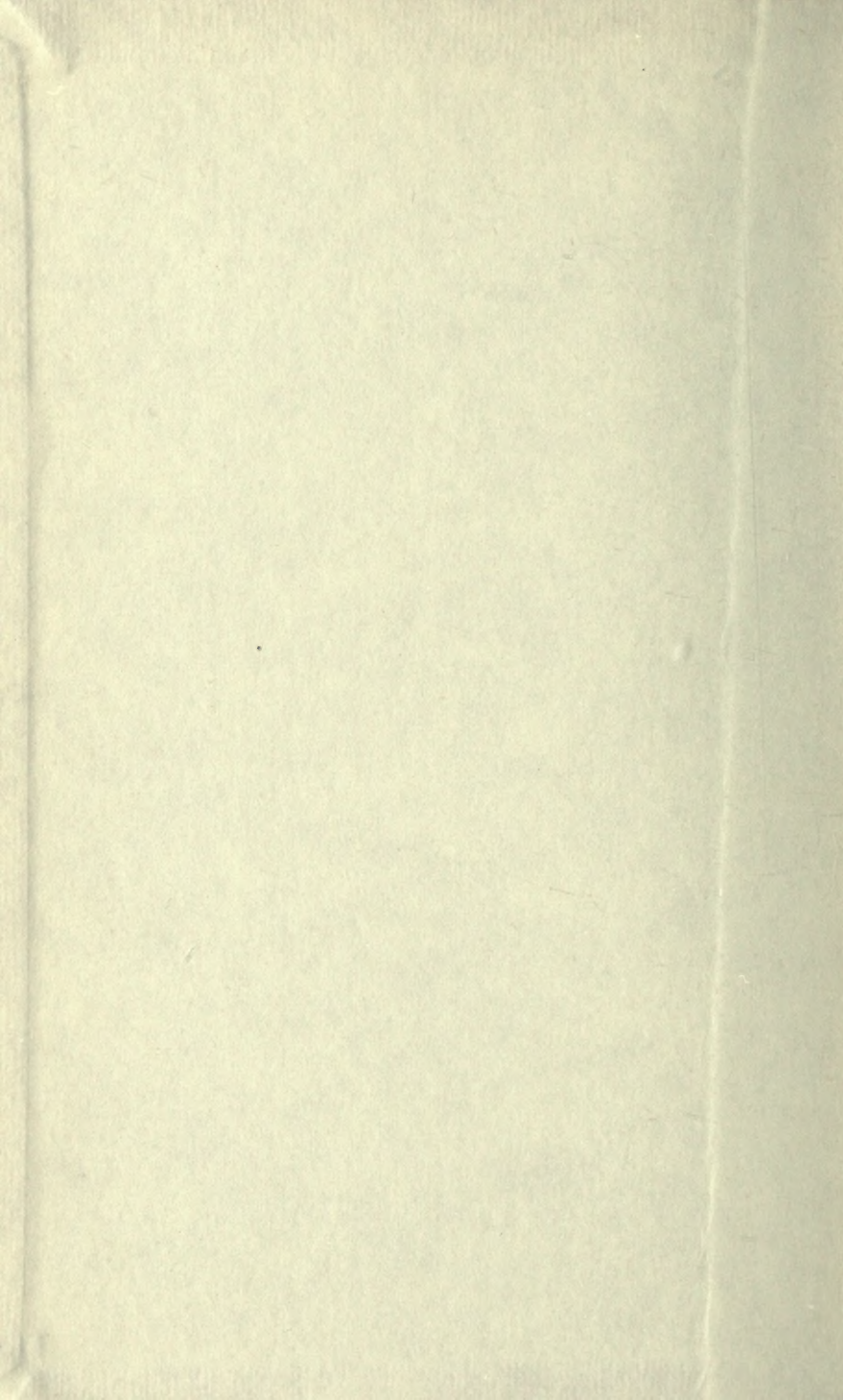




3 1761 06836946 1



214

CHEZ
NOS ALLIÉS BRITANNIQUES

*Tous droits de traduction
et de reproduction
réservés pour tous pays*

COPYRIGHT 1917, BY BOIVIN & C^e

FERNAND LAURENT

Chez nos Alliés Britanniques

(With our British Alliés in the Field)

NOTES ET SOUVENIRS D'UN INTERPRÈTE

Préface par FRANÇOIS DE TESSAN

Dessins de BAIRNSFATHER et TRICOT

Illustrations documentaires

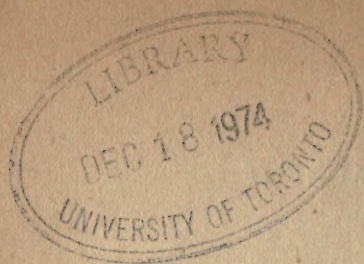


PARIS

Ancienne Librairie Fume

BOIVIN & C^{ie} EDITEURS

3 et 5, Rue Palatine (VI^e)



D
640
F365

A LA MÉMOIRE GLORIEUSE
DE MON BEAU-FRÈRE
LE LIEUTENANT GASTON BOUCHER
DU 6^e RÉGIMENT DU GÉNIE
MORT AU CHAMP D'HONNEUR A SEPT-SAULX (MARNE)
LE 20 SEPTEMBRE 1914

F. L.

PRÉFACE

Ce livre a été écrit par un interprète attaché à l'armée britannique.

En quoi consiste le véritable rôle de l'interprète ? Le public l'ignore généralement. Interprète ! C'est un mot très souple et qui s'offre à bien des interprétations... Quelques aperçus sur les services qu'un interprète rend quotidiennement à nos Alliés et sur sa mission en cette guerre aideront à comprendre combien sa situation est favorable à ces observations pittoresques et psychologiques qui abondent dans les notes de Fernand-Laurent.

Beaucoup évoquent, en pensant à l'interprète, telle scène comique de « l'anglais tel qu'on le parle », et de traditionnelles plaisanteries le mettent en vedette d'une manière plus ou moins amusante. L'interprète est le premier à rire de ces traits. Il est de fait qu'au début de la campagne, alors que les spécialités n'avaient pas été ordonnées comme elles le sont à présent, et que la formule « The right man in the right place » n'avait pas été partout appliquée, des épisodes drolatiques se produisirent. On m'a par exemple cité le cas de cet interprète qui ne savait pas un mot de... français ! Né en Angleterre de

PRÉFACE

parents français, il avait passé toute sa vie de l'autre côté de la Manche ou dans les colonies britanniques et il avait fini par oublier complètement sa langue maternelle. Au moment de l'appel de sa classe il avait été réformé, de sorte qu'il ignorait tout : et du service militaire et du langage français. Quand la guerre éclata, il voulut cependant se rendre utile et il passa l'examen d'interprète. La première épreuve consistait en une conversation anglaise. Le futur interprète fut naturellement reçu avec des notes mirifiques.

Envoyé à la base du Havre, il se présenta au capitaine chargé de la répartition des interprètes dans l'armée britannique. Il dut fournir quelques explications supplémentaires :

— Appartenez-vous au service armé ou bien avez-vous été versé dans l'auxiliaire ? lui demanda le capitaine.

L'autre ouvrit de grands yeux.

— Eh bien quoi ? Vous ne m'entendez pas ?

Même silence.

— Ah çà ! insista le capitaine, vous êtes donc sourd ?

L'interprète ne broncha pas davantage.

— That's a joke ! Don't you understand french ? (C'est une plaisanterie. Ne comprenez-vous pas le français), finit par s'écrier l'officier impatienté.

Alors, avec le plus pur accent londonien, l'interprète

PRÉFACE

s'expliqua... Le quiproquo fut dissipé. Finalement tout s'arrangea et on l'autorisa — ce qui était la solution vraiment pratique — à servir dans les rangs britanniques.

J'ai connu aussi un interprète d'anglais qui ne savait que le français... Un colonel anglais étant venu au dépôt pour « toucher » l'interprète qui lui était destiné aperçut dans la cour un soldat à la mine éveillée qui lui plut infiniment.

— C'est celui-là que je veux ! déclara-t-il avec une belle assurance.

On lui représenta que l'homme à la figure sympathique n'était pas disponible, et que, d'ailleurs, il ne connaissait pas un traître mot d'anglais. Il se trouvait là par hasard — pour voir un ami — et il n'était pas inscrit sur la liste des interprètes désignés pour l'armée britannique. Le colonel n'en persista pas moins dans son idée :

— Je suis persuadé, dit-il, que c'est un débrouillard. Il fera tout à fait mon affaire. S'il ne parle pas anglais peu importe ! Moi je parle le français. Donnez-moi ce garçon-là et tout marchera à merveille.

Le colonel finit par obtenir gain de cause et il emmena cet interprète malgré lui auquel il ne manquait en somme que la connaissance du verbe britannique. Mais, comme l'avait prévu le colonel, c'était un débrouillard. Il se multiplia si bien qu'il

PRÉFACE

fut un auxiliaire précieux pour son chef de corps. A ses moments perdus il apprenait l'anglais. Il le parle aujourd'hui convenablement et il fait bonne figure parmi ses camarades...

■
* *

Il ne faudrait pas déduire de ces authentiques anecdotes que beaucoup d'interprètes aient eu des aventures semblables. Je n'ai parlé de ces deux personnages, dont l'un ne savait pas le français et dont l'autre ignorait l'anglais, que pour signaler deux amusantes exceptions.

Dans l'ensemble, le corps des interprètes avait dès le début des hostilités une bonne connaissance de la langue anglaise. Certains s'exprimaient avec élégance, et l'on comptait même de véritables lettrés, professeurs agrégés de notre Université ou linguistes capables de sentir et de traduire les finesses de la conversation la plus délicate. Mais quel que fût leur degré d'instruction ou leur condition sociale, tous, lors des heures difficiles de la retraite, montrèrent d'égales qualités militaires. Ce fut pour eux la période la plus héroïque. Chargés de piloter ceux que l'on a appelés « les Premiers Cent Mille », ils s'efforcèrent avec un inlassable dévouement, soit dans les Flandres, soit sur la Marne, de faciliter les mouvements des unités auxquelles ils étaient attachés. Ils chevauchaient en tête des régiments.

PRÉFACE

Ils conduisaient les patrouilles. Ils combattaient à l'occasion à côté de nos Alliés.

J'en sais qui, avec les cavaliers britanniques, chargèrent au Cateau. L'un d'eux, dans un combat d'arrière-garde, voyant le désarroi s'emparer de la troupe — tous les officiers ayant été tués ou blessés — jeta ce cri de ralliement : « Hello, boys ! follow me... » (Allons, les gas, suivez-moi...) Et il fonça sur l'ennemi, qui, surpris par cette contre-attaque soudaine, dut reculer. La poursuite fut heureusement ralentie.

Veut-on d'autres exemples de l'esprit de sacrifice qui les animait ?

Une charge ayant été décidée, le maréchal des logis M... L... demande à son colonel ce qu'il doit faire. « Collez votre cheval au mien, mon ami », lui répond ce dernier. Et sabre au clair notre interprète s'engage dans la mêlée...

Un peu plus tard, à B...y, ce même interprète reçoit la mission d'aller porter dans les lignes françaises la traduction verbale d'une communication urgente. Il y a six kilomètres à faire sur un vaste plateau, où les troupes sont prudemment abritées dans des tranchées.

Le silence n'est troublé que par l'éclatement de quelques obus. Mais habitué à ce bruit M... L... ne se rend pas compte qu'il court un danger plus grave qu'à l'ordinaire et, tout en chevauchant, il songe

PRÉFACE

aux siens qu'il a laissés au Havre. Or, à peine est-il arrivé auprès du chef français que celui-ci lui ouvre les bras et l'étreint avec effusion : « Ah ! mon brave, quelles transes vous nous avez causées ! Nous vous suivions à la lorgnette. Nous avons vu tomber vos trois camarades qui avaient une mission semblable à la vôtre. Pauvres garçons ! les brancardiers iront ce soir à la recherche de leurs corps. » En entendant ces paroles, avouait plus tard le héros de l'affaire, je sentis mes jambes flageoler et je dus descendre de cheval. J'étais pris de la peur rétrospective.

Pour un interprète, il n'avait tout de même pas mal interprété les traditions de la vaillance française.

Beaucoup eurent de semblables gestes, et payèrent de leur vie leurs actes de courage. Depuis que se développe la guerre de positions, les interprètes ont eu de rares occasions de prendre place au premier rang d'un escadron, mais ils ont eu souvent l'opportunité d'agir comme agents de liaison, et là encore plus d'un s'est distingué. Sur la Somme, à la jonction des armées franco-britanniques, ils ont joué un rôle extrêmement intéressant, soit pour la préparation combinée des deux artilleries, soit pour l'harmonie des liaisons d'infanterie.

* * *

En août 1914, les interprètes étaient partis sous l'uniforme français. Ils conservaient les couleurs de

PRÉFACE

leur corps d'origine. On apercevait dans les rangs anglais ici un cuirassier, là un fantassin ou bien un artilleur, un dragon. S'ils jetaient autant de notes pittoresques au milieu du khaki, ils risquaient d'être plus exposés que leurs camarades de combat. C'est pourquoi la tenue des interprètes fut bientôt réglementée. On les habilla de khaki, ce qui supprimait tout effet disparate, mais ils continuèrent à porter le képi traditionnel ou le nouveau casque — également khaki. Pour le collet de leur veste, l'écusson choisi fut une tête de sphinx. L'idée de cet écusson était inspirée directement par la règle napoléonienne. En effet, les premiers interprètes militaires furent créés par le général Bonaparte au moment de l'expédition d'Égypte. Les boutons de leur uniforme étaient alors ornés d'une tête de sphinx. Ces boutons sont restés réglementaires jusqu'à nos jours. Il suffisait de copier ce motif, pour fournir un écusson distinctif aux interprètes de l'armée britannique.

A mesure que les divisions de la nouvelle armée ont été transportées sur le sol français, le nombre des interprètes s'est nécessairement accru. De cinq cents au début, ils sont devenus trois mille environ et ce chiffre n'a rien d'exagéré quand on constate que l'armée britannique a été portée de 7 divisions à 70 divisions dans les deux premières années de la guerre. Elle ne cesse de se renforcer méthodiquement.

PRÉFACE

Inutile de dire combien d'hommes elle nous enverra pour le printemps de 1917. Les statistiques officielles nous apprennent cependant que déjà cinq millions d'hommes ont été appelés sous les drapeaux et que la loi du service obligatoire permettra de mobiliser de sept à huit millions d'hommes. On voit que nos interprètes ne manqueront pas de besogne !

J'ai dit un mot de leur rôle pendant la bataille. Mais en dehors des péripéties du combat auxquelles ils peuvent à l'occasion prendre part, ils remplissent des fonctions variées.

L'interprète est un peu le majordome du bataillon. Pour de multiples achats, c'est à lui qu'on s'adresse. Il sert d'intermédiaire pour les approvisionnements ou les réquisitions de paille et de foin. Il négocie avec les autorités civiles pour le logement des troupes. Il est le trait d'union entre les Anglais et les habitants du pays. Sans cesse il doit être en éveil pour éviter des froissements, dissiper les légers malentendus qui se produisent çà et là, régler mille petites questions de détail qui provoqueraient des conflits s'il n'y avait pas un homme capable de concilier tant de menus intérêts.

Un interprète qui agit avec tact et qui se montre en toute circonstance un gentleman ne tarde pas à s'attirer la pleine confiance et les bonnes grâces des officiers avec lesquels il vit. Quel que soit son grade,

PRÉFACE

il est toujours traité par eux avec une affectueuse camaraderie.

Il est aisé d'évoluer dans le milieu britannique à condition d'être un peu diplomate et de régler sa conduite sur la connaissance psychologique de nos Alliés. Il faut connaître leur tempérament, leurs habitudes, leurs préjugés et se garder de les heurter maladroitement. D'ailleurs, quand on parle de l'armée britannique, il importe de ne pas oublier qu'elle est un assemblage d'éléments fort divers : Anglais, Ecossais, Gallois, Irlandais, Canadiens, Australiens, Néo-Zélandais, Sud-Africains sont semblablement revêtus de khaki et présentent un extérieur uniforme. Tous sont désignés par le terme général de Britishers. Cependant, grattez la couleur, et vous verrez que le particularisme, le nationalisme, le provincialisme de chacun des corps qui combattent ainsi sous les étendards de l'Empire demeurent extrêmement vivaces. Il faut donc que l'interprète tienne compte de ces distinctions et qu'il règle ses paroles et ses gestes en conséquence.

La plupart de ces Britishers ignorent tout de la France en débarquant chez nous. L'interprète est le premier à opérer la liaison morale, à les renseigner sur nos propres habitudes, à leur découvrir la physionomie véritable de notre pays. D'après ses explications et ses propos, nos Alliés se forment une opinion de notre race. On devine combien il est

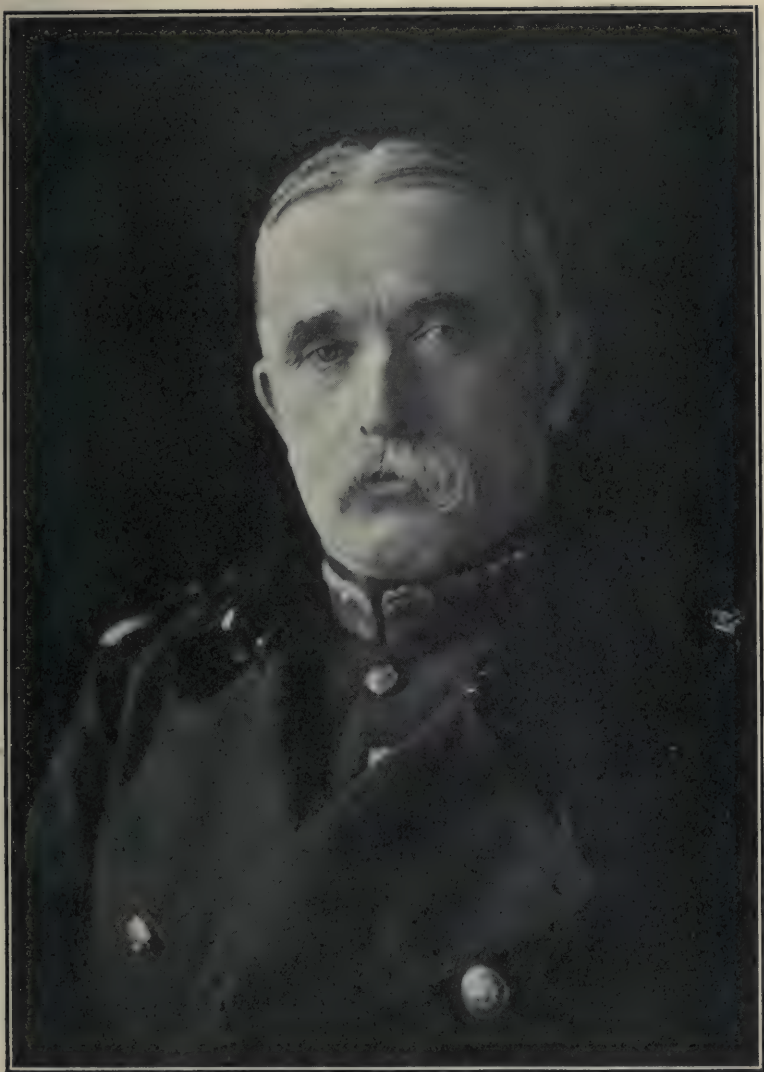
PRÉFACE

important que ces premières impressions nous soient favorables. Par son exemple, par sa clairvoyante activité, l'interprète devient ainsi un éducateur précieux. Il apparaît comme un des meilleurs artisans de cette solidarité morale si nécessaire à la France et à la Grande-Bretagne, non seulement pour le temps de la guerre, mais encore après la guerre. Dans son bataillon, sa brigade, sa division, il prépare l'avenir et selon ses moyens il aide à former cette communauté de vues sans laquelle aucune victoire n'est possible.

Voilà pourquoi, parmi les spécialités qu'exige cette guerre aux aspects si multiples, l'interprète mérite une mention particulière : « Spécialiste de l'Entente cordiale ». Tel est le titre qu'on pourrait lui décerner et c'est un fort beau titre, car, en somme, par le temps qui court, celui qui sert bien l'Entente sert bien la France.

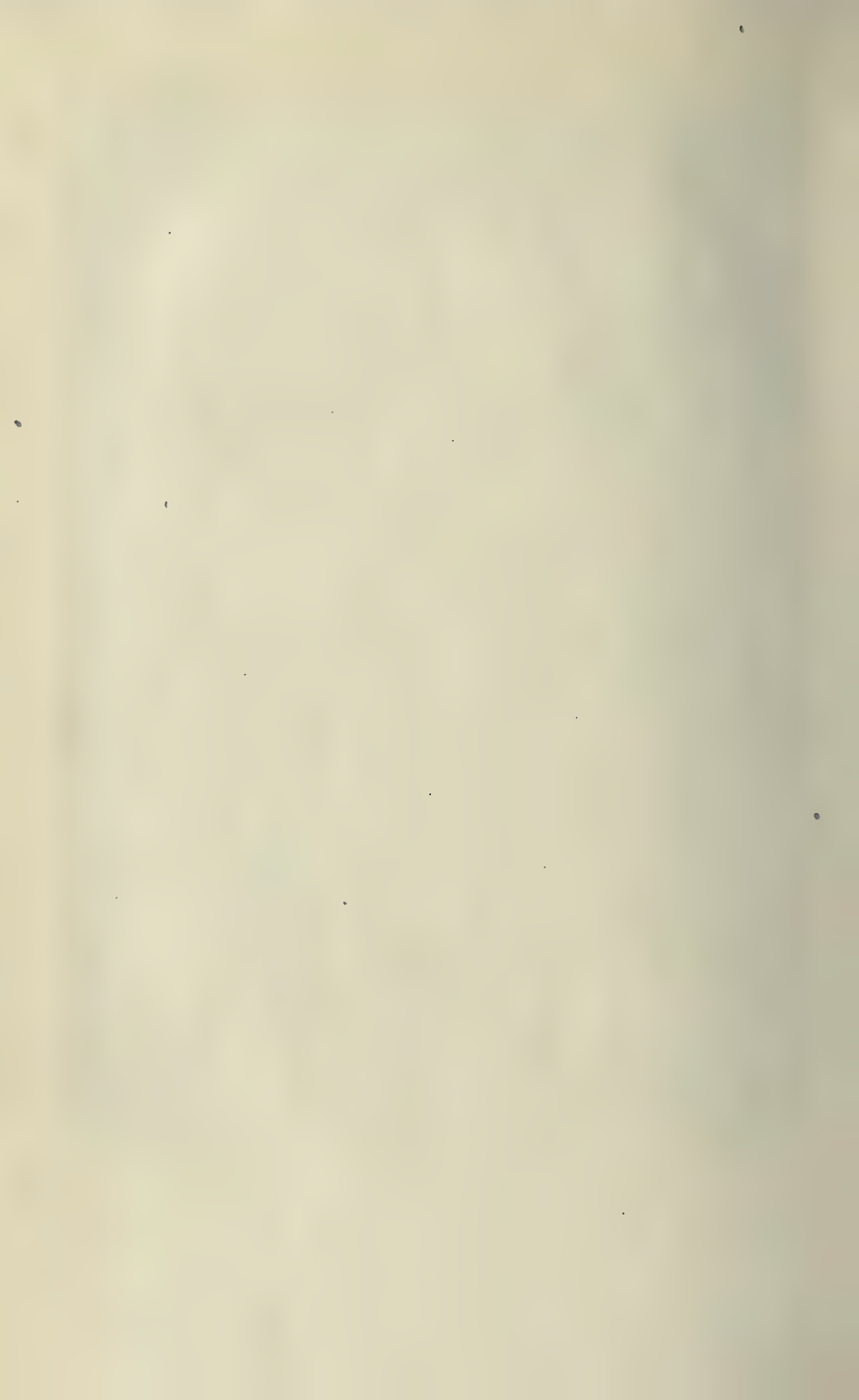
FRANÇOIS DE TESSAN.





(Cliché Reginald Haines.)

LE FIELD-MARSHAL SIR JOHN FRENCH



AVERTISSEMENT

En réunissant ces notes et croquis, je ne me suis proposé d'autre but — très égoïste, je l'avoue — que de fixer, pour mes camarades interprètes, mes amis britanniques et moi-même, les souvenirs les plus pittoresques de notre vie commune dans les rangs de la Kitchener Army.

Fabrice perdu dans un tout petit coin du champ d'action, mon rôle en cette campagne a été beaucoup trop modeste pour que j'aie la prétention de tenter, même vaguement, le récit des événements militaires auxquels il m'a été donné de prendre part.

Sacrifiant donc par avance, et très généreusement, à toutes les exigences de la Censure, je préviens que je me suis abstenu volontairement de tout détail stratégique, de toute mention d'effectifs ou d'unités, et même le plus souvent de dates ou de localités.

Ce que j'ai voulu rassembler, ce sont des impressions, des croquis, et non des faits — faits qui

CHEZ NOS ALLIÉS

échappent à ma compétence et dont la grandeur s'accommoderait mal du cadre étroit de ce petit livre.

Lues alors que les événements se déroulent encore, nombre de descriptions paraîtront fort banales sans doute et bien fastidieux certains détails, mais, comme le fait remarquer si pittoresquement Saint-Simon — dont je m'excuse certes d'invoquer le témoignage en si petite affaire :

« Quelque insipide et peut-être superflu qu'un
« détail encore si public puisse paraître... si je m'y
« détermine (à le décrire) c'est que l'ennuyeux,
« je dirai plus, le dégoûtant, pour un lecteur
« instruit de ce dehors public, pour ceux qui
« auront pu encore en avoir été témoins, échappe
« bientôt à la connaissance de la postérité, et
« l'expérience nous apprend que nous regrettons
« de ne trouver personne qui se soit donné une
« peine pour leur temps si ingrate, mais pour la
« postérité si curieuse. »

Je suis convaincu qu'en ce qui concerne les faits et gestes des combattants de la Grande Guerre, nos petits-fils confirmeront pleinement ce jugement.

F. L.

MOBILISATION

Carnet de route.

Mardi 4 août 1914.



SERVICE du ravitaillement ? Parfaitement, fourrier. Faites-vous inscrire à la table du milieu... Tenez, là-bas, sous les arbres... ce secrétaire en bourgeron et calot...

Je viens de trancher la grille avec un battement de cœur, mais en me redressant. Dans le quartier, du mouvement, certes, et même de l'agitation. Mais pas celle que j'attendais.

Au corps de garde, les mobilisés se succèdent sans interruption...

Devant les écuries du 2^e escadron, le capitaine d'habillement, affairé mais toujours paternel, inspecte à la dernière minute un détachement prêt à partir...

Sur la piste, des cavaliers du 5^e, sous la surveil-

CHEZ NOS ALLIÉS

lance d'un lieutenant, chambrière en main, essayent des chevaux de réquisition...

Pas de fièvre. Pas de flottement. Le grand drame de la mobilisation se développe jusqu'en ses plus petits incidents suivant le plan prévu, simplement, dans le calme et dans la méthode.

Au fond de la cour, entre les deux rangs de



tilleuls, trois tables garnies d'une couverture de cheval sont disposées où des scribes, rapidement, vérifient les fascicules, pointent les listes, indiquent à chaque homme son escadron respectif.

La table du centre est beaucoup moins entourée que les deux autres. J'en fais immédiatement la remarque. Je note aussi que les jeunes gens qui

BRITANNIQUES

s'y pressent, très évidemment, appartiennent tous, ou à peu près, à la même classe sociale — si toutefois on ose encore parler de « classe » à l'heure où se mêlent dans le même enthousiasme patriotique et, bientôt, vont de nouveau se confondre fraternellement sous l'uniforme les jeunes Français de toutes conditions.

Cependant, aux tables de droite et de gauche, c'est le coutumier et pittoresque bariolage des conseils de révision : citadins très corrects, complet veston et chapeau de paille ; ouvriers en casquette ; épiciers en blouse blanche et garçons laitiers en blouse bleue ; paysans en galoches... Beaucoup ont avancé le travail du capitaine d'habillement : vêtus d'effets militaires, souvenirs de leur congé, les uns sont devenus, de la façon la plus amusante, dragons par le bas et civils par le haut ; d'autres, demeurés « pékins » par le pantalon, sont déjà militaires par la tunique, la cravate et le « calot », crânement posé sur l'oreille. Un seul objet est d'uniforme : la musette de toile cachou, bourrée, suivant la recommandation du fascicule de vivres pour un jour.

A la table centrale, au contraire, les tons sont plus fondus ; les mobilisés offrent une remarquable similitude de costume et d'attitude. Ceux qui, déjà, sont militaires, le sont des pieds à la tête et portent sur la manche le galon de « margis ». A

CHEZ NOS ALLIES

coup sûr, et sans plus ample examen, je parierais qu'ils sont tous Parisiens.

— Service du ravitaillement ? C'est ici, fourrier. Passez-moi votre fascicule...

Confessons-le. Combien de fois, avant ce samedi 1^{er} août, où, vers les 4 heures, tous les murs de France se couvrirent de l'affiche terrible, combien de fois avons-nous regardé notre fascicule de mobilisation ? Au jour de la libération, nous l'avions empoché joyeusement, comme un souvenir — memento précieux, sans doute, mais dont, vraisemblablement, nous ne ferions jamais usage. Lorsqu'un gendarme, en 1912, était venu reprendre le carton rose qui me donnait ordre de joindre au premier jour un régiment de cavalerie légère, pour me remettre en échange le feuillet jaune qui m'affectait dorénavant au « Service du Ravitaillement, quartier Carnot, à Vincennes » j'avoue, pour ma part, n'avoir guère consacré plus d'une minute à me demander quelles pouvaient être les raisons et les conséquences possibles de ce changement.

Le secrétaire, après s'être pointé, me rend mon fascicule. Et voici qu'un détail, passé jusqu'alors inaperçu, me saute maintenant aux yeux. C'est, tout au bas, à la main et à l'encre rouge, une courte ligne : « A la disposition spéciale du ministre. »

BRITANNIQUES

— Tiens ! dis-je, un peu confus, je n'avais jamais remarqué... A la disposition du ministre ? Que signifie...

— Ma foi, je n'en sais rien, réplique un camarade, mais mon fascicule porte la même mention.

Puis, philosophiquement :

— Bah ! nous verrons bien...

Il est 9 heures... C'est une matinée très douce, et le donjon du vieux fort, devant nous, se détache sur un ciel lumineux... Le plus gros flot des mobilisés est écoulé et c'est maintenant, dans le vaste quartier, un grand calme, que trouble seul, de temps à autre, un appel.

— 11^e escadron !

— 12^e escadron !... Rassemblement au grand manège.

De petits groupes se forment. On se retrouve ; on se reconnaît.

— Tiens ! mon vieux, comment vas-tu ?... Dis donc, est-ce que ce n'est pas Desgranges qui passe là-bas... près des abreuvoirs ?

— Mais si. Il a vieilli... Et Lamotte ?

— Lamotte, nous ne le verrons pas... changé d'affectation.

— Dis donc, qui aurait cru ?...

Ainsi donc, c'est cela la *mobilisation générale* !

CHEZ NOS ALLIES

Pour avoir, au temps de notre congé, pris part à maints « exercices de mobilisation » nous savions, certes, ce qu'elle devait être. Mais telle est la magie des mots que nous attendions de cette représentation définitive, de la *vraie*, quelque chose de plus que des répétitions... Mais non, la réalité de ce début de guerre est aussi simple que celle de la caserne en temps de paix.

Vraiment, nous pourrions oublier que nous sommes ici pour être armés et lancés vers le front si nous n'avions encore en main le journal où tout à l'heure nous lisions, en même temps que la déclaration de guerre de l'Allemagne, le récit de la violation de notre territoire et du lâche assassinat du caporal Peugeot, la première victime de la guerre.

Interrompant notre conversation, nous regardons passer Alec Carter.

Il y a quelques semaines, il triomphait au grand steeple-chase de Paris sur *Lord-Loris*. Et maintenant, comme il traverse vivement la cour, sanglé dans son dolman noir à col blanc, il est bien, certes, le plus élégant sous-officier de cavalerie qu'on puisse rêver...

(Pauvre Alec Carter! Jockey de première classe et parfait gentleman, joli garçon et esprit très fin, camarade charmant, discret et modeste, il était aimé de tous... De cette guerre, hélas, il ne devait



ALEC CARTER SUR "LORD LORIS", GAGNANT DU GRAND STEEPLE EN 1914.

(Cliché Delton.)

BRITANNIQUES

voir que le début. En septembre 1914, il tombait au champ d'honneur et couronnait par une mort glorieuse sa carrière de cavalier et de soldat).

— Service du ravitaillement !... Rassemblement à 3 heures, sous la grande horloge, pour vous faire habiller.

— Et jusque-là ?...

— Jusque-là, vous êtes libres.

Tour du quartier.

Devant la forge, des armuriers, ardents à la besogne, affilent les lames des sabres et en aiguisent les pointes. Impression désagréable.

11 heures. Nous nous rappelons que c'est, au régiment, le moment de la « soupe » et nos musettes gonflées sont bien tentantes. Mais où aller ? Sage mesure, la cantine est fermée ; quant aux réfectoires, ils sont depuis longtemps plus que pleins... Une heureuse inspiration nous guide vers la sellerie déserte du 5^e escadron. Nous prenons d'assaut les porte-selle qui s'étagent jusqu'au faite du bâtiment. Et c'est ainsi que, dans une posture ne manquant pas de pittoresque, assis à califourchon, nous engageons, tout en dévorant des sandwiches, notre première discussion sur la guerre. De combien d'autres, hélas, devait-elle être suivie ! Folles

CHEZ NOS ALLIES

illusions de la jeunesse ! Les plus noirs pessimistes fixaient à janvier le terme du conflit.

D'un porte-selle du dernier étage, un grand garçon blond laisse tomber la grosse question du jour :

— Que va faire l'Angleterre ?

La réponse est unanime, convaincue :

— Elle va marcher.

— En ce cas, il n'est pas impossible que je reçoive une affectation spéciale. On aura sûrement besoin d'interprètes... et je parle l'anglais parfaitement.

— Moi aussi !

— Moi aussi !

De tous les coins de la sellerie part la même réponse.

Cette fois, il ne peut plus s'agir d'une simple coïncidence. Nous sommes fixés : ce mystérieux « Service du ravitaillement » est évidemment un « Service d'interprètes ».

Sous la grande horloge, nous attend le capitaine d'habillement. Quand il nous quitte, moins d'une heure après, nous sommes bottés, éperonnés, casqués, revolver en bandoulière et cartouchière garnie, prêts à partir.

— Mes amis, vous vous embarquerez à 2 heures du matin à Saint-Lazare, pour le Havre... Bon voyage et bonne chance !

BRITANNIQUES

Le Havre ! Ce seul nom a le don de faire jaillir aussitôt les plus fantaisistes hypothèses.

— Pas de doute ! déclare l'un. Nous ne resterons pas au Havre. Notre destination finale, c'est Southampton. Nous allons y chercher des convois de chevaux que les Anglais fournissent à notre remonte.

— Tant mieux ! commente un plaisant. Je devais passer mes vacances à Brighton... ; de toutes façons, je ne manquerai pas ma traversée...

— Mais non, vous n'y êtes pas ! objecte le grand garçon blond. « Service du ravitaillement », c'est clair comme le jour ! Nous allons en Angleterre chercher des vivres... et il est probable que pendant toute la guerre nous ferons ainsi la navette entre les deux côtes.

— Ah, non, zut alors ! Et les Boches ? Quand les verrons-nous ?

— Pour moi, intervient doucement un troisième, nous ne dépasserons pas le Havre. L'Angleterre marche, c'est évident... et nous allons nous mettre, comme interprètes, à la disposition des premiers contingents débarqués.

Comme dans la plupart des cas, l'hypothèse la plus simple contenait la vérité.

5 heures. La grille du quartier s'ouvre toute

CHEZ NOS ALLIES

grande devant les familles des mobilisés que, par une tolérance exceptionnelle, on laisse pénétrer à l'intérieur jusque dans l'allée de verdure qui conduit à l'infirmerie.



Qui pourra jamais l'oublier cette scène des adieux au jour de la mobilisation ? Dernière recommandation hâtive de la maman ou de la petite sœur... adieux émus et solennels du vieux papa « qui fut à 70 ». Les parents dont le fils est déjà tout équipé, témoignent qu'ils en éprouvent une sorte de fierté. Du fait que leur enfant sera des pre-

BRITANNIQUES

miers à partir, ils tirent un naïf et très touchant orgueil. Et, palpant tour à tour chacun des effets de son équipement, ils se serrent tout près, tout près de lui, pour bien montrer à tous que ce dragon casqué leur appartient...

Et, puisqu'il faut en tout la note amusante, c'est à tout instant ce refrain cent fois répété, qui fut une des scies de ces jours de mobilisation :

— Surtout, n'oublie pas ta ceinture de flanelle...

II heures. Le quartier a fini par s'endormir. C'est la nuit noire. Dans le ciel, que balaient à intervalles réguliers les pinceaux lumineux des réflecteurs, des ronflements d'aéroplanes...

— A droite par quatre... En avant... marche !...

Le premier détachement des interprètes à l'armée britannique s'est mis en route.

It's a long, long way to Tipperary ! devons-nous bientôt chanter avec nos Alliés. En attendant, la route est terriblement longue de Vincennes à Saint-Lazare !

Sur la place Voltaire, halte horaire. Maudites chaussures neuves, achetées pourtant avec tant de soin ! Nous n'en pouvons plus. Et nous faisons là cette chose inouïe que quelques jours plus tôt nous aurions jurée impossible : nous nous précipi-

CHEZ NOS ALLIES

tons, pour apaiser notre soif, sur les gobelets de fer de la fontaine Wallace !

C'est la guerre !

Voici les grands boulevards. Ah, nous sommes bien payés de notre fatigue et de nos ampoules ! C'est un triomphe. Malgré l'heure, des fenêtres s'ouvrent :

— Vive la France !... Vive l'armée !...

Devant le café Viennois, aux vitres brisées, à la devanture enfoncée, des Anglais qui nous acclament sont stupéfaits et ravis de s'entendre saluer dans leur langue par ces dragons français.

Il y a derrière moi certain gaillard que je n'oublierai jamais. Aux encouragements des passants, il répond par une expression assez inattendue, toujours la même — mais il la lance avec un tel accent de conviction féroce qu'elle est d'un effet irrésistible.

— Courage, les enfants ! nous crie-t-on. Allez nous tuer du Boche !

Et lui, pour toute réponse, affirme d'une voix de basse profonde :

— On en bouffera !

Toutes les cinq minutes, invariablement, avec une sorte d'obstination têtue du plus haut comique, s'élève de nos rangs son cri de guerre farouche :

— On en bouffera !

BRITANNIQUES

Ma parole ! ce gaillard-là nous donne faim.

Une fois seulement, il change son refrain.

Comme, au coin de la place de l'Opéra, une midinette attardée nous jette :

— Au revoir, les dragons ! Qu'allez-vous nous rapporter de Berlin ?

Il affirme de sa voix de tonnerre, du même ton lugubrement féroce :

— Les moustaches à Guillaume !

Après une nuit énervante, au milieu des sifflets, des manœuvres et des aiguillages, l'aube nous surprend à peine à Rouen.

Peu après Pont-de-l'Arche, nous croisons un train chargé de troupes d'active : des fantassins du 129^e du Havre. Ces jeunes gens — presque des enfants — sont tous fleuris comme pour une fête. Ils vont tout droit à la frontière, comme en témoignent les inscriptions présomptueuses tracées à la craie sur leurs wagons : « Voiture directe pour Berlin... Grande tournée de la victoire... L'été au bord du Rhin ».

Nous nous penchons aux portières pour les saluer. Mais, aussitôt, ce sont des cris :

— Où allez-vous ? Aux bains de mer ?

— Pas par là, la frontière !

— Demi-tour, les dragons !

— Vous arriverez trop tard !

Ils ont raison. Humiliés, touchés au vif, nous

CHEZ NOS ALLIÉS

quittons vivement les portières pour nous renfoncer dans l'ombre des wagons.

(Et cependant... Ironie des événements : malgré notre détour, nous devions être les premiers à la bataille. Nombre de ces jeunes gens étaient encore en réserve que, déjà, beaucoup des nôtres étaient tombés au champ d'honneur.

En ce temps-ci, tous les chemins mènent au danger... La route du Havre nous y menait tout droit).



LE DÉBARQUEMENT



(Clichés *L'illustration.*)

DÉPART POUR LE FRONT

LE HAVRE

Carnet de route.

5 août.



DÉCIDÉMENT, les artilleurs sont des malins !

Nous sommes cantonnés dans les salles d'attente de la Gare maritime, sur le quai d'Escale, à l'entrée du port. Les artilleurs débrouillards ont conquis les « premières » ; les dragons ont occupé les « secondes » ; les cuirassiers, en grommelant, ont campé dans les « troisièmes » ; quant aux malheureux fantassins, ils ont dû se contenter, partie des troisièmes, partie des couloirs et dégagements d'escaliers.

Les artilleurs, les veinards, ont pour se coucher de riches banquettes en moleskine. Les autres armes n'ont que la dalle bitumée. Il paraît que, dans quelques jours, nous aurons pour l'adoucir des balles de paille de riz. Mais, en attendant...

CHEZ NOS ALLIES

Bah ! qu'importe. La nuit est chaude. Comme dit la chanson « la brise est douce et parfumée », et nous avons devant nos chambres à coucher une immense jetée qui constitue le plus délicieux des promenoirs.

6 août. — Fermant de toute ma volonté mon esprit et mes oreilles au bruit des conversations tapageuses, j'avais fini par m'endormir vers minuit...

A 1 heure du matin, j'étais réveillé en sursaut par mes deux voisins qui me secouaient brutalement :

— Allons ! allons ! debout ! les voilà !

Mal éveillé, je me frotte les yeux.

— Les voilà, qui ça ?

— Mais les Anglais, parbleu ! Debout ! Debout !

J'enfile ma culotte et ma tunique et passe en hâte sur la jetée.

Je m'aperçois aussitôt que j'ai fait du zèle inutile. Par cette nuit estivale, la plupart de mes collègues sont tout simplement en caleçon.

La lune bienveillante éclaire très suffisamment la scène.

Nous entendons de plus en plus distinctement le bruit des sirènes et le ronflement des turbines. Un grand remous sur la jetée. Le transport anglais, tous feux éteints et piloté par une chaloupe à vapeur, vient d'entrer dans le port.

BRITANNIQUES

Tout à coup, un grand gaillard d'artilleur qui s'est improvisé maître des cérémonies clame d'une voix de stentor :

— Sur un rang ! Garde à vous !

Puis l'instant d'après :

— *God save the King !*

Entonné par deux cents poitrines, tout au long de la jetée, le chant s'élève dans la nuit, grave et presque majestueux, malgré l'étrange tenue des chanteurs.

God save our gracious King
Long live our noble King
God save the King !

Send him victorious
Happy and glorious
Long to reign over us
God save the King !

A mon avis, malgré leur flegme traditionnel, les Anglais ont dû avoir à leur bord une légère surprise. En tous cas, ils n'en laissent rien paraître et nous rendent immédiatement la politesse. Alignés, rigides, au long du bastingage, ils entonnent en anglais, mais sur un air très correct, la première strophe de la *Marseillaise*.

Notre chef du protocole ne veut pas demeurer en reste de courtoisie, car dès qu'ils ont achevé, il hurle de nouveau :

CHEZ NOS ALLIÉS

— *Britannia rules the waves !*

Et à peine la strophe terminée :

— Hip ! Hip ! Hurrah ! Trois fois

Puis, lorsque le navire a disparu dans l'arrière-port, avec le geste d'un général satisfait après la bataille :

— Allons nous coucher maintenant. Et tous debout pour le prochain transport !

7 août. — Ah ! le terrible chef du protocole ! Six transports la nuit dernière. Six réveils en sursaut. Six chants du *God save the King*. Dix-huit « Hip ! Hip ! Hurrah ! ». J'ai la gorge enrouée et puis à peine parler. Ma foi, tant pis ! Au risque de passer pour antipatriote, la nuit prochaine, je dors et refuse à nos Alliés le tribut de mes hurlements.

8 août. — Le premier soldat britannique que nous avons enfin pu voir de tout près ! Le vrai, l'authentique Tommy, en chair et en os, que nous avons pu tout à notre aise interroger, examiner, palper !

C'était, hier matin, un sergent du corps des « *signallers* », venu pour établir entre notre dépôt d'interprètes et le quartier général britannique au Havre un fil téléphonique direct. Le pauvre bougre ! Les innombrables *hand-shakes* qu'il a dû subir ! Comment ne l'avons-nous pas rendu fou ?

BRITANNIQUES

Nous avons inspecté son uniforme dans les moindres détails : la *forrage-cap*, casquette plate à visière rigide ; la courte tunique à col ample, assurant largement la liberté du cou ; la culotte ; les bandes molletières en drap souple ; les robustes chaussures ferrées. Le tout en teinte khaki, d'une extrême simplicité, mais de toute première qualité.

Tommy s'est prêté à cette inspection avec une bonhomie souriante ; mais peut-être y avait-il dans ses yeux clairs une petite lueur de malice.

Puis, nous l'avons entraîné vers notre buvette (dans les premières classes, chez les artilleurs) pour lui offrir tournée sur tournée. Quel honneur disputé !

Avec son joli flegme britannique, Tommy a encaissé sans broncher les dix premières tournées, portant à chaque verre, solennellement, notre santé. Mais au dixième verre, il s'est levé tranquillement et a déclaré d'un ton définitif :

— *Thanks very much. This will do* (Merci beaucoup, ça suffira).

De fait, il était temps qu'il s'en allât.

Avant de partir, il a tiré son portefeuille et nous a montré, soigneusement glissé dans la pochette du milieu, le petit feuillet imprimé, remis à chaque homme du corps expéditionnaire avant son embarquement. Ce document a été rédigé par Lord Kitchener lui-même, et on retrouve, dans l'éner-

CHEZ NOS ALLIES

gique sobriété du texte, la qualité maîtresse du nouveau ministre de la Guerre.

« Vous êtes envoyé sur la terre étrangère comme soldat de votre Roi, pour aider nos Camarades Français à repousser l'invasion de l'ennemi commun. Vous avez à remplir une tâche qui nécessitera tout votre courage, toute votre énergie, toute votre patience. Souvenez-vous que l'honneur de l'Armée Britannique dépend de votre conduite individuelle. Ce sera votre devoir, non seulement de donner l'exemple de la discipline et d'un parfait sang-froid au feu, mais aussi de maintenir les relations les plus amicales avec ceux que vous venez aider dans cette lutte. Les opérations dans lesquelles vous serez engagé se dérouleront, pour la majeure partie, dans un pays ami; et vous ne pouvez rendre à votre Patrie de plus grand service qu'en vous montrant, en France et en Belgique, sous le véritable aspect d'un soldat britannique, en étant invariablement courtois, prévenant et bon. — Ne faites jamais quoi que ce soit qui puisse endommager ou détruire les propriétés et considérez toujours une rixe comme un acte déshonorant. — Vous êtes sûr de trouver à la fois sur cette terre étrangère confiance et bienvenue. Votre conduite doit justifier cette bienvenue et cette confiance. Vous ne pourrez accomplir votre

BRITANNIQUES

devoir qu'à condition d'avoir une santé robuste ; demeurez donc constamment en garde contre tout excès. En ce milieu nouveau, vous pourrez être tenté à la fois par le vin et par les femmes. Il faut que vous résistiez à ces deux tentations ; tout en traitant toutes les femmes avec une courtoisie parfaite, évitez la moindre intimité. — Faites votre devoir bravement. — Craignez votre Dieu et honorez votre Roi. »

9 août. — Les transports arrivent maintenant de façon presque ininterrompue.

Le débarquement s'opère avec une régularité parfaite, sans aucune hâte, mais aussi sans la moindre perte de temps. Les transports, vidés en quelques heures, repartent aussitôt.

Les troupes anglaises sont cantonnées et se concentrent aux portes de la ville, dans l'immense camp préparé pour elles sur la colline de Bléville. Dire l'accueil qui leur est fait quand elles traversent le Havre pour gagner leurs cantonnements est chose impossible. Les Anglais, d'ailleurs, sont eux-mêmes rayonnants. Ils viennent à cette campagne comme en partie de plaisir. Fantassins, artilleurs ou cavaliers, tous sont vêtus uniformément de khaki. La musique très particulière de leurs « drums » (tambours plats) et de leurs fifres, et celle surtout des *bagpipers* (joueurs de corne-

CHEZ NOS ALLIÉS

muse) écossais, obtient le plus vif succès de curiosité.

Une chose frappe par-dessus tout : le souci du confort de ces soldats et la perfection, poussée jusqu'à la minutie, de leur équipement. Tout est prévu ; ils apportent avec eux jusqu'au moindre objet nécessaire.

Quant aux approvisionnements, ils sont impressionnants ; le nombre des caisses de cacao, de thé, de biscuits est incalculable.

Dès leur débarquement, les interprètes se mettent à la disposition des commandants des différentes unités. Les officiers, d'ailleurs, sont d'une urbanité, d'une courtoisie charmantes, et les hommes d'une cordialité sincère.

10 août. — C'est navrant ! L'infanterie ne cesse de débarquer et notre cavalerie n'est toujours pas signalée. Il paraît qu'elle n'arrivera qu'en dernier lieu.

En attendant, nous tuons le temps par des excursions fréquentes en ville. Pour la traversée du port, nous avons frété toute une flottille de barques que les mariniers, flairant un gain facile, ont mis dès le premier jour à notre disposition. Nous dînons en ville et rentrons au clair de lune. Après au bénéfice, les mariniers admettent dans leur barque un nombre pour ainsi dire illimité de passagers. Bien des fois, les embarcations surchargées enfoncent jusqu'à fleur d'eau, et je me



(Cliché J. Russell & Sons.)

LE GÉNÉRAL SIR DOUGLAS HAIG

BRITANNIQUES

demande vraiment comment en de telles circonstances il ne s'est pas encore produit d'accident. Quand le temps est particulièrement beau, nous prenons le chemin des écoliers en faisant un crochet jusqu'à l'entrée du port. Ah ! les joyeuses barcarolles !

Au cantonnement, pour nous distraire, nous enregistrons par cœur tous les renseignements imaginables sur l'armée britannique. Un grand tableau affiché chez les artilleurs (naturellement) nous permet d'apprendre les signes distinctifs des différents grades chez nos Alliés :

I. — TROUPE ET SOUS-OFFICIERS :

<i>Lance-corporal</i>	(1 ^{re} classe)	un galon en V sur le haut de la manche.
<i>Corporal</i>	(caporal)	deux galons semblables.
<i>Sergeant</i>	(sergent)	trois galons semblables.
<i>Sergeant-Major</i>		couronne royale en cuivre dans le bas de la manche.

II. — OFFICIERS :

<i>Second-Lieutenant</i>		une étoile brodée dans le bas de la manche.
<i>First-Lieutenant</i>		deux étoiles semblables.
<i>Captain</i>		trois étoiles semblables.
<i>Major</i>	(commandant)	couronne royale brodée dans le bas de la manche.
<i>Lieutenant-Colonel</i>		couronne royale et une étoile.

CHEZ NOS ALLIÉS

Colonel

Brigadier-General

Major-General

Lieutenant-General

General

Field-Marshal

couronne royale et deux étoiles.

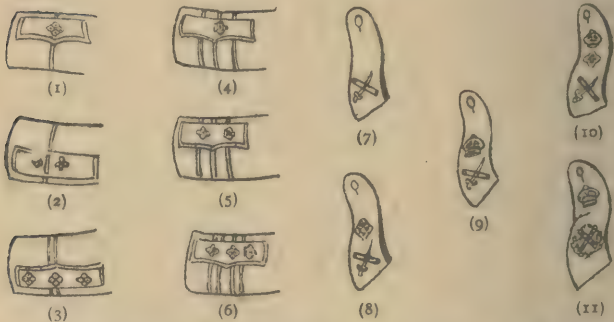
bâton et sabre croisés, en cuivre et sur l'épaule.

bâton et sabre croisés et une étoile.

bâton et sabre croisés et couronne.

bâton et sabre croisés, couronne et étoile

bâtons croisés entourés d'une couronne de lauriers.



1. Sous-Lieutenant. — 2. Lieutenant. — 3. Capitaine. — 4. Major.
5. Lieutenant-Colonel. — 6. Colonel. — 7. Brigadier-Général. — 8. Major-Général.
9. Lieutenant-Général. — 10. Général. — 11. Maréchal.

Un autre tableau, encore placé chez les artilleurs (naturellement) et tenu rigoureusement à jour grâce à notre fil spécial, indique pour le lendemain les arrivées probables de navires et la composition

BRITANNIQUES

des troupes qu'ils porteront à bord. Les heureux élus savent ainsi, dès la veille, l'heure approximative du débarquement de l'unité à laquelle ils sont affectés.

15 août. — Hip ! Hip ! Hurrah ! Notre régiment de cavalerie doit débarquer demain soir à 5 heures.

* * *

Longtemps, bien longtemps après, j'ai revu le Havre. Le dépôt des interprètes n'était plus à la Gare maritime, mais dans une petite salle des fêtes, à l'autre extrémité de la ville.

Le *vulgum pecus* couchait au parterre, et les privilégiés sur la scène et dans la coulisse, où ils avaient à leur disposition un assez bon piano.

Nous fredonnions alors, sur l'air d' « Au bois de Boulogne » les couplets de la « Chanson des Interprètes » que venait de composer notre camarade R. de C. :

C'sont des cocos savants, allez !
Faut voir leurs diplôm's étalés !
Agrégés, docteurs, tous calés !
Ah ! quelles têtes !
Pour de leur scienc' fair' bon usage,
On les fait ach'ter du cirage
Ou s'occuper du blanchissage
Les Interprètes !

CHEZ NOS ALLIÉS

Malgré certains bruits tendancieux,
Nous somm' des soldats fort sérieux ;
Les Anglais nous portent aux cieux
Et nous font fête...
On comprend bien qu'ils nous ador'
Car sans nous, ils couch'raient dehors.
Au fond, ça vaut son pesant d'or
Un Interprète !

Certes, les journées d'attente n'étaient pas par
trop tristes...

Mais où étaient les barcarolles d'antan ?

EN RETRAITE

LE CIMETIÈRE DE WIHERIES

Carnet de route.

24 août.



TOUTES nos idées sont bouleversées. Quelle est loin la conception que nous nous faisons du métier d'interprète ! Naïvement, nous nous imaginions entrer immédiatement en rapports étroits avec nos Alliés, et nous les connaissons à peine. Ils ignorent jusqu'à nos noms. C'est une impression pénible d'isolement...

Transportés en hâte à Jeumont, dès le régiment débarqué, nous nous sommes mis en marche vers Mons.

A cinq kilomètres de la ville, brusque arrêt.

Le lendemain, nous commençons la retraite. Quelle retraite ! Nous savons qu'elle est admi-

CHEZ NOS ALLIÉS

ablement conduite par le commandant en chef, le Field-Marshal, Sir John French, par ses deux brillants seconds, Sir Douglas Haig et Sir Horace Smith-Dorrien et, plus près de nous, par le général Gough, commandant notre brigade de cavalerie. Mais à nos yeux d'humbles témoins, c'est un cauchemar terrible, une sorte d'effroyable kaléidoscope. Chaque jour, de nouveaux villages traversés en hâte, chaque jour, un nouveau recul !

Avant-hier, nous avons reçu le baptême du feu. Nous nous trouvions près du petit village belge de Péronne, homonyme de notre vieille cité. L'officier d'artillerie français qui se tenait près de nous a tiré brusquement sa montre et nous a déclaré :

— Il est midi très exactement. Mes amis, nous assistons au début de la bataille que l'Histoire enregistrera sous le nom de bataille de Péronne.

Deux jours à peine ont passé ; les ruines du malheureux village incendié par les Allemands sont encore chaudes, et déjà nous comprenons que l'Histoire n'enregistrera pas le nom de Péronne et que le petit engagement qui s'y est livré n'est qu'un infime incident perdu dans le développement d'opérations autrement vastes.

Comme interprètes, nous partons dès l'aube, accompagnés d'un caporal et de quatre ou six cavaliers anglais pour fouiller la campagne, reconnaître les villages, interroger les habitants, rapporter

BRITANNIQUES

tous renseignements utiles. Nos camarades sont de solides gaillards vêtus de l'uniforme khaki si simple et si pratique, portant en bandoulière le ceinturon garni de cartouches.

Ils sont admirablement montés et armés de la carabine, de la lance et du sabre. Au milieu des leurs, nos uniformes à culotte rouge font des taches singulières.

Très généralement, à peine sommes-nous rentrés d'une première reconnaissance que le colonel nous envoie un nouveau caporal, de nouveaux hommes... et nous repartons aussitôt.

C'est un petit jeu de pile ou face à gros enjeu : si le village est inoccupé, c'est parfait, sinon...

Ma dernière patrouille, hier matin, s'est terminée d'une façon peu banale et qu'il me faut vraiment noter ici, car le trait est typique du caractère britannique.

J'avais pour caporal un gros gaillard à figure rougeaude et les quatre hommes qui le suivaient semblaient modelés sur le type de leur chef.

J'avais pour mission de rendre compte si le village de Quarouble, tout proche de la frontière, était inoccupé...

Arrivé avec d'innombrables précautions aux lisières du village, après une demi-heure de trot sans incident, j'ai de suite l'impression que Quarouble n'a pas encore reçu la visite des Boches. Quelques

CHEZ NOS ALLIÉS

mots échangés avec une vieille femme, une fillette et un garçonnet de 15 ans me confirment dans cette opinion. Mais ils ne doivent pas être loin ; le garçonnet dit avoir aperçu deux uhlans dans un chemin creux, à 25 minutes de marche de l'autre côté de Quarouble.

Je demeure en selle à l'entrée de l'agglomération, donne ordre au caporal de traverser le village par la rue principale jusqu'à son extrémité, d'en faire battre enfin les ruelles de gauche par deux de ses hommes et celles de droite par les deux autres. Tous doivent se replier sur moi dans dix minutes.

Dix minutes se passent... un quart d'heure... vingt minutes. En de telles circonstances, le temps semble long ! Au bout de vingt-cinq minutes, enfin, mon caporal apparaît, suivi de ses hommes. Il s'avance au tout petit pas, le sourire aux lèvres, l'air souverainement impassible. Je remarque immédiatement que leurs sacs, plates au départ, sont maintenant copieusement gonflées.

La colère m'empoigne :

— Vous êtes fou ! lui dis-je. Allons ! en avant et au trot !

Mon homme ne bouge pas.

— Ecoutez, Sir, m'explique-t-il tranquillement. Quand nous avons vu le village inoccupé, nous nous sommes dit que nous n'étions plus pressés et, ma



AOUT 1914. — EN PATROUILLE

BRITANNIQUES

foi, nous sommes entrés dans une ferme ou deux pour y demander quelques œufs.

Quelques œufs ! Ils en ont au moins trois douzaines dans leurs sacoches !

— Le diable emporte vos œufs ! Le colonel attend le renseignement. En avant !

Cette fois le caporal se fait très humble :

— Oh ! Sir, cinq petites minutes seulement !... le temps de les faire bouillir pour les emporter durs... sinon nous allons les casser en route.

Le caporal n'a pas fait bouillir ses œufs et nous avons rejoint le régiment au grand galop.

Mais le voilà bien le flegme britannique !

*
* *

28 août. — Notre carnet de route ? Nous nous étions tous promis en partant de le tenir scrupuleusement. Mais le moyen d'écrire un journal quand on est tout le jour en selle et qu'à la nuit, vaincu par la fatigue, on tombe comme une masse pour s'endormir sur la terre nue comme dans le meilleur des lits ?

Je ne retrouve donc sur ce fameux carnet que des dates jetées en hâte et des noms de localités se chevauchant au galop. Mais le souvenir comble les trous et ces tableaux ineffaçables en l'esprit

CHEZ NOS ALLIES

font pour moi de ces notes tumultueuses les feuilles de route les plus vivantes.

*
* * *

Un tableau tragique tout d'abord et que jamais, celui-là, je n'oublierai.

Depuis le matin, nous cherchions le contact de l'ennemi. Envoyé vers 9 heures en reconnaissance, j'en étais revenu avec les uhlans sur mes talons. Tout le régiment, d'ailleurs, sentait l'ennemi proche et se réjouissait à l'idée de la charge prochaine. Deux heures pourtant se passèrent encore à manœuvrer sur place, à attendre... Tout à coup, un motocycliste rejoint le colonel et lui remet un pli. A cheval ! Au galop, nous traversons le village, puis la voie ferrée. De l'autre côté du pays, le régiment se masse dans un vallonement et met pied à terre. Le colonel, suivi de son petit état-major, continue son galop et ne s'arrête qu'un demi-kilomètre plus loin, au pied d'un mur. Ce mur de briques enclôt un grand carré où se dressent des croix. C'est le cimetière.

Nous n'avons pas le temps d'ailleurs de reconnaître les lieux. Sur l'ordre du colonel, nous sautons à terre, passons dans notre bras la bride du cheval et nous aplatissons sur le sol. Il est temps. Un sifflement, plus exactement un miaulement plaintif et qui semble interminable, puis l'explo-

BRITANNIQUES

sion sourde. Un shrapnell passe à un mètre à peine au-dessus de nos têtes et éclate une cinquantaine de mètres plus loin. A ce moment, un officier d'état-major arrive sur nous au galop, jette en passant un mot d'ordre au colonel et s'éloigne en traversant, penché sur l'encolure de sa bête, la plaine que commence à balayer l'artillerie allemande. L'ennemi l'a vu et un nouveau shrapnell nous le prouve aussitôt. Il n'y a plus de doute possible : nous lui servons de cible.

Machinalement, au premier coup, j'avais tiré ma montre. Midi 20. Nous étions, au pied de ce mur, une trentaine d'hommes. Pendant près d'une heure, de midi 20 à 1 h. 10 très exactement, les Allemands tirèrent sur nous.

Comment dire l'angoisse de ces cinquante minutes passées dans une rage impuissante sous l'avalanche des projectiles éclatant en avant, en arrière, à gauche, à droite, entr'ouvrant de l'autre côté du mur les tombes du cimetière ? Dès le premier coup, j'avais cru très sincèrement que nous ne pourrions en réchapper. Le premier shrapnell ayant explosé à cinquante mètres de nous, il était impossible, pensais-je, que le deuxième ou le troisième, mieux réglé, n'éclatât pas au milieu de notre groupe.

A la quatrième explosion, j'éprouvai une grande surprise d'être encore vivant. A la cinquième, je me

CHEZ NOS ALLIES

tournai vers mon voisin anglais ; il venait de tirer une cigarette et l'allumait très tranquillement. Son sang-froid me servit d'exemple ; j'étais sauvé et dès lors j'attendis avec calme, presque avec curiosité, les éclatements suivants.

A 1 h. 10, l'artillerie anglaise enfin en position ayant obligé les Allemands à ralentir leur tir, nous quittions notre mur de cimetière. Mais il fallait partir un à un pour ne pas, en formant masse, servir de cible à l'ennemi, et le dernier resté courait un très gros risque. Ce départ, néanmoins, se fit sans aucune précipitation, dans un ordre parfait. Le cinquième ou le sixième, je sautai à cheval et piquai des deux pour traverser la zone dangereuse et rejoindre le gros du régiment. Jamais temps de galop ne me parut plus délicieux ! Je constatai en arrivant qu'un éclat avait entaillé la croupe de mon cheval ; je n'avais pas une égratignure.

L'Anglais, on le sait, est peu communicatif. L'instant d'après cependant, avant même que nous l'interrogiions, un de nos camarades nous résumait sobrement son impression :

— J'ai bien cru que nous allions y passer la nuit dans ce cimetière !

Et nous comprenions tous qu'il s'agissait de la grande nuit, de celle dont on ne se réveille pas, de celle que dorment, dans les plaines du Nord et de Belgique, nos innombrables héros de vingt ans...

BRITANNIQUES

Ce tableau d'un coin du champ de bataille serait inachevé si je ne le complétais par un trait de la bravoure belge.

Un peu plus tard dans la journée, deux escadrons du régiment s'étaient reformés devant un autre mur qui clôturait, celui-là, la cour de derrière d'une ferme. Les obus tombaient un peu partout, abattant de ci, de là, un cheval, un cavalier. La ferme n'avait pas été évacuée : les propriétaires, des Belges courageux et têtus, n'en voulaient sortir que par la force de la brutalité allemande.

Nous pressions ces braves gens de rentrer dans leur cave et de s'y mettre à l'abri. Mais eux avaient contre leur mur adossé une échelle et ils ne cessaient de l'escalader en portant des seaux d'eau pour parcourir nos rangs au risque de se faire tuer et donnaient à boire à nos chevaux. Ils restèrent les derniers sur ce coin du champ de bataille et ne rentrèrent chez eux que lorsque nous fûmes partis, laissant derrière nous des cadavres de chevaux gisant lamentablement les quatre fers en l'air, les pattes rigides.

*
* *

Qui d'ailleurs saura dire, en termes assez reconnaissants, l'héroïque hospitalité des habitants de cette malheureuse Belgique ?

CHEZ NOS ALLIÉS

Jamais nous n'oublierons la réception qui nous fut faite il y a quelques jours dans le coquet village de Merbes-le-Château.

Nous entrions dans le village vers l'heure de midi. Les habitants — la plupart des femmes — alignés comme à la parade en bordaient à droite et à gauche la rue principale. Tous avaient les mains chargées de provisions. Et, trait infiniment touchant, ces provisions n'avaient pas été prises au hasard. Les premiers Belges nous tendirent des tartines de beurre... Trente mètres plus loin, ce fut des œufs durs qu'on nous offrit.. Un peu plus loin encore, pour nous désaltérer, d'immenses chopes de bière... A quelque vingt mètres de distance enfin, le dessert nous attendait : pommes, poires et prunes mûres à souhait !

Bref, c'est un repas froid complet que, sans mettre pied à terre, en tendant seulement la main vers ces bons Samaritains, nous avons achevé avant même d'avoir traversé le village.

Ah ! les braves gens !

*
* *

Une autre scène, tout naturellement, s'évoque en mon esprit, scène d'enthousiasme et de réconfort.

Après une journée d'inaction, nous faisons une marche de nuit à travers une des régions les plus

BRITANNIQUES

populeuses de Belgique. L'étape était longue ; nous ne devions arriver qu'au matin.

Au bruit du sabot des chevaux sur le pavé, les rues des bourgades et des villes semblaient se vider comme par miracle et nous ne voyions d'abord, en y pénétrant, que des volets lugubrement clos. On croyait à l'approche des Allemands. Puis un habitant risquait un œil, apercevait les uniformes khaki...

— Vive l'Angleterre !

L'instant d'après, la rue était pleine d'une foule en délire, de femmes, d'enfants, de gens à peine vêtus, foule si dense que nous devions mettre les chevaux au trot pour parvenir à la fendre. Et, tout à coup, ces gens stupéfaits découvraient parmi les rangs khaki les uniformes plus voyants des interprètes français. C'était alors un immense cri d'enthousiasme inexprimable.

— Les dragons ! Les Français ! Vive la France !

Je les reverrai longtemps ces bourgades belges, ces volets clos par la terreur et qui, tout à coup, s'ouvraient pour laisser échapper cette clameur de soulagement et d'espérance :

— Vive la France !

Jamais je n'ai été si fier de mon uniforme.





(Cliché J. T. Newman.)

LE GÉNÉRAL SIR HORACE SMITH DORRIEN

LA BRAVOURE BRITANNIQUE

Carnet de route.

30 août.

E viens de vivre parmi nos Alliés des journées que l'Histoire comptera certainement, quoi qu'il arrive, parmi les plus dures de cette guerre. Au feu pour la première fois, j'en garde encore dans l'esprit une vision de cauchemar. Dieu sait que le choc fut rude et la défense, un contre dix, admirable ! Un régiment de cavaliers d'élite anéanti presque entièrement dans une charge désespérée contre l'artillerie, les héroïques Ecossais fauchés par centaines sans avoir eu le plus souvent la consolation d'une mêlée suprême, voilà de quoi les dernières journées, hélas ! ont été faites...

Vimy... Caudry... Solesmes... Le Câteau... Le Quesnoy, noms de batailles dont nous ignorons

CHEZ NOS ALLIÉS

encore les détails, mais qui sonnent tragiquement à nos oreilles. Trop de nos camarades déjà manquent à l'appel !

Ces journées tragiques durant lesquelles ils subirent le choc de la horde, les Anglais, eux, les ont déjà oubliées — ou mieux, ils ne les ont jamais comptées. Le trou est bouché, ce n'est qu'un incident, il n'en faut plus parler. Quand on venait leur annoncer la perte d'une de leurs meilleures unités, ils ne bronchaient pas ; puis, après un moment de silence, le visage durci, les dents serrées, ils répondaient invariablement : *Never mind ! One day we'll have the better of it !* ce qui peut se traduire : « N'importe ! Un jour nous tiendrons le bon bout ! »

Et cette assurance imperturbable de tenir le bon bout, c'est la meilleure raison de leur héroïsme, c'est le secret de leur victoire fatalement certaine.

*
* *

On ne saurait trop le répéter : la bravoure des soldats anglais est admirable. Ces gens-là vont au feu comme à une fête, un sourire dans les yeux et, le plus souvent possible, la cigarette aux lèvres. Elle est faite, leur bravoure, d'impassibilité et de ténacité. Oh ! ce calme imperturbable, cet héroïque

BRITANNIQUES

sang-froid sous les balles, il faut en avoir été témoin pour croire à sa mesure : Deux exemples entre vingt :

A C... les Allemands, en forces écrasantes,



allaient entrer dans la ville. Il s'agissait de les arrêter assez longtemps pour permettre aux troupes anglaises de se replier en bon ordre. C'est aux Ecosais qu'incombait cette tâche périlleuse. Embusqués dans les premières maisons de la ville,

CHEZ NOS ALLIÉS

ils dirigeaient sur l'ennemi un feu nourri, mais essayaient en revanche une véritable pluie de balles. Les vitres volaient en éclats, les murs étaient criblés, déjà plusieurs d'entre eux étaient tombés... Tout à coup les Allemands cessent leur feu de salve — pour prendre une meilleure position, sans doute — et, pendant une courte minute, c'est cette attente silencieuse, plus terrible que tout. Un sergent qui commande une section d'Ecossais ne perd pas de temps. Il s'aperçoit que la maison qui leur sert de si fragile abri est une épicerie abandonnée en hâte par son propriétaire... Sur une étagère sont restés quelques paquets de chocolat. Aussitôt, le sergent a une idée et, se tournant vers ses hommes : « Celui qui abattra son bonhomme aura une tablette ! » Déjà la fusillade recommence. Amusés par cette idée, riant aux éclats, les Ecossais tirent comme à la cible, tandis que, sans cesser de faire le coup de feu, le sergent annonce tranquillement : « Touché » et procède, imperturbable, à la distribution de ses récompenses... Hélas, bien peu sont restés pour goûter à ce chocolat si vaillamment gagné !

Le lendemain, le même régiment d'Ecossais se trouvait dans la tranchée, recevant comme à l'habitude les balles allemandes, auxquelles, cette fois, des shrapnells se mêlaient en supplément. Soudain, deux soldats, deux simples *privates*, s'aperçoivent

BRITANNIQUES

que le Français qui est attaché à leur bataillon comme interprète est assis à l'endroit le plus restreint de la tranchée et est mal à l'aise pour tirer.

« Le Français n'est pas bien, dit l'un d'eux, il faut aller lui élargir sa place. » Et, sachant fort bien qu'ils vont servir de cibles à l'ennemi, tous deux prennent leur bêche, sortent de la tranchée et vont jusqu'au Français. Pendant près d'une minute, sans prendre garde aux balles qui sifflent autour d'eux, ils élargissent le fossé le plus tranquillement du monde; puis, avec le même calme, ils vont reprendre leur place et leur fusil.

Nos braves Alliés, chacun le sait, ont deux préoccupations dominantes : faire leur thé et se raser. De

ces deux préoccupations, nul danger ne saurait les distraire. A L..., dans le Nord, j'entends



CHEZ NOS ALLIES

encore cet officier supérieur déclarer avec un flegme délicieux, entre deux attaques de la ville : « Ce n'était rien, Messieurs; allons prendre le thé... » Et, suivant son exemple, je revois ses hommes, groupés autour de la fontaine, mettre à profit ce court répit pour tirer leurs blaireaux et leurs savons et se raser consciencieusement devant des morceaux de glace ébréchés...

*
* *

La bravoure anglaise est faite aussi de ténacité. Nos Alliés, en débarquant nous ont apporté une scie qui chez eux, depuis plusieurs mois, paraît-il, faisait fureur. La plaisanterie est bien britannique. Voici en quoi elle consiste. Au moment le plus inattendu, une voix interroge :

— *Are we downhearted ?* (Sommes-nous découragés ?)

Et toutes les autres de hurler en chœur sur un ton de protestation indignée :

— *No !*

A la longue, avec l'accent, c'est d'un comique irrésistible. Après la plus dangereuse fusillade, bien entendu, il se trouve toujours un loustic pour lancer l'inévitable question. Et tous les combattants de crier, en éclatant de rire :

— *No !*

BRITANNIQUES

Il peut arriver ce qu'à Dieu plaira ; les Anglais peuvent perdre des milliers et des milliers d'hommes, subir pendant des semaines, ce que je ne peux pas croire, les plus cruels revers, ils ne se décourageront jamais. Au moment le plus dur, si on lui pose la même question : « *Are we downhearted ?* » toute la nation, d'une seule voix, jettera, comme les loustics dans la tranchée, la même réponse orgueilleuse et tenace :

— *No !*

G. R.

YOUR KING AND COUNTRY NEED YOU.

A CALL TO ARMS.

An addition of 100,000 men to His Majesty's Regular Army is immediately necessary in the present grave National Emergency.

Lord Kitchener is confident that this appeal will be at once responded to by all those who have the safety of our Empire at heart.

TERMS OF SERVICE.

General Service for a period of 5 years or until the war is concluded.

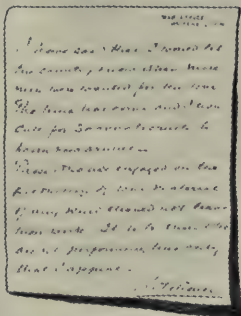
Age of Enlistment between 19 and 30.

HOW TO JOIN.

Full information can be obtained at any Post Office in the Kingdom or at any Military Depot.

GOD SAVE THE KING.

LORD KITCHENER CALLS FOR MORE MEN



GOD SAVE THE KING

COMMENT ON LÈVE UNE ARMÉE

DEUX APPELS DE LORD KITCHENER AU PEUPLE BRITANNIQUE

Traduction de la lettre autographe :

« J'avais dit que je préviendrais le pays quand un plus grand nombre d'hommes serait nécessaire à la continuation de la guerre. L'heure est venue et je fais aujourd'hui appel à 300.000 recrues pour les armées nouvelles. Ceux qui sont actuellement occupés à la fabrication du matériel de guerre ne quitteront pas leur travail. C'est à ceux qui n'ont pas encore rempli leur devoir que je m'adresse. »

LA NOUVELLE ARMÉE

“ LES KITCHENER ”



LE jour où le Kaiser a osé parler de la « misérable petite armée » du maréchal French, il a perdu plus qu'une bataille : il a tout simplement perdu la guerre. Il pouvait tout dire aux Anglais, tout... excepté cela. Il y avait une gaffe kolossale à éviter. Il s'est empressé de la commettre. L'Allemagne la paiera de son sang.

Le Kaiser a eu un premier malheur : sa propre sottise. Il en a eu un second beaucoup plus grand : c'est de trouver à la tête du ministère de la guerre britannique un adversaire tel que Lord Kitchener.

A peine les paroles maladroites autant que lâches étaient-elles prononcées, que Lord Kitchener déclarait, avec sa froide assurance : « Avant un an, nous aurons un million de soldats. »

Et, comme avec un tel homme l'exécution ne

CHEZ NOS ALLIÉS

tarde jamais à suivre la résolution, presque aussitôt débarquaient en France les premiers contingents de l' « Armée de Kitchener », les K I.

Composée de citoyens librement accourus sous les drapeaux pour la défense de leur patrie, cette nouvelle armée, à de nombreux points de vue, diffère profondément de l'armée régulière et mercenaire du début de la campagne.

Aussi me paraît-il particulièrement intéressant, avant de poursuivre le cours de ces souvenirs, de tenter l'esquisse d'un portrait de ses officiers et de ses hommes.

LES OFFICIERS



AVANT cette guerre, tous les officiers de l'armée britannique avaient une origine unique : l'école des gentlemen-cadets. Ecole de Sandhurst, pour l'infanterie et la cavalerie, école de Woolwich, surnommée populairement « la Boutique », pour l'artillerie et le génie.

Ces officiers étaient, pour la plupart, les fils cadets des grandes familles aristocratiques dans lesquelles il est de tradition de donner un enfant à l'armée.

Le peuple, certes, les aimait ; et il leur était sincèrement reconnaissant d'assumer ainsi, de génération en génération, la tâche ingrate du commandement. La grande masse de la nation, il faut l'avouer, demeurait cependant étrangère aux choses militaires. Par tradition, elle s'intéressait à la marine et cherchait à la connaître ; mais elle restait éloignée de l'armée dans laquelle elle ne voyait, à tort, qu'un rouage accessoire de la grande machine nationale.

CHEZ NOS ALLIÉS

Que les temps sont changés !

Des écrivains plus compétents, et notamment M. Chevrillon dans son beau livre sur *l'Angleterre et la guerre*, ont étudié avec une remarquable précision psychologique les transformations successives de l'esprit militaire chez nos Alliés. Sans en analyser les causes je me bornerai donc à en constater les résultats.



Dans l'armée britannique actuelle, trois classes d'officiers se mêlent et se confondent dans la plus intime camaraderie : les Réguliers, les Territoriaux et les Kitchener.

Les Réguliers, glorieusement décimés dans les débuts de la campagne, ne constituent plus qu'une faible minorité dans l'armée nouvelle.

Le corps territorial, forme modernisée des anciens corps de Volontaires et des Milices, fut créé en 1908, sous l'inspiration de Lord Roberts, et à la suite de l'impétueuse et prévoyante campagne menée par le maréchal en faveur du renforcement de la défense nationale.

Le roi Edouard VII accrut la vigueur du mouvement en se déclarant immédiatement colonel honoraire de nombreux régiments territoriaux.

L'officier territorial d'avant-guerre, qui dans

BRITANNIQUES

la plupart des cas était un sportsman distingué ne le cédait guère, pour la compétence et l'entraînement, à son camarade régulier. Assimilable en quelque sorte à notre officier de réserve, mais avec des obligations plus strictes, il accomplissait tous les ans un long stage d'instruction et chaque été vivait complètement la vie des camps en se mêlant aux troupes régulières. En principe, les territoriaux étaient uniquement affectés à la défense du royaume et ne pouvaient servir *overseas*, au delà des mers, que de leur propre consentement. Inutile de dire que dès la mobilisation ils demandèrent en masse à partir pour le front.

Les « Kitchener », ou officiers à titre temporaire, constituent la portion de beaucoup la plus importante des cadres de nos Alliés et c'est au « Kitchener » qu'il faut tout naturellement penser aujourd'hui quand on parle de l'officier britannique.

Si les grands noms de l'aristocratie figurent encore, dans les unités de toutes armes et dans la cavalerie notamment, sur les contrôles des officiers, ce sont des hommes provenant de toutes les classes de la nation qui encadrent aujourd'hui les troupes d'une armée véritablement nationale. Gentlemen-farmers, professeurs ou étudiants des Universités, solicitors, négociants, industriels, architectes agriculteurs ou éleveurs fraternisent dans les mess.

La condition première et absolue pour être

CHEZ NOS ALLIÉS

officier britannique, c'est d'être un *gentleman*. Et pour qui sait toute la valeur que nos Alliés attachent à ce mot la condition apparaît bien précise. Lorsqu'un jeune homme, de par son éducation, son instruction, sa position de famille et de fortune est susceptible de faire un officier, il adresse une demande au ministère de la Guerre. Cette demande acceptée, il subit un stage de durée variable dans un *Officers Training Camp*, puis reçoit une Commission royale à titre temporaire. Mais ses prérogatives ne datent véritablement que du jour où sa nomination est publiée dans la *Gazette officielle*. On dit alors que le jeune officier est « gazetté » et cet événement marquant est fêté dans le mess où il vient d'être admis par des réjouissances non moins marquantes.

Partisans convaincus du rajeunissement des cadres, nos Alliés, quand il s'agit de mettre *the right man in the right place*, ne tiennent aucun compte de l'âge. Il en résulte dans le corps des officiers des promotions fort rapides. On cite comme un record le cas du célèbre joueur de football Mobbes passé en quelques mois du rang de *private* ou soldat de deuxième classe au grade de major, commandant un bataillon du 7^e Northampshire. Il est vrai qu'à cet exemple nous pouvons opposer celui du Français Alfred Elluere, joueur de football rugby du stade nantais. De la classe

BRITANNIQUES

1914, il était simple soldat à la mobilisation ; il fut successivement promu : sous-lieutenant en septembre 1914, lieutenant en janvier 1915, capitaine au mois de mai de la même année, et capitaine adjudant-major commandant un bataillon au début de 1916.

Il se trouve dans l'armée de nos Alliés comme dans la nôtre des officiers sortis du rang, mais leur nombre est extrêmement réduit et je ne les mentionne ici qu'à titre d'exceptions.

*
* *

Quand on observe en nombre les officiers britanniques on ne peut manquer d'être frappé de leur extraordinaire similitude d'aspect. Nos Alliés se ressemblent comme des frères. Ils ne se ressemblent pas seulement par la stricte régularité de l'uniforme ; cette ressemblance se retrouve jusque dans les physionomies.

Voyez deux lieutenants français : l'un porte une vareuse du bleu horizon le plus tendre, l'autre (service de l'arrière), l'ancienne tunique de teinte foncée ; l'un arbore le ceinturon anglais de cuir fauve, l'autre se contente du vieux ceinturon noir réglementaire ; l'un a le képi plat dit Saumur couvert du cache, l'autre le képi de forme haute cerclé de deux galons neufs ; l'un est barbu,

CHEZ NOS ALLIES

l'autre n'a sur la lèvre supérieure que l'ombre légère d'une petite moustache « à l'américaine ». Chez nos Alliés, rien de pareil : le « Kitchener », qu'il soit au front ou à l'arrière, est un type invariable répété, sans différence sensible, des milliers et des milliers de fois. Les tuniques khaki, coupées exactement sur le même modèle et sorties pour la plupart de chez le même tailleur, ne se prêtent à aucune nuance de teinte et sont uniformément barrées par la courroie de la ceinture « Sam Brown » ; la *forrage cap* ou casquette plate est non moins réfractaire à la fantaisie... Et il semble enfin que pour parfaire ce bel ensemble, les visages mêmes de nos Amis soient moulés sur un modèle unique : mêmes traits énergiques, le plus souvent fort réguliers, mêmes mentons impeccablement rasés... Il y a quelques années, alors que le prince de Galles était lui-même imberbe, les officiers britanniques avaient droit de se raser complètement. Aujourd'hui ils doivent garder la moustache et le prince-capitaine est très fier de pouvoir, grâce à son duvet de vingt ans, satisfaire à l'ordonnance. Nos Alliés ne portent d'ailleurs que le strict minimum de poil, et cette ombre légère, soigneusement mesurée, ajoute encore à l'uniformité de leur aspect. Il résulte de cette ressemblance une impression de netteté, de correction et d'élégance dont on ne saurait nier l'excellent effet. Peut-être

BRITANNIQUES

s'explique-t-elle par le fait que les officiers britanniques, passés pour la plupart par les grandes écoles publiques, ont été formés conformément à un type traditionnel, par la double discipline de l'Université et du terrain de sport. Leur uniforme si joliment pratique et de coupe presque civile, le col mou et la cravate contribuent d'ailleurs à leur conserver ce caractère qui leur sied si bien de sportsmen en campagne.

Que ce mot de « sportsmen » ne prête pas à méprise. Si nos Alliés font la guerre en galants sportsmen, ils ont su nous prouver glorieusement qu'ils apportaient aussi à sa conduite les plus belles qualités de compétence militaire.

Si d'ailleurs le jeune sous-lieutenant britannique, instruit dans un laps de temps forcément court, manque parfois d'expérience, il rachète largement cette insuffisance par son précieux sens pratique et par sa bravoure. On connaît la méprisante définition anglaise de la théorie : ce qui n'est pas pratique ! Dans les cas difficiles, le jeune *Britisher*, se souvenant de cette définition, ne s'embarrasse pas de la routine ; il se fie à son flair, à la rapidité de son jugement et très généralement s'en trouve bien.

Quant à la bravoure des officiers britanniques, c'est en s'inclinant très bas qu'il convient d'en parler. Braves, nos Alliés le sont au delà de toute

CHEZ NOS ALLIES



expression, et les tableaux des morts au champ d'honneur que publient chaque semaine leurs

BRITANNIQUES

illustrés sont les plus émouvantes galeries de gloire — galeries où figurent nombreux les héros de dix-huit ou dix-neuf ans...



Le port du *stick* est réglementaire pour les officiers britanniques. Pour les cavaliers, ce stick fait place à la cravache, et cette cravache, par un plaisant excès, se change elle-même en fouet... Encore, ne s'agit-il pas d'un petit fouet d'amateur, mais d'un véritable fouet de chasse dont la lanière peut atteindre en certains cas deux ou trois mètres de longueur. En temps de paix, ce fouet sert à la conduite des meutes et des équipages et c'est fort bien, mais je ne vois guère quelle peut être son utilité dans cette guerre. L'officier britannique, quand il chevauche, le porte appuyé sur la cuisse à la façon du bâton de nos maréchaux. Cette attitude, d'un fort grand air, se conçoit pour un défilé de parade, mais dans le décor du front elle surprend quelque peu et produit un petit effet comique que je me permets de signaler ici, sans méchanceté. Le côté le plus amusant de ce travers c'est que ce fouet énorme, dont eût été satisfait jadis le postillon d'une diligence à huit chevaux, est vu, généralement, à la main d'officiers que leur service n'oblige pas à monter à cheval une fois par mois...

CHEZ NOS ALLIÉS

L'officier d'infanterie à qui les nécessités de son dur métier interdisent ces aimables fantaisies change le stick trop élégant en une canne robuste et noueuse, souvent même en une canne ferrée qui aide à sa marche dans les chemins boueux... Il n'est pas sans intérêt de signaler ici que les officiers subalternes de l'infanterie britannique portent le sac au dos. Leur sac plat en toile khaki ne diffère pas sensiblement de celui des hommes, et c'est pour les Tommies un singulier encouragement que de voir leur lieutenant partager dans une mesure exactement égale leurs peines et leurs fatigues.



On sait quel rôle de plus en plus important joue le chèque dans la vie commerciale anglaise. Leurs habitudes de négociants pratiques, nos Alliés ne pouvaient manquer de les continuer au front. Leur organisation au point de vue du règlement de la solde est si ingénieuse qu'un officier britannique en campagne peut parfaitement se passer de numéraire. Deux carnets de chèques suffisent à tous ses besoins.

Trois grandes banques de Londres ont été choisies par le gouvernement comme banques officielles du ministère de la Guerre. Dans l'un ou l'autre de ces établissements financiers, chaque

BRITANNIQUES

officier possède un compte ouvert ; tous les mois est porté à son crédit le montant de sa solde et de ses diverses allocations. Muni de son carnet de chèques il peut, quand il le désire, se pourvoir en numéraire dans toutes les villes de l'arrière où existe une agence de la Banque de France. Avec ses chèques il acquitte encore la plupart de ses achats locaux, et l'habitude est si bien prise par les négociants de nos régions du Nord qu'un chiffre important d'affaires, aujourd'hui, se règle uniquement en papier.

Mais, direz-vous, il n'existe guère, à proximité des tranchées, de succursales de la Banque de France. Naturellement. C'est alors qu'intervient le second carnet de chèques, celui qui tire non plus sur une banque, mais sur le *Field Cashier*. Le *Field Cashier*, ou « trésorier en campagne », suit les troupes dans leurs déplacements ; il joue en quelque sorte dans cette combinaison le rôle de banquier de première ligne. Sur présentation du chèque d'un officier, il lui remet immédiatement des fonds. Si l'officier ne peut se déranger, il délègue un camarade ; un seul lieutenant peut ainsi opérer le ravitaillement en espèces pour tous les officiers de son unité. Simplicité de méthode. Economie de temps.

Un officier britannique a-t-il besoin d'une tunique ou d'une culotte de cheval ? Il se rend au plus proche des *Ordinance Stores* ou magasins de

CHEZ NOS ALLIÉS

l'Intendance établis par nos Alliés dans tous leurs grands centres de l'arrière. Ces magasins mettent en vente, à des prix très voisins des prix coûtants, tous les articles d'équipement militaire : bottes, ceinturons, casquettes, vêtements imperméables, lits de camp ou tubs portatifs. L'officier choisit l'article qui lui convient et *il ne le paye pas*. Il se contente de signer une fiche en indiquant son nom, son grade et son unité. C'est finalement au siège de la banque de Londres que se règlent, par un simple jeu d'écritures, ces diverses opérations.

* *

Le poids des bagages d'un officier britannique est *réglementairement* de 35 livres anglaises, soit environ 16 kilos. Dans la pratique il varie à l'infini : « Le confort quand même » telle est la devise de nos Amis, et c'est une devise fort sage dans une guerre d'usure comme celle-ci.

Notre Allié n'emporte pas en campagne la cantine française ; il se fait suivre d'un « kit » ou paquetage, d'un modèle très différent et fort pratique. Garni et bouclé, ce paquetage présente l'aspect d'un volumineux rouleau de robuste toile khaki sanglé de courroies de cuir. Déroulé et étendu sur le sol il forme sac de couchage ; il contient à l'intérieur de nombreuses poches qui se

BRITANNIQUES

gonflent à volonté des objets les plus hétéroclites.

Voici d'après mon expérience personnelle une liste très incomplète des objets que peut transporter un « Kitchener » : lit de camp, table de camp, chaise

de camp, matelas pneumatique, oreiller pneumatique, bain portatif, cuvette portative, sac de toilette, réchaud à pétrole, écritoire de campagne, linge de corps, chemises et chaussettes, petite trousse médicale, lampe électrique avec piles

de rechange, jumelles à prisme, télescope, boussole, sécateur, assiette, gobelet, couvert de campagne, etc., etc.

On conçoit que pour l'entretien d'un tel équipement les soins dévoués d'un ordonnance ne soient



CHEZ NOS ALLIÉS

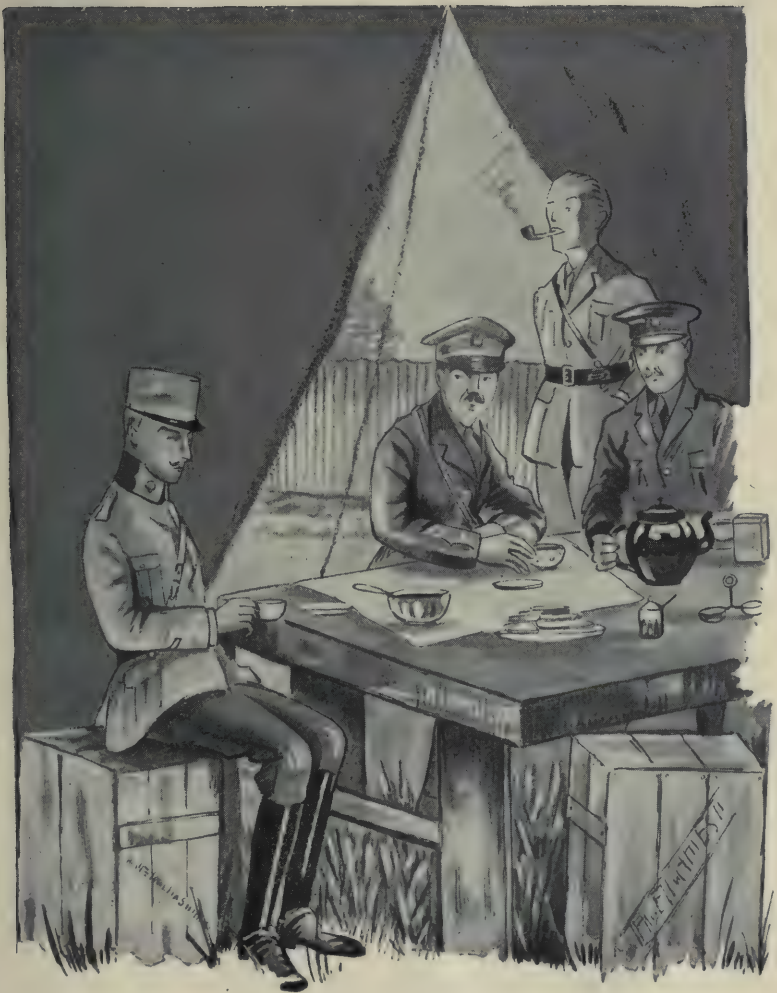
pas superflus. Cet ordonnance est d'ailleurs de droit pour tous les « Kitchener », quel que soit leur grade, montés ou non montés. Les officiers montés ont en outre un groom pour soigner leur cheval.

Dans un discours prononcé aux Communes en mai 1916, le colonel Winston Churchill, ancien ministre, pouvait évaluer à 250.000 le nombre des ordonnances et des grooms de l'armée britannique. Il convient de dire d'ailleurs que ces Tommies à fonctions spéciales ne sont pas des « embusqués » ; ils ne négligent pas un seul jour leur instruction militaire et quand vient le moment d'une importante action ils y prennent part comme tous leurs camarades.

* * *

Il faut y avoir vécu pour se rendre compte du rôle primordial que joue le mess dans la vie militaire de nos Alliés.

L'interprète qui, en maintes circonstances, a entendu parler des coutumes particulières aux réunions d'officiers britanniques et de l'impeccable correction qui en est la règle, ne peut naturellement se défendre d'une légère nervosité quand, pour la première fois, il y est admis. Cette nervosité est bien vite dissipée par la cordialité de l'accueil qui lui est fait. Il est de tradition que le nouveau venu



UN DÉBUT AU MESS DES OFFICIERS

BRITANNIQUES

soit considéré comme l'invité du mess et, pour sa première soirée, prenne place à table à la droite du commandant de l'unité.

Pour peu qu'il connaisse et comprenne la mentalité de nos Amis, l'interprète sera bientôt traité dans ce mess avec la plus charmante camaraderie et, dans la majorité des cas, on lui demandera d'en devenir le secrétaire.

Tâche absorbante et délicate que de veiller au confort matériel de nos Alliés et de régler leurs menus !

On sait qu'en Angleterre le nombre et la composition des repas varient suivant les classes de la société, le *breakfast* étant le seul repas véritablement commun à tous. Dans la classe aisée, on sert le *breakfast* à 9 heures ; le lunch, collation légère et le plus souvent froide, à 1 heure ; le thé, à 4 h. et demie ; le dîner, repas très copieux, à 8 heures. Dans les classes moyennes et pauvres, le dîner, principal repas de la journée, est servi à 1 heure et le thé, pris à 5 ou 6 heures, clôt généralement jusqu'au lendemain la série des exercices alimentaires. La même différence existe au front entre le régime des officiers et celui des Tommies. Ceux-là font quatre repas par jour, ceux-ci n'en font que trois.

Le lunch, repas rapide, n'est assujéti à aucune règle particulière ; mais le dîner, fonction beaucoup plus importante, est suivant le terme mili-

CHEZ NOS ALLIÉS

taire une « parade ». En temps de paix, on n'y peut assister qu'en grande tenue ; au front, certes, on n'en demande pas tant, mais nos Alliés pour perpétuer la tradition ont néanmoins la coquetterie, même dans les circonstances les plus difficiles, de rectifier leur tenue autant que le permettent les conditions du service. On ne saurait se mettre à table pour le dîner (même si cette table est une banquette de cagna ou de boyau) avant l'arrivée du commandant de l'unité et on ne saurait davantage se dispenser d'y assister sans s'être au préalable fait excuser.

Si le jeune interprète chef de popote n'est pas initié à tous les mystères de la cuisine britannique, il aura dans ses débuts des surprises et des difficultés. Pour le *breakfast* traditionnel tout ira généralement bien. De même pour le lunch : viande froide, pickles et sauces, pommes de terre à l'eau, un pudding ; c'est parfait.

Avec le thé commenceront les inquiétudes du novice. Quand on parle de thé, le Français voit immédiatement une petite tasse d'eau chaude et un gâteau. Pour le véritable thé britannique, il faut imaginer d'énormes *tea-pots* et une table garnie des victuailles les plus diverses. Outre les tartines de beurre ou confiture et les cakes, inévitables accompagnements du thé, nos Alliés peuvent consommer à cet important repas du concombre assaisonné,

BRITANNIQUES

du céleri cru, de la salade, du melon, des fruits... A l'interprète à se débrouiller pour faire venir à proximité des tranchées ces délectables friandises...

L'organisation du dîner, avec le traditionnel *roasted beef* et les deux plats de légumes à l'eau, est encore relativement facile dans sa première partie. C'est quand on arrive au *savoury* que tout se gâte.

Le *savoury* ou « savoureux » est un mets généralement très relevé qui se sert à la fin du repas entre l'entremets et le fromage. Sans défiance, vous venez de manger des fruits à la crème. Quelle n'est pas votre stupéfaction en voyant le *waiter* ou garçon de mess déposer devant vous une sardine sur pain grillé ou des filets d'anchois sur un rond de tomate à la vinaigrette ! Que vient faire ici, vous demanderez-vous, ce hors-d'œuvre égaré ? Ne vous étonnez pas : c'est le « savoureux ».

La cordialité la plus charmante règne dans les mess de nos Alliés. Hors du service, le commandant de l'unité, que ses subordonnés appellent familièrement le *skipper* ou timonier, et les jeunes lieutenants ou *subs* s'entretiennent sur le pied d'une parfaite égalité.

Une fois par semaine, c'est la *guests night* ou soirée des invités. Les membres du mess reçoivent leurs amis et l'interprète en cette importante occasion doit donner toute sa mesure. Si l'unité se

CHEZ NOS ALLIÉS

trouve à l'arrière et qu'elle possède une fanfare, le dîner se passe en musique.

C'est à la fin de la soirée des invités que s'accomplit généralement un des rites traditionnels des mess britanniques. En vue de cette cérémonie, le *skipper*, président du mess, a préalablement désigné un vice-président qui s'assoit en face de lui. Le repas terminé, il donne d'un petit coup sur la table le signal de se lever. Et quand tous les officiers sont debout :

— Monsieur le vice-président, dit-il, en levant son verre, le Roi !

Le vice-président à son tour lève son verre, regarde le président, puis ses camarades et répète :

— Gentlemen, le Roi !

Et tous de répondre, le verre à hauteur des yeux :

— Le Roi. Dieu le bénisse !

On boit quelques gouttes de porto, puis tous les verres en même temps sont reposés sur la table. Il est assez curieux de signaler à ce sujet que les officiers britanniques touchent encore en supplément de leur solde régulière une allocation spéciale, dite « Santé du Roi » et destinée originairement à couvrir les frais de cette cérémonie réglementaire.

Nombreuses sont les autres coutumes qui régissent les réunions de nos Alliés. Une des plus populaires est celle qui interdit de dégainer un sabre

BRITANNIQUES

dans la salle de mess. Dès que paraît un nouveau venu, des camarades ne manquent naturellement pas de l'inciter traîtreusement, par une habile discussion sur les qualités de sa lame, à la tirer du fourreau. Il ne reste plus à la victime qu'à payer *drinks round*. Nos poilus diraient « payer une tournée ». Seules les expressions changent ; le résultat est le même dans tous les mess de toutes les armées du monde...

LES TOMMIES



DEUX Tommies après le *breakfast* fument leurs inévitables pipes.

— Dites-moi, *old chum*¹, interroge l'un, pour combien de temps avez-vous signé ?

— Cinq ans.

— Veinard ! Moi, j'ai signé pour la durée de la guerre.

Cette plaisanterie traduit assez bien l'état d'esprit du soldat britannique au front. Que cette guerre dure trois, quatre ou cinq ans, c'est en quelque sorte devenu maintenant pour lui une question de détail... L'Anglais ne fait qu'une chose à la fois, mais il la fait bien. Avant le conflit il était employé de commerce, boutiquier, ouvrier ou garçon de ferme. Il lui a fallu bien du temps, bien de la réflexion pour se décider à changer de métier. Aujourd'hui c'est fait : il est soldat et il

1. *Old chum*, vieux copain.

CHEZ NOS ALLIÉS

l'est complètement. Dans combien de temps redeviendra-t-il civil ? En vérité, il ne pense même pas à poser la question. Qui vivra verra... S'il avait servi dans l'armée française, Tommy n'aurait certainement pas été de ceux qui, à peine arrivés à la caserne, commencent à compter « 730 demain matin ! »

Cette flegmatique patience, qualité traditionnelle de sa race, cette imperturbable assurance du succès final de ce qu'il entreprend, est une des meilleures forces de Tommy. Une autre force, non moins importante, est son admirable aptitude physique aux exercices de la guerre.

Voyez cent Tommies, voyez-en mille, vous serez frappé de la jeunesse de leur visage, de l'air de fraîcheur et de santé que tous ils présentent. Et, dans l'ensemble, quels gaillards admirablement taillés ! L'observateur peut d'autant mieux juger de leur perfection athlétique que les Tommies, insoucieux de la température, travaillent presque toujours les manches retroussées, le col de chemise bien ouvert ; j'ai vu les artilleurs australiens servir leurs pièces le torse complètement nu... Quand vient l'été, les Tommies quittent le pantalon long pour adopter le *short*, vêtement infiniment plus léger qui descend tout juste jusqu'au milieu de la cuisse, laissant le genou largement découvert. C'est une impression tout d'abord bizarre que la



(Cliché *L'Illustration*.)

LE GLORIEUX BALLON DU 8^e EAST SURREY

BRITANNIQUES

vue de ces gaillards en culottes de petits garçons ; puis on s'y habitue...

Ces belles qualités physiques, nos Alliés les doivent à leur vie de plein air, à leur entraînement sportif ; et ce même esprit sportif qui leur donna leurs muscles ils le conservent au combat. Les Irlandais, les premiers, à la bataille de Loos, eurent l'idée ingénieusement héroïque de mener une véritable partie de football en partant à l'assaut des tranchées boches. Leur exploit depuis lors a été renouvelé devant Montauban par le 8^e bataillon du régiment d'*East Surrey*. Le ballon, poussé par les hommes lancés à la charge jusqu'à l'objectif à emporter, est conservé depuis à la place d'honneur parmi les trophées du régiment.

Si Tommy est prêt à subir une longue guerre d'usure, il convient de dire qu'il peut attendre la fin des hostilités dans des conditions de confort physique et moral véritablement exceptionnelles.

Toutes les femmes des mobilisés britanniques, sans aucune exception et quelle que soit leur situation de fortune, « touchent » l'allocation. Aucun homme, dans l'armée de nos Alliés, n'est payé moins de deux francs par jour et pour certains spécialistes, tels les mécaniciens d'automobile, la paye peut atteindre six et sept francs, *pour un deuxième classe*. Il n'est pas question ici, bien entendu, des ouvriers mobilisés dans les

CHEZ NOS ALLIÉS

usines, et encore ne s'agit-il que des troupes de la Métropole ; pour les contingents canadiens, par exemple, le taux de la solde est bien supérieur. Fort sagement, Tommy ne reçoit qu'une partie de sa paye ; il peut en déléguer une partie à sa famille ; une troisième part enfin est mise de côté par la Trésorerie militaire pour lui constituer un pécule au jour de sa libération.

Pour une très grande majorité, les Tommies, engagés avant le vote de la conscription, sont des volontaires et de libres contractants. Ils sont traités comme tels. C'est ainsi qu'ils conservent au front tous leurs droits de citoyens. La question s'est posée de savoir s'ils pouvaient voter et elle a été résolue par l'affirmative. La distance même n'est pas un obstacle. Les troupes canadiennes cantonnées dans les Flandres ont pris part, au printemps 1916, aux opérations de vote pour les élections à l'assemblée législative de la Colombie britannique. Leurs bulletins furent envoyés à l'agent général de la colonie à Londres où s'opérait le dépouillement du scrutin et le résultat en fut télégraphié en temps utile pour les élections générales.



Les Tommies ont pour leurs officiers un respect dont ne peut manquer d'être frappé l'observateur

BRITANNIQUES

étranger. Dans l'armée régulière, celle des débuts de la campagne, ce respect était même, dans ses formes extérieures tout au moins, véritablement exagéré. Il me souvient en avoir eu un exemple typique. C'était aux tout premiers jours, alors que nous marchions encore vers Mons. Nous étions arrêtés dans un petit village belge où nous devions passer la nuit et les officiers s'étaient tant bien que mal installés dans la pauvre salle d'un estaminet. Vers le soir, ayant un pli urgent à faire parvenir au colonel, j'avisai un cavalier qui semblait être de planton devant le débit.

— Tenez, lui dis-je, portez ceci immédiatement au colonel.

L'homme ne bougea pas. Il me dévisageait avec des yeux ronds.

— Vous ne m'avez pas compris ?

— Parfaitement, mais je ne peux pas : le colonel est à table.

— Eh bien ? Portez-lui ce pli à table !

L'expression de stupeur s'accroissait sur les traits du Tommy ; on eût dit que je venais d'énoncer une énormité.

— Impossible ! Je ne peux pas déranger le colonel pendant son repas.

Je dus délivrer le pli moi-même.

Depuis, les choses ont bien changé. Les Tommies, même les réguliers, ont perdu leurs habitudes du

CHEZ NOS ALLIES

temps de paix et savent qu'il est permis, quand les nécessités du service commandent, de déranger un colonel pendant son repas.

L'excès que je signale s'expliquait, dans l'armée régulière, par le véritable gouffre séparant, au point de vue social, les officiers et les hommes. Ils appartenaient à deux classes nettement tranchées ; quant aux habitudes, aux manières, à l'éducation, il n'y avait entre eux aucun point de contact.

Avec l'introduction de plus en plus importante d'éléments nouveaux dans l'armée de Kitchener, cette différence s'est considérablement atténuée. Le respect des Tommies pour leurs officiers, tout en demeurant aussi grand, a pris une forme moins rigide et, disons-le franchement, plus sympathique. Ce n'est pas la moins heureuse des transformations qu'aura subies dans cette guerre l'armée de nos Alliés.

Il suffit pour se convaincre de la réalité de ce respect d'observer, par exemple, l'impeccable correction avec laquelle une troupe en marche salue un officier. Au commandement : *Eyes right!*¹ tous les hommes, d'un même mouvement, tournent la tête vers leur supérieur et, six pas avant, six pas après, le regardent fixement. Au commandement : *Eyes front!* tous les regards

1. *Eyes right!* yeux à droite.

2. *Eyes front!* yeux en face.

BRITANNIQUES

reprennent leur direction première. On a l'impression que ce n'est pas un geste de simple discipline, mais bien de déférence sincère.

Bien que, dans la généralité des cas, les officiers témoignent à leurs hommes la plus attentive bienveillance, que les soldats en retour adorent leurs chefs, il n'existe pas entre l'officier britannique et le Tommy des troupes de la Métropole cette familiarité charmante qui est la caractéristique des rapports de nos poilus et de leurs supérieurs — familiarité qui serait d'ailleurs en opposition complète avec le caractère anglais. Différence de mœurs qui n'influe en rien sur les qualités du cœur.

Dans certains contingents coloniaux, par contre, on peut observer une affectueuse intimité entre les cadres et la troupe. Dans les corps canadiens, par exemple, il n'est pas rare de trouver dans le même régiment plusieurs parents et amis dont l'un est officier, les autres simples soldats. Hors du service ils s'appellent par leurs prénoms et la plus aimable camaraderie rapproche les combattants de tous grades.

Ce laisser-aller, parfois savoureux, des troupes coloniales est satirisé dans une charge plaisante, œuvre d'un de ces dessinateurs malicieux qui ne manquent jamais au front : un colonel canadien jette le dernier coup d'œil à la tenue de ses hommes

CHEZ NOS ALLIÉS

avant une inspection. Déjà le général paraît à l'extrémité du terrain de parade... Le colonel retrousse ses moustaches et, l'œil sévère, fait à ses hommes cette ultime recommandation :

— Mes enfants, voici le général ! Tenez-vous droits, ne parlez pas... et pour l'amour de Dieu ne m'appellez pas Alfred !



Il ne faut pas oublier que parlant de Tommy, je ne parle pas du seul Tommy anglais, du successeur unique de Tommy Atkins. L'immense armée des Tommies est un pittoresque amalgame de races et de nationalités, aux traditions, aux coutumes, aux qualités bien diverses.

Admirables Tommies, ces Ecossais, ces *Jocks*, dont le jupon court ou *kilt* découvre les mollets musclés et qui passent en chantant *Annie Laurie*, leur refrain quasi national ! Derrière eux, voici des Français-Canadiens qui sifflent une romance parisienne... Puis des Canadiens-Anglais — un des régiments qui s'illustrèrent à la seconde bataille d'Ypres, quelques-uns des héros qui, le 22 avril 1915, placés à la droite des Français qui venaient de reculer sous l'émission des gaz employés pour la première fois par les Allemands, sauvèrent la situation par leur indomptable courage et, par

BRITANNIQUES

une lutte acharnée de deux jours dans le bois de Saint-Julien, attachèrent à leur nom une gloire immortelle...

Voici des Irlandais qui fredonnent la chanson du *Shamrock* — *the dear little shamrock, the sweet little shamrock* — et la boutonnière ornée de verdure nous rappellent que c'est aujourd'hui, 17 mars, la fête de leur grand patron saint Patrick... Voici des Indiens...

Et voici le miracle, l'admirable tour de force : de ces corps si différents, si particularistes et parfois même d'un nationalisme si outrancier, le commandement a su faire un tout parfaitement homogène *au combat*. Il peut y avoir à l'arrière plusieurs Tommies très dissemblables ; il n'y a sur le champ d'action qu'un seul combattant britannique, l'égal par la vaillance et par l'allant des meilleurs combattants du monde.



L'uniforme du soldat britannique est trop connu pour qu'il y ait à le décrire. Quant au poids de son équipement, Tommy n'a rien à envier à son frère le Poilu.

Cet équipement est très sensiblement le même pour l'infanterie et pour la cavalerie, avec cette seule et évidente différence que le cavalier amarre

CHEZ NOS ALLIÉS

sur son cheval ce que le pauvre fantassin — objet, à la fois, de l'admiration et de l'ironique compassion des Tommies des armes montées — doit porter sur son dos.

Le fantassin britannique est armé du rifle et de la baïonnette. Ce rifle il le porte à volonté : sur l'épaule comme le Français, à pleine main par le fût, la crosse en l'air... Le coup d'œil d'une troupe en marche en souffre, mais la fatigue est certainement moindre pour le soldat.

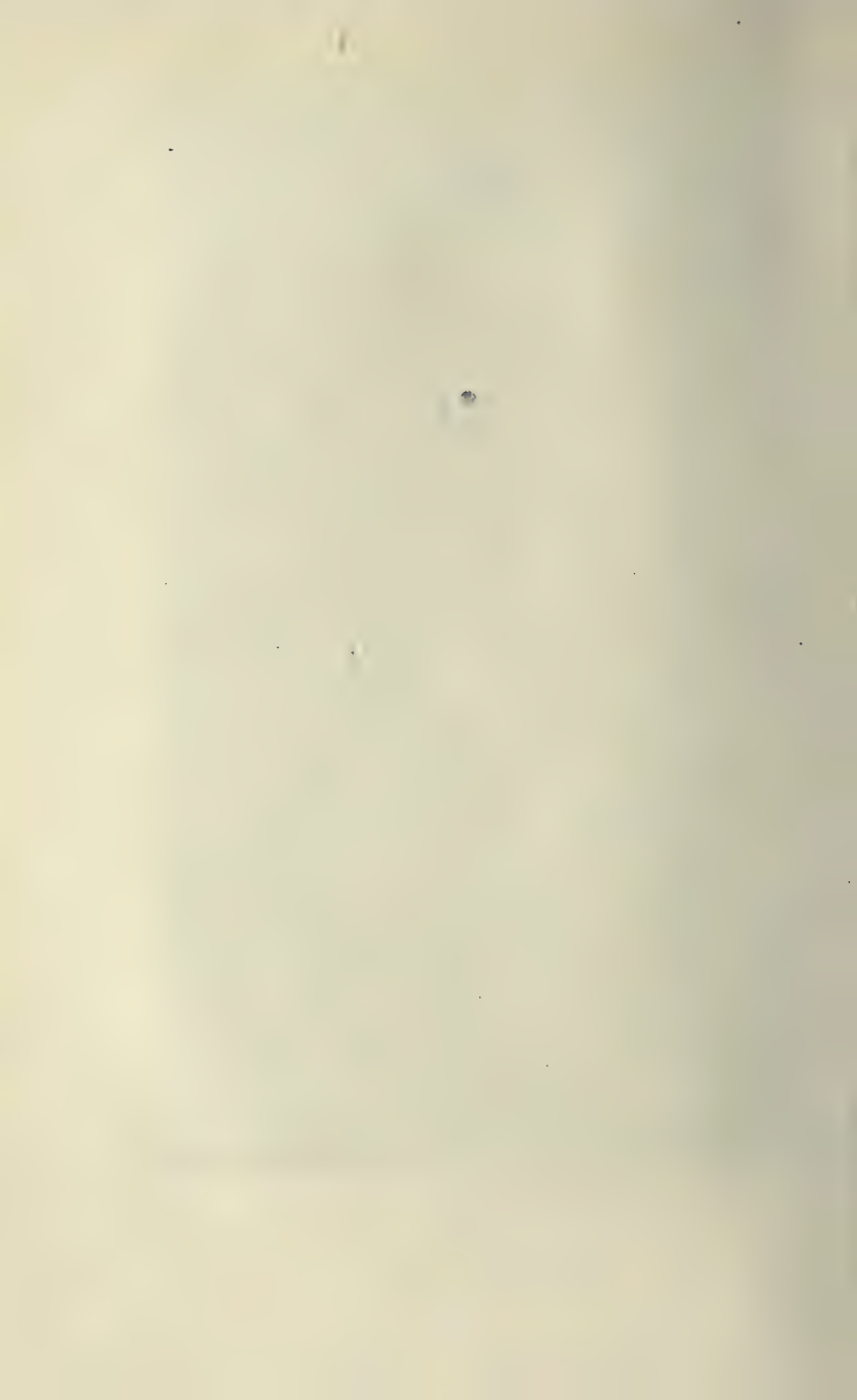
Tommy porte en bandoulière un ceinturon garni de 120 cartouches ; puis d'un côté le bidon bien rempli, de l'autre la musette gonflée. Sur le dos, le sac de toile khaki contenant la capote roulée, la toile de caoutchouc imperméable et le linge de corps. Pour compléter cet équipement on voit généralement dépasser des bandes molletières de Tommy les petits objets personnels qui y sont enfilés : la cuillère et le couteau sur le mollet gauche, le rasoir et la brosse à dents sur le mollet droit. N'oublions pas enfin la cagoule protectrice des gaz et le petit sachet mystérieux qui enferme l'*iron ration* ou « ration de fer ».

La « ration de fer » ou « ration des cas extrêmes » consiste en biscuits secs, cubes d'extrait de viande, sucre et thé, le tout enfermé dans un petit sachet de toile en quantité suffisante pour permettre au soldat de subsister pendant vingt-quatre heures.



(Cliché Photopress.)

LE BREAKFAST DANS LA TRANCHÉE



BRITANNIQUES

Comme son nom l'indique, la « ration de fer » ne doit servir qu'à la dernière extrémité et le sachet ne devrait être ouvert, en principe, que sur l'ordre formel d'un officier. Mais il arrive ceci : au cours d'une marche, Tommy sent la faim. « Bah ! se dit-il, un biscuit de plus ou de moins, il n'y paraîtra pas... » Et il le grignote... Mettez-vous à sa place : ce sachet bien garni quand l'estomac crie famine n'est-ce pas un petit supplice de Tantale ? Il faut dire d'ailleurs pour son excuse que Tommy a non sans raison une confiance illimitée dans les services de ravitaillement de son armée : il sait bien que, quoi qu'il arrive, il ne mourra pas de faim...

* * *

— Garde à vous ! Officier de service.

— Pas de réclamation ?

— Tout est correct, Sir. Pas de réclamations.

Chaque jour, à l'heure du dîner, le même cérémonial se reproduit et chaque fois la réponse est la même. Il faudrait pour se plaindre que Tommy fût bien difficile. Au front, comme à l'arrière, comme à la caserne, il fait trois repas par jour : au réveil, le *breakfast* : *porridge* ou bouillie d'avoine, *bacon* frit, marmelade d'oranges, pain et beurre, thé. A midi et demi : rôti de bœuf frigorifié,

CHEZ NOS ALLIÉS

ragoût de conserve tout préparé avec la sauce et les légumes ou *bully beef*, l'équivalent de notre « singe », assaisonné de pickles. A quatre heures et demie, le thé qui est le dernier repas : pain et beurre, confitures.

Pour les cavaliers indiens qui combattent encore sur notre front, le régime est naturellement différent. Ils sont chaque jour largement approvisionnés en chèvres et moutons et épices spéciales, gingembre, piment, *curry*, qui leur sont directement expédiées des Indes.

Si Tommy, pris de fringale, n'a pas assez de son ordinaire, il peut à fort bon compte s'offrir des suppléments et des douceurs. Nos Alliés ont installé dans tous leurs secteurs, et dans certains cas à très courte distance du front, des *Expeditionary Force Canteens*, ou cantines du corps expéditionnaire, qui complètent, de manière singulièrement pratique, l'organisation de leur ravitaillement. Par suite d'une entente intervenue entre les deux gouvernements alliés, les produits importés par l'armée britannique pour être vendus dans ces cantines sont exempts de tous droits de douane. Il en résulte que Tommy peut se procurer, à un prix sensiblement voisin du prix coûtant, tous les produits et les mêmes marques qu'il était accoutumé à trouver dans les épiceries de sa ville ou de son village : biscuits, confitures, conserves de

BRITANNIQUES

viandes ou de fruits, boissons hygiéniques, chocolat, cacao... Ainsi se trouve-t-il heureusement affranchi de l'odieuse exploitation des mercantis.

*
* *

La discipline, cette force principale des armées, ne laisse rien à désirer chez nos Alliés. Hâtons-nous de dire qu'elle est une qualité naturelle de leurs troupes et que les occasions d'appliquer les mesures répressives sont, en cette guerre, rarissimes.

Chaque Tommy possède au nombre de ses papiers militaires ce qu'on appelle une « feuille de conduite », et sur cette feuille tous ses « crimes » sont inscrits. A ce mot de crime, ne poussez pas de hauts cris. Dans l'armée britannique toute faute contre la discipline, quelle que soit sa gravité, est un « crime ». Dans le langage de nos Alliés c'est un crime, par exemple, qu'arriver en retard à une parade.

Pour être tout à fait exact, Tommy possède deux de ces feuilles : sur la première sont inscrites les fautes légères qui l'ont amené devant la juridiction du commandant de compagnie ; sur la seconde les fautes plus sérieuses qui ont nécessité sa comparution devant le commandant du régiment.

voir page C'est dans l'*orderly-room* ou salle des rapports

CHEZ NOS ALLIÉS

(cette salle est d'ailleurs dans la pratique une tente, une hutte, une cagna ou même un abri dans un boyau) que le commandant de l'unité, chaque matin, tient ses assises. Le délinquant comparaît devant lui, tête nue, entre deux gardes du corps. Le sergent-major formule l'accusation, les témoins déposent et le commandant statue.

Il me souvient de mon étonnement en entendant dire certain matin qu'un nommé Henrick, brave et honnête garçon que je connaissais bien, venait d'être conduit à l'*orderly-room* sous l'accusation d'avoir « détruit la propriété du gouvernement ». Mon étonnement se changea en véritable stupeur quand la rumeur du camp m'apprit qu'il s'agissait de la destruction de deux biscuits. Le pauvre Henrick était étendu paisiblement sur son lit quand des camarades taquins avaient eu la mauvaise inspiration de lui jeter des biscuits à la tête. Une querelle avait suivi au cours de laquelle le délinquant, pris de colère, avait détérioré deux de ces biscuits.

Je n'en revenais pas ! Tant de bruit pour si peu de chose ! J'étais à tel point intrigué que je finis par m'en ouvrir à un officier. Souriant, il me donna le mot de l'énigme : dans le langage militaire courant on appelle « biscuits » des coussins carrés et plats, en toile khaki, qu'on place sur les brancards servant au transport des blessés...

BRITANNIQUES



Le tempérament anglais est à tant de points de vue si différent du nôtre qu'on aurait pu, dans les débuts, concevoir quelques craintes sur la facilité des rapports entre la troupe et nos populations. Aujourd'hui nous sommes pleinement rassurés. Si des difficultés d'ordre matériel ont pu se produire parfois entre le commandement britannique et l'élément civil, il n'en reste pas moins ce fait incontestable et particulièrement heureux : Tommy, pris individuellement, s'entend à merveille avec les habitants de nos régions du Nord.

La langue même n'est pas un obstacle à leur bonne entente. Le flamand présente de nombreuses analogies avec l'anglais ; aussi nos gens du Nord, qui presque tous le parlent, ont-ils pu s'assimiler assez rapidement, et de façon suffisante, l'idiome de nos Alliés. Quant aux Tommies ils possèdent généralement cinq mots français, mais n'en possèdent que cinq : *Bôndjour*, *Non compris*, *Très-bonne*, *Finish* et *Napou*, voici leur vocabulaire courant. Mais ces cinq mots ils les emploient à tout propos avec une imperturbable assurance et vous ne sauriez imaginer ce qu'avec cinq mots ils peuvent exprimer de choses.

CHEZ NOS ALLIÉS

Finish traduit, bien entendu, « *fini* » et *Napou* « *n'a plus* ».

Napou ! c'est le mot mélancolique que soupire Tommy quand il a achevé sa chope de bière. Il l'emploie aussi dans des circonstances plus héroïques. Quand il a nettoyé consciencieusement une tranchée boche il constate avec une modeste satisfaction : *Napou Huns*.

« Non compris », c'est l'expression définitive qui met un terme aux conversations oiseuses.

Tommy a dans ses manières une simplicité cordiale qui plaît à nos paysans. A peine est-il arrivé dans la ferme qui doit lui servir de cantonnement qu'il est de la famille. Avant une demi-heure il est installé dans la salle commune devant la flambée et fait sauter sur ses genoux le marmot de la fermière...

Les Tommies ont d'ailleurs pour les femmes de nos régions du Nord la plus sincère admiration. Le travail obstiné de nos paysannes dans les champs est un des spectacles qui les ont le plus vivement surpris et intéressés. Leur admiration est partagée par leurs chefs. C'est, certes, un des plus beaux hommages à la France que ce mot d'un commandant anglais. Comme on lui demandait quel était l'exploit qui l'avait le plus frappé depuis le début des hostilités : « La plus belle performance

BRITANNIQUES

de la guerre, répondit-il, c'est la moisson de 1915 faite par les femmes françaises. »

* * *

Tout comme les Poilus, les Tommies ont leurs journaux de tranchées — bien qu'en nombre plus réduit. Avec des nuances d'humour, ces journaux, comme les nôtres, reflètent un invariable optimisme et la plus aimable fantaisie. Les « Réponses aux Correspondants », malheureusement intraduisibles pour la plupart, constituent généralement la partie la plus savoureuse de ces feuilles originales.

Il est un journal de tranchées, notamment dont les collectionneurs, après la guerre, ne manqueront pas de se disputer à prix d'or les copies rarissimes. C'est le *Ypres Times* composé par des Tommies dans les remparts d'Ypres, sous le bombardement, et imprimé, dans le même lieu et par les rédacteurs eux-mêmes, avec une vieille presse trouvée dans les ruines de la Ville-Martyre et ingénieusement réparée.

Pour conserver à leur production, véritablement spirituelle, toute sa valeur, les Tommies n'en tiraient malheureusement que des copies qui, si elles n'étaient pas sur papier du Japon, étaient soigneusement numérotées. Et ces rares exemplaires sont aujourd'hui devenus absolument introuvables.

COMMENT EST “ SOIGNÉ ” LE MORAL DE TOMMY



PRÈS qu'ils nous en ont donné tant de preuves héroïques, admirer aujourd'hui le moral de nos Alliés semblerait, à juste titre, une naïveté. Disons donc, d'un mot, que ce moral est tout simplement extraordinaire. Et découvrons-en plutôt une des raisons essentielles en constatant que Tommy possède des chefs passés maîtres dans l'art d'entretenir et de « soigner » ce précieux facteur de la victoire.

Quand Tommy est dans la tranchée, il n'a pas besoin, certes, qu'on lui remonte le moral. Son courage naturel, son esprit sportif et sa haine croissante du Boche, suffisent à le maintenir à ce degré de tranquille héroïsme qui engendre tous les prodiges.

Mais c'est après la relève, quand il se retrouve les nerfs détendus, dans le cadre trop souvent

CHEZ NOS ALLIÉS

misérable du camp de repos, qu'il faut veiller. Ses officiers veillent. Des distractions venues à point et savamment variées ont bien vite dissipé la fâcheuse mélancolie, ramené cet humour traditionnel et cette saine gaieté mêlée d'une pointe de malicieuse ironie qui sont au fond du caractère de tout troupier britannique.

LES "Y. M. C. A."

Et tout d'abord, on ne saurait parler du confort moral de Tommy sans mentionner l'œuvre immense entreprise dès le début de la guerre et poursuivie depuis avec un inlassable dévouement et un admirable esprit d'organisation par la Y. M. C. A. (*Young Men Christian Association*, Association Chrétienne des Jeunes Gens).

Tommy vient d'être relevé. Descendu des tranchées, il arrive dans le *rest camp* ou camp de repos.



Il laisse tomber son paquetage dans un coin de la hutte basse qui est son dortoir. Il est las... Il a soif et le thé réglementaire ne doit être servi que dans une heure... Il a aussi grand'hâte d'écrire aux vieux parents... Où aller ? A l'extrémité du camp se dresse une

BRITANNIQUES

hutte plus haute et plus coquette que les voisines. Sur son fronton se découpe un triangle rouge horizontalement barré des quatre lettres blanches : Y. M. C. A. Tommy s'enfonce résolument dans la boue et se dirige vers ce signe accueillant.

Quelques instants plus tard, Tommy, réconforté par une tasse de thé fumant, assis à une table solide près du poêle ronflant, trace ces mots simples et tendres : « *Dear father, dear mother and all dear ones at home...* »

En quelque endroit qu'il se trouve, dans la plaine boueuse du front ou dans les villes de l'arrière, Tommy sait que le triangle rouge est l'heureux signe de ralliement qui annonce l'asile et le repos. Il est sûr de trouver dans la hutte ou sous la tente des boissons chaudes, du pain frais, des paroles réconfortantes et l'illusion du home.

*
* *

La Y. M. C. A. possède à l'heure actuelle, en France et dans les Flandres, 171 asiles ouverts à tous. La plupart de ces asiles sont des huttes ou des tentes, mais quand les circonstances le permettent les bâtiments les plus divers sont également affectés à l'œuvre de charité. Salles de mairies, couvents abandonnés, cinémas ou granges

CHEZ NOS ALLIÉS

de ferme se transforment comme par miracle en havres de repos sous l'égide du triangle rouge.

Ces asiles portent les noms les plus pittoresques : « La Bonne Espérance, La Joie, Les Chiens et Chats, La Grange, La Maternelle, le Home Tranquille. »

Les abris de la Y. M. C. A. sont devenus les indispensables jalons d'une longue ligne ininterrompue reliant la métropole au front. Cette puissante association possède des huttes ou des tentes dans tous les centres d'entraînement en Angleterre ; elle en a dès les premiers jours établi dans les grands ports de débarquement, Le Havre et Boulogne, puis dans les principales bases d'Etaples, Etretat, Abbeville, Amiens...

C'est à Amiens précisément qu'une nuit de fin août j'allais prendre le train qui devait m'emmener en permission. Ce bienheureux train ne partait, hélas ! qu'à 3 heures du matin ! Dans une ville du front, où tout est fermé dès 9 heures, que faire jusqu'à 3 heures du matin ? Dans la gare, des centaines de poilus jonchaient pêle-mêle le parquet des salles d'attente et leurs officiers étaient réduits à faire les cent pas sur le quai dans la nuit fraîche. En cette conjoncture, je songeai immédiatement aux Y. M. C. A. Il ne pouvait manquer de s'en trouver une dans le voisinage. De fait, après avoir rôdé quelques instants autour de la gare, je la

BRITANNIQUES

découvris toute proche ; et dans le cadre charmant du *tea-room* des officiers, j'attendis l'heure de mon train dans un excellent rocking-chair en feuilletant les illustrés, tandis que pour une somme modique on me servait du thé, des gâteaux et des fruits.

O génie du confort ! Nos Alliés en possèdent le merveilleux secret.

* *

On voit par cet exemple que les Y. M. C. A. fonctionnent jour et nuit. Et ce service de nuit, dans les abris du front, est pour ceux qui le dirigent un travail particulièrement pénible.

Le commandement avise le directeur d'une Y. M. C. A. qu'une compagnie d'hommes, vraisemblablement surmenés, arrivera dans son camp vers 11 heures du soir. Aussitôt les percolateurs fonctionnent, les boissons chaudes se préparent, tandis qu'en hâte on découpe les sandwiches. Minuit... 1 heure... 2 heures... Rien. C'est à 3 heures seulement qu'arrivent les pauvres Tommies harassés, boueux et les pieds meurtris. Comme ils apprécient alors l'abri et les réconforts qui leur sont généreusement offerts !

Les Y. M. C. A. sont généralement dirigées par des chapelains, mais dans bien des cas aussi par de simples volontaires laïques qui se sont donnés à l'œuvre corps et âme.

CHEZ NOS ALLIÉS

En semaine la hutte ou la tente de la Y. M. C. A. sert à la fois de cantine, de salle de réunion et de jeux, et de bibliothèque. Telle hutte d'un centre important possède un millier de volumes. L'hospitalier asile sert aussi et surtout de salle de corres-



Reproduit avec l'autorisation gracieuse de la Y. M. C. A.

pondance. C'est des Y. M. C. A. que part chaque jour la grande majorité des lettres qui portent en Angleterre les nouvelles du front.

Le soir, la hutte bien nettoyée, décorée avec une charmante ingéniosité, se transforme en salle de spectacle. Ce sont, le plus souvent, des concerts improvisés d'amateurs dont les Tommies font eux-mêmes les frais. Mais c'est aussi parfois la

BRITANNIQUES

grande soirée de gala annoncée plusieurs jours à l'avance par d'éloquents affiches. Miss Lina Ashwell n'a cessé depuis le début de la guerre d'envoyer sur le front, et jusqu'à quelques kilomètres des tranchées de première ligne, des tournées d'un très grand intérêt artistique dont l'arrivée est pour la troupe une véritable fête.

Le dimanche, la hutte devient un temple où, matin et soir, sont célébrés les services.

Il ne faut d'ailleurs pas perdre de vue le caractère religieux et moralisateur de la Y. M. C. A. Les services qu'elle rend dans cet ordre d'idées sont inappréciables. Ses directeurs sont presque toujours les amis des soldats. Ils reçoivent très souvent leurs dernières confidences et c'est à eux que volontiers, à la veille d'une action particulièrement dangereuse, les Tommies prévoyants confient leur testament.

*
* *

La Y. M. C. A. veut faire davantage encore — et c'est peut-être la partie la plus admirable de son œuvre.

Quand l'état des blessés en traitement dans les grands hôpitaux des bases, Etaples, Etretat, Boulogne, présente un caractère de particulière gravité, l'autorité militaire se fait un devoir de télégraphier immédiatement à leurs parents pour

CHEZ NOS ALLIES

les appeler à leur chevet. Mais quelle n'est pas alors la pénible situation des parents qui se trouvent sans ressources pour effectuer le voyage ? La Y. M. C. A. s'est dit très vite qu'il y avait là pour elle une charité particulièrement belle à accomplir.

Aujourd'hui, elle possède dans huit des principaux centres d'hôpitaux des hôtels où, gratuitement, elle loge les parents nécessiteux des Tommies blessés pendant toute la durée de leur séjour en France. Les automobiles de la Y. M. C. A. attendent ces pauvres gens au débarcadère ; les représentants de l'Association accomplissent pour eux les formalités de la douane, leur évitent tous les ennuis, les guident à travers la ville, les conduisent à l'hôpital et ne les quittent qu'au chevet de leur fils.

Le roi George V a sanctionné par un message officiel de félicitations la reconnaissance unanime du public britannique envers la Y. M. C. A.

Son œuvre est une de celles que nous ne saurions trop admirer... et imiter.

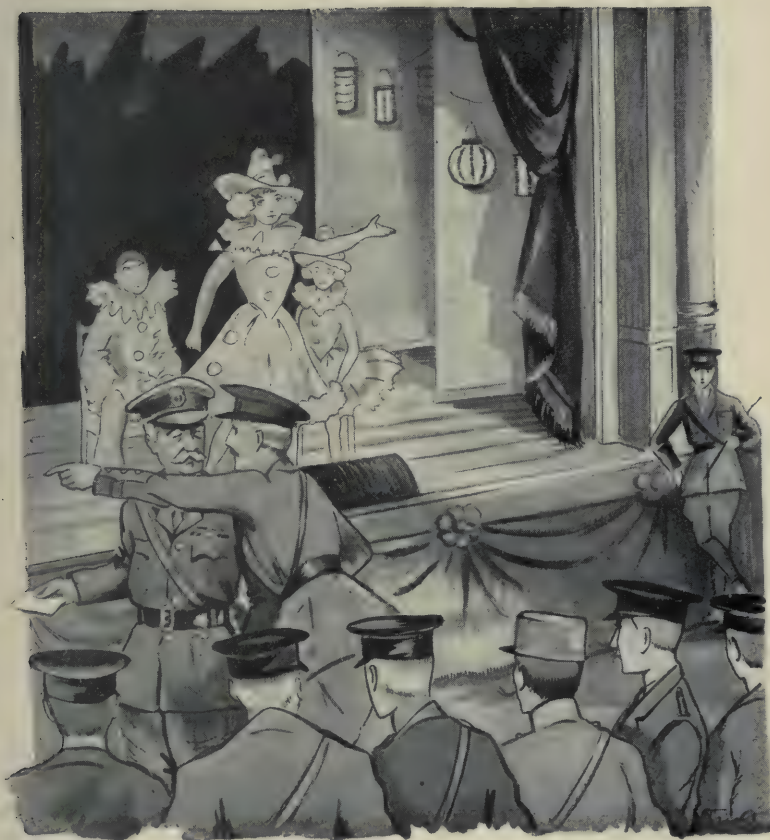
LES " FANCIES "

Front de Belgique, Mai 1916.

— Vous souvenez-vous de Glycérine ?

— Et d'Aniline ?

Je sais, après la guerre, des centaines et des



UNE REPRÉSENTATION AUX "FANCIES"

BRITANNIQUES

centaines d'officiers anglais, des milliers de Tommies, pour qui le simple échange de ces deux questions, au premier abord évidemment bizarres, évoquera d'un seul coup toutes les longueurs de leur campagne d'attente en Flandre belge.

Disons de suite que « Glycérine » et « Aniline » étaient jusqu'à l'hiver dernier les deux étoiles des « Fancies » et les Fancies ou Fantaisies, le grand music-hall militaire de P..., principale distraction pendant des mois et des mois, de nombreuses divisions, de presque toute une armée.

Les Fancies sont, à mon avis, une des plus typiques manifestations de l'humour britannique.

Monter, au nez des Boches, et sous leur bombardement, un music-hall ultra-moderne, avec une troupe complète d'artistes excellents, tous les raffinements de mise en scène et de costumes, administration, bureau de location, réclames, cela dénote, n'est-il pas vrai ? un rassurant état d'esprit.

Deux jeunes Françaises, d'humeur intrépide et aventureuse, avaient été remarquées à Arménitières par les artistes des Fancies, alors en formation, et baptisées par l'un d'eux de ces surnoms saugrenus de Glycérine et d'Aniline. Quand la troupe, entièrement composée de militaires naturellement, quitta la ville en même temps que la division dont elle faisait partie, Glycérine et Ani-

CHEZ NOS ALLIÉS

line s'attachèrent à son sort, et c'est ainsi qu'elles connurent à P... la grande célébrité.

A force de patience elles étaient arrivées à chanter à peu près en anglais, mais elles parlaient à peine la langue et, n'ayant pu attraper la prononciation du *th*, persistaient à dire *ze* pour *the*. Les entendre débiter, ayant pour compères deux immenses Tommies déguisés en Pierrots, les derniers succès de Londres, les couplets de *Bric-à-brac* ou de *To-night's the night*, était d'un comique véritablement irrésistible.

Je garde le souvenir d'une mémorable représentation des Fancies. Depuis plusieurs jours les Boches bombardaient avec insistance ; des obus étaient tombés sur des maisons voisines ; force avait été au music-hall de fermer et au bureau de location de rembourser le prix des places. Ce soir-là cependant, fatigué de faire relâche et par une sorte de défi narquois, on résolut de jouer malgré les Boches. Mais quelle soirée mouvementée !

A peine la troupe des pierrots a-t-elle achevé le chœur d'entrée qu'un messenger se précipite, fend le public, tend un pli à un général assis au premier rang. Le général sort en hâte, suivi de son aide de camp et d'une vingtaine d'officiers. La représentation reprend son cours. Cependant on se chuchote à l'oreille que les Huns viennent de tenter

BRITANNIQUES

un coup de main sérieux et que la situation est inquiétante...

Au bout de dix minutes, nouveau messager, nouvelle interruption. Cette fois, un officier saute sur la scène au milieu des pierrots et fait cette brève annonce :

— Tous les officiers et hommes de la ..^e division doivent rejoindre immédiatement leur poste.

Du coup, la salle se vide aux trois quarts. Il n'y reste plus qu'une cinquantaine d'hommes qui, par amour-propre, font mine de s'intéresser encore au spectacle, mais dont l'attention est bien évidemment ailleurs.

Sur la scène, Glycérine sur le point d'achever son grand duo, jette des coups d'œil éperdus à son compère, tremble visiblement sous son costume de Pierrette et, dans son trouble, précipite les fausses notes.

Pauvre Glycérine !

CINÉMAS ET GRAMOPHONES

Aux Fancies et aux Y. M. C. A., il convient d'ajouter, pour l'amusement de la troupe pendant la saison d'hiver, de nombreux cinémas.

Au début, ils étaient rares. Actuellement, chaque division, à peu près, possède le sien et le

CHEZ NOS ALLIES

transporte à sa suite dans ses pérégrinations.

Dans la majorité des cas, ces cinémas sont dirigés par des chapelains qui, décidément, auront

dans cette guerre cumulé bien des métiers.

Tous les soirs ils font salle pleine; on refuse du monde. Les films « dramatiques » obtiennent le plus grand succès. Tommy, que les fureurs boches laissent imperturbable, aime à frémir aux sombres péripéties

qui se déroulent sur l'écran. Tommy est en joie quand des films d'avant-guerre représentent des combats compliqués et fantaisistes livrés au Mexique ou dans quelque vague république sud-américaine. Tommy qui « sait y faire » se désole de la lamentable tactique des combattants, et volontiers il leur crie ses conseils : « Attention à droite !... Défilez-vous !... Gare à la mitrailleuse ! »



BRITANNIQUES

A la fin de chaque séance apparaît régulièrement sur l'écran le portrait du roi George, toujours loyalement acclamé.



Le gramophone non plus ne saurait être passé sous silence. Il se trouve inévitablement dans tous les mess d'officiers et la plupart des coopératives.

On sait que lorsque le général Townshend, investi dans Kut-el-Amara, eut pu entrer en communication avec les colonnes de secours et obtenir d'elles, par avions, un ravitaillement malheureusement



insuffisant, il ne manqua pas de comprendre dans la liste de ses demandes des aiguilles de gramophones. Il les reçut en temps voulu par la voie des airs.

Les officiers de mon unité ne m'ont jamais demandé de monter en aéro pour aller leur chercher des aiguilles de gramophone... Mais il m'est

CHEZ NOS ALLIÉS

arrivé plusieurs fois de faire un bon nombre de kilomètres à cheval pour rapporter les aiguilles de marque spéciale qui devaient faire vibrer au mieux la voix de Caruso dans *Paillasse*.

JEUX DE PLEIN AIR

Front de Belgique, Mai 1916.

Depuis qu'avril a ensoleillé nos campagnes, la saison de grand air bat son plein.

Il est particulièrement intéressant de parcourir les campagnes après le *tea*, à l'heure du repos, au soleil couchant.

Ici, des fantassins se livrent à un match de football acharné ; deux ou trois champs plus loin, les artilleurs organisent un steeple-chase : là-bas, c'est un combat de boxe qui se déroule dans toutes les règles de l'art.

Plus loin encore, les officiers s'offrent les émotions rares du polo.

Les Anglais, on l'a souvent dit, sont avant tout *thorough*. Expression intraduisible. En français, nous dirions peut-être qu'ils « fignoient ». Ce qu'ils font, ils le font complètement. C'est ainsi que ce combat de boxe est monté avec un extraordinaire luxe de détails : ring classique, spectateurs, jury, arbitre, soigneurs, actuellement empressés d'éven-

BRITANNIQUES

ter leurs champions en attendant que le gong annonce le début du dixième ou douzième round.

Patience... sur tous les champs de bataille un gong terrible annoncera bientôt la reprise du combat et dans ce round final nous savons qui aura le dessus.



*
* *

Panem et circenses. Des jeux, nous venons de voir que Tommy n'en manque pas.

Quant à son pain, nous verrons bientôt qu'il lui est loisible de l'entartiner à sa faim, et même au delà, de beurre, de confiture ou de miel. Le ravitaillement de l'armée britannique demeurera une des merveilles d'organisation de cette guerre, et ce soldat est certainement le plus gâté de tous les combattants.

« Une armée marche sur son ventre » a dit Napoléon. Soyons tranquilles alors, l'armée britannique est constamment prête à bondir, à bondir de nouveau jusqu'à l'obstacle final qu'elle emportera d'assaut !...





(Cliche Reginald Haines.)

L'ÉVÊQUE TAYLOR SMITH
CHAPELAIN GÉNÉRAL DES FORCES BRITANNIQUES

LES CHAPELAINS



DANS un grand port français aux premiers jours de la mobilisation :

Un régiment anglais vient de débarquer. Les hommes ont quitté leur garnison en hâte sans même avoir pu faire leurs adieux à leurs familles. Un cavalier qui a laissé sa femme dans une ville de province reçoit des mains du vaguemestre un télégramme.

Ce télégramme est aussi court que significatif.

« Courage et espoir. Reportez-vous Josué, chapitre 23, verset 10. »

Tout bon Anglais a sur lui sa Bible de poche. Le cavalier tire la sienne et, au chapitre 23, il trouve le verset indiqué. Ce passage prédit aux soldats combattant pour la bonne cause la victoire certaine sur leurs ennemis, avec l'aide de Dieu.

Le mari mobilisé en France et la femme demeurée seule en Angleterre communient dans la même phrase de l'Écriture, et tous deux y puisent une énergie nouvelle.

CHEZ NOS ALLIÉS

Ce trait est caractéristique de l'esprit religieux qui règne dans la majeure partie de l'armée britannique. Un tel esprit est une force. Le commandement l'a compris, et cette force non seulement il la respecte mais il l'entretient.

Bien longtemps avant cette guerre un corps de chapelains faisait déjà partie de l'organisation militaire de nos Alliés. Le poste de chapelain général fut créé pour la première fois en 1796 ; supprimé en 1829, il fut rétabli définitivement en 1846.

Le corps des chapelains fut, au début, surpris comme beaucoup d'autres par les gigantesques proportions du conflit actuel, mais il s'adapta très vite aux conditions nouvelles et aujourd'hui suffit admirablement à sa lourde tâche.

Cette tâche se complique singulièrement du fait de la diversité des confessions religieuses chez nos Alliés. Songez que les Tommies — sans parler des Indiens mahométans ou bouddhistes — peuvent appartenir aux différentes églises suivantes : Anglicane, Presbytérienne, Catholique Romaine, Wesleyenne, Non-Conformiste, Calviniste Méthodiste, Israélite.

L'Eglise Anglicane, de beaucoup la plus importante, englobe 70 % des effectifs ; les adeptes de l'Eglise Wesleyenne sont en très grande majorité Ecossais ; les Catholiques enfin combattent presque

BRITANNIQUES

tous dans les régiments irlandais. Ces différentes églises, bien que relevant toutes du War Office, sont naturellement indépendantes entre elles. Un Chapelain Général a le commandement de tous les pasteurs mobilisés de l'Eglise Anglicane ; les Catholiques relèvent directement de l'archevêque de Westminster ; un Chapelain Principal est à la tête de chacune des sectes protestantes dissidentes ; un Rabbin-Chef, enfin, a la direction du culte israélite au front.

*
* *

Les chapelains, nommés par le ministre de la Guerre, reçoivent une commission temporaire du Roi ; ils deviennent par suite des officiers au même titre que les autres « Kitchener ». Ils ont d'ailleurs le même uniforme ; la seule différence, très légère, est qu'ils portent, au lieu du col mou et de la cravate khaki, le col blanc rigide et le rabat noir du clergyman. Les étoiles, insignes de leur grade, au lieu d'être en cuivre, sont en métal noir. Pour le reste il est impossible, à une distance de quelques mètres, de les distinguer des autres officiers ; et certes on ne devinerait jamais à les voir chevaucher, infatigables, sur les routes du front ou patauger dans la boue des tranchées, quelle pacifique mission ils poursuivent.

CHEZ NOS ALLIÉS

Tous les chapelains régimentaires ou chapelains de quatrième classe, à quelque confession qu'ils appartiennent, ont le grade de capitaine. Pour l'Eglise Anglicane, il existe en outre une véritable hiérarchie, du rang de major attribué au *Senior-Chaplain* de chaque division à celui de *Lieutenant-Général*¹ que détient le Chapelain Général de l'armée.

Dans les débuts, de nouveaux postes durent être, on le conçoit, créés et attribués dans un temps extrêmement court ; certains chapelains, anciens de service, bénéficièrent de ce fait de promotions extrêmement rapides. Ces promotions donnèrent lieu parfois à des incidents dont cette authentique anecdote est sans doute le meilleur exemple :

Certain chapelain anglican, parti dès les premiers jours au front avec le grade de capitaine, venait d'être nommé major et, appelé par les nécessités de l'organisation à un nouveau poste au corps d'armée, attendait d'un moment à l'autre sa promotion au grade de lieutenant-colonel.

Cette promotion, il l'attendait à B...

Dans cette même ville de B... le colonel X... avait reçu deux mois auparavant une hospitalité particulièrement cordiale dans un logement particulièrement confortable et voici qu'un hasard

1. Equivalant au rang français de commandant de corps d'armée.

BRITANNIQUES

heureux l'y ramenait en cantonnement de repos avec sa division. Son premier soin fut de courir à son ancien logement qu'il espérait trouver libre. Mais la dame du logis le reçut avec un air navré.

— Mon colonel, je suis au regret, mais votre chambre vient d'être prise.

— Par qui ?

— Par un chapelain.

— C'est trop fort ! Est-il chez lui ?

— Oui, mon colonel.

Il faisait ce jour-là un temps de chien. Le pasteur, qui s'apprêtait à sortir, avait jeté sur son uniforme un imperméable qui cachait complètement les insignes du grade.

Le piquant de l'histoire, c'est qu'un incident semblable s'était déjà produit entre le chapelain et le colonel. Aussi l'abord de ce dernier fut-il un peu brusque.

— Ah ça, s'écria-t-il d'un ton visiblement irrité, il serait temps que les officiers subalternes perdissent l'habitude d'occuper systématiquement des logements d'officiers supérieurs !

— Pardon, Sir, mais je ne suis pas officier subalterne.

— Ah ! vraiment ? Promu major alors ? Je n'avais pas remarqué à la *Gazette*... Compliments.

Mais le colonel, décidément, ne pouvait contenir sa mauvaise humeur.

CHEZ NOS ALLIÉS

— Après tout, finit-il par éclater, vous n'êtes tout de même pas colonel !

— Non, Sir, pas encore... mais je le serai probablement demain.

Le colonel, en présentant derechef ses félicitations, avait un sourire forcé.

* *

Les premiers chapelains catholiques munis d'une commission royale parurent à l'armée britannique durant la campagne de Crimée. Depuis cette époque et jusqu'à ces derniers temps, ils étaient à peine une vingtaine répartis dans toutes les stations militaires de l'Empire. A la déclaration de guerre, onze seulement purent suivre les premières troupes du corps expéditionnaire...

Un appel du cardinal Bourne remédia bien vite à cette insuffisance et réunit en quelques semaines les volontaires requis par la mobilisation. Les clergés séculier et régulier rivalisèrent d'enthousiasme. Les couvents de Bénédictins, Dominicains et Jésuites fournirent, pour leur part, un imposant contingent. A l'heure actuelle les prêtres catholiques forment à l'armée britannique un corps important, à raison d'un chapelain par brigade.

En ce qui concerne leur nomination et leur discipline, aucune difficulté ne se produisit. Depuis

BRITANNIQUES

longtemps, en effet, le cardinal Bourne, archevêque catholique de Westminster, avait été désigné par le Saint-Siège pour le représenter dans toutes les affaires militaires et reconnu à ce titre par le War Office et l'Amirauté comme seul supérieur responsable des chapelains de l'armée et de la marine.

Cependant le cardinal Logue, archevêque catholique d'Armagh et primat d'Irlande, conserve le privilège de nommer les chapelains des nouvelles formations irlandaises.

Les chapelains catholiques possèdent sur leurs collègues des autres confessions un immense avantage : ils sont assurés de trouver toujours dans nos campagnes françaises le local nécessaire à la célébration de leur culte. Inutile de dire, en effet, que nos églises du front leur sont fraternellement ouvertes.

Les Irlandais reçoivent de nos populations du Nord un accueil particulièrement chaleureux. N'est-ce pas légitime ? Nous n'avons pas à nous immiscer dans la politique intérieure de nos Alliés et nous ne considérons, pour juger les Irlandais, que les témoignages de notre histoire nationale. En tant que Français, nous ne pouvons oublier que les Irlandais se battirent maintes fois à nos côtés, que de la chute des Stuarts à celle des Bourbons une brigade catholique irlandaise fut au service de la France et pendant un siècle maintenue réguliè-

CHEZ NOS ALLIÉS

rement à son effectif complet par des contingents recrutés dans la vaillante île.

L'histoire des régiments irlandais dans cette guerre est une des plus belles qui soient : Mons, l'Aisne, Neuve-Chapelle, Festubert, Givenchy, Hooge, Loos, la Somme, à tous les grands noms de la lutte le leur est associé

Les Irlandais se battent en héros et il est incontestable qu'ils puisent en grande partie leur indomptable courage dans leur foi religieuse et leur nationalisme exalté. Ils vont à la bataille avec leurs étendards séculaires. Le régiment de Munster, maintes fois décimé et reconstitué et qui peut passer pour le type des régiments irlandais, possède un célèbre étendard vert avec la harpe d'or brodée dans l'angle droit et, au centre, le tigre royal surmontant l'inscription « Munster ». Derrière cet étendard Paddy et Patrick iraient au bout du monde.

Dans quel esprit les Irlandais marchent au combat, cet exemple, entre tant d'autres glorieux, nous en donne une émouvante idée :

Le 8 mai 1915, veille de la bataille de Neuve-Chapelle, les 800 hommes — l'effectif complet — du 2^e bataillon du régiment de Munster reçoivent la communion des mains de leur chapelain, le Père G... Puis soigneusement, prévoyant leur sort, ils inscrivent leurs noms et leurs adresses dans leurs livres de cantiques.



(Cliché Reginald Haines.)

S. E. LE CARDINAL BOURNE, ARCHEVÊQUE DE WESTMINSTER

BRITANNIQUES

A la nuit tombante le bataillon se met en marche pour prendre sa place dans les tranchées en face de Rue-du-Bois.

A l'entrée de Rue-du-Bois, se dresse une petite chapelle en ruines et à l'intérieur de la niche de pierre un crucifix... Le colonel R... fait arrêter le bataillon. Les hommes se rangent sur les trois côtés d'un carré, leurs étendards verts placés devant chaque compagnie.

Le colonel, le capitaine-adjutant et le chapelain à cheval se placent au centre, les hommes mettent genou en terre, et, dans le crépuscule sanglant, le prêtre donne à tous l'absolution générale.

Puis le Père G... met pied à terre, parcourt les rangs, fait ses adieux aux officiers et recommande aux hommes de tout faire, dans le combat prochain, pour maintenir l'honneur du régiment...

A l'aube, c'était la bataille. Le soir, sur les 800 héros partis à la charge il ne restait que 200 hommes et 3 officiers.

On conçoit quel est le rôle de tout premier ordre du chapelain dans des régiments animés d'un tel esprit religieux. Un corps irlandais sans son *padre* est un corps sans âme. Un chiffre : la veille de la bataille de Loos un seul chapelain donna 1.600 communions.

Ce rôle écrasant est bien celui qui convient

CHEZ NOS ALLIÉS

aux prêtres irlandais. Un vieux dicton de l'île assure que tout Irlandais est né moine ou soldat. Les chapelains sont d'admirables moines-soldats. Je revois, entre autres, la silhouette d'un jeune géant à carrure athlétique. Il montait avec une rare audace un cheval de superbe taille pris à un officier de uhlans. Ah ! le beau cavalier ! Par leur vigueur, leur courage et leur allant ils font songer à ces prêtres combattants des temps de la Ligue... Ce sont, dans toute la force de l'expression, des meneurs d'hommes. Depuis le début de cette guerre, l'un d'entre eux a reçu la rosette d'officier de la Légion d'honneur, quatre ont mérité la croix de l'Ordre de Saint-Michel et Saint-Georges, cinq la médaille militaire ; plus de trente enfin ont été cités à l'ordre de l'armée.

Nombreux aussi sont déjà ceux dont les noms s'inscrivent sur la liste glorieuse des morts au Champ d'honneur. Le premier *padre* catholique tué dans cette guerre fut le Père jésuite Gwynn, chapelain des *Irish Guards*, qui trouva la mort, le 11 octobre 1915, dans les combats livrés autour de la cote 70, après la bataille de Loos. Mortellement atteint par un obus, avant que d'être relevé il eut encore le courage de ramper pendant plusieurs minutes pour donner l'absolution aux mourants qui l'entouraient... Héroïque exemple renouvelé depuis dans chaque bataille !

BRITANNIQUES

* * *

A la tête du corps des chapelains anglicans — corps dont un Français a certainement peine à se figurer l'importance — se trouve le Chapelain-Général, personnage fort considérable puisque son rang équivaut à celui d'un de nos commandants de corps d'armée. Il est aidé dans sa lourde tâche par un *Deputy-Chaplain-General* à grade de Major-Général et par un *Assistant* à grade de colonel.

Le Chapelain-Général de l'armée britannique, l'évêque Taylor Smith, était particulièrement préparé par une vaste expérience militaire, acquise au cours de missions en Sierra-Leone et durant l'expédition des Ashantis, à ses fonctions actuelles.

Sous son haut commandement se dévoue quotidiennement au front un imposant contingent de pasteurs mobilisés. Dans les deux premières années de la guerre, 1.460 nouveaux chapelains anglicans ont été nommés !

Leur dévouement a maintes fois été reconnu par les plus hautes distinctions officielles. C'est à l'église d'Angleterre qu'appartient le Révérend Edward Noel Mellish, vicaire de Deptford, seul chapelain ayant jusqu'à ce jour gagné la croix de Victoria, la plus enviée des récompenses militaires de nos Alliés. Voici, d'après la *Gazette*, sa glorieuse citation :

CHEZ NOS ALLIÉS

« Durant les trois journées consécutives d'un combat acharné s'est porté constamment en première ligne, sous un feu continu d'artillerie et de mitrailleuses pour soigner et sauver les blessés. Le premier jour, a ramené dix hommes grièvement atteints ; trois d'entre eux ont été tués tandis qu'il les pansait. Le bataillon auquel il était attaché ayant été relevé le second jour, le Révérend Mellish a voulu demeurer sur le terrain et a sauvé douze nouveaux blessés. La nuit du troisième jour, a pris le commandement d'un parti de volontaires et est retourné aux tranchées pour ramener les blessés qui restaient encore entre les deux lignes. »

Si le chapelain protestant n'a pas, comme le prêtre catholique, à assister les mourants à leurs derniers moments, sa tâche n'en est pas moins lourde. La célébration des services du dimanche n'est que la moindre partie de son travail. A cheval ou à pied il ne cesse de courir les routes boueuses du front et de visiter les camps en quête des besoins des hommes. Il entretient avec les parents des *Tommies* une volumineuse correspondance. Il est chargé — et c'est certes là sa mission la plus pénible et la plus dangereuse — d'enterrer les morts ; c'est à lui qu'incombe enfin le double soin de faire entretenir les tombes du front et d'en conserver le plan exact...



SERVICE RELIGIEUX AU FRONT BRITANNIQUE



BRITANNIQUES

Pour tous les Français visitant Londres avant la guerre, une des curiosités les plus recommandées était, le dimanche matin, la *Church Parade* ou « parade d'église » d'un régiment anglais. C'était un plaisir des yeux que le défilé de ces superbes gaillards aux uniformes rutilants, marquant la cadence derrière le tambour-major aux prestigieux moulinets de canne... Mais combien plus impressionnante est une *Church Parade* au front !

C'est un des spectacles les plus émouvants auxquels il soit donné d'assister : des centaines de soldats, tête nue, priant à haute voix tandis que dans le lointain gronde la canonnade...

C'est dimanche. Le régiment est au bivouac et l'ennemi, par bonheur, lui laisse quelque répit. Depuis le réveil, les hommes se rasent, se nettoient et s'astiquent, et leur ingéniosité est telle que, malgré les taches de poussière et de sang à grand'peine effacées, leur tenue est d'une correction presque parfaite. A 10 heures, très exactement, ils se rangent par compagnies, silencieusement, se dirigent vers le milieu de la plaine et forment un grand carré devant le bivouac. Au centre de ce carré, trois tambours disposés l'un sur l'autre ont été recouverts d'un drapeau britannique. Sur ce pupitre improvisé, la Bible.

Le chapelain a, sur son uniforme, passé le sur-

CHEZ NOS ALLIÉS

plis et le vêtement sacerdotal couvre à demi ses bottes de soldat. Près de lui sont groupés le colonel et les officiers supérieurs du régiment.

— *Shun* ! ¹

Le commandement du « garde à vous » a retenti et, d'une voix forte, le prêtre aussitôt commence la lecture de la prière du matin. Les hommes l'écoutent recueillis et, quand elle s'achève, y répondent par un *amen* fervent, tel qu'on n'en entendit jamais dans un temple. Puis c'est le chant des psaumes, dont les versets sont alternativement psalmodiés par l'officiant et les soldats, et le prêche. Non, le terme n'est pas exact, car le commentaire du passage de la Bible fait sur ce champ désolé avec accompagnement de canon, par ce prêtre-soldat, n'est plus un prêche ; il devient la plus vibrante des harangues militaires, l'exaltation de ceux qui, déjà, sont tombés au champ d'honneur, la glorification de ceux qui demain, sans peur et sans reproche, iront les rejoindre...

Soudain toutes les têtes se courbent : c'est la bénédiction ; et, lorsqu'elles se relèvent, des milliers de voix, dans un puissant unisson, entonnent les premiers vers du *God save the King*. A ce moment, un frémissement semble parcourir les rangs profonds ; on sent passer sur ces soldats le

1. *Shun*, abréviation courante du commandement : Attention.

BRITANNIQUES

souffle de la victoire ; et c'est une émotion poignante et respectueuse qui attirent les paysans accourus à cet unique spectacle.



De bonne heure la question se posa de savoir si les plus jeunes membres du clergé britannique, sans distinction de confession, ne devraient pas partir au front non comme chapelains mais comme combattants.

Dès le début des hostilités l'archevêque de Cantorbury fit connaître son avis. Dans une lettre adressée aux évêques il déclarait, après avoir longuement envisagé le problème sous tous ses aspects, être arrivé à cette conclusion « que le rôle de combattant est absolument incompatible avec la situation de celui qui a sollicité et reçu les Ordres Saints ».

La question parut pour un temps résolue. Mais en février 1915 la nécessité de faire face par de nouvelles levées d'hommes aux développements imprévus de la guerre la remit à l'ordre du jour plus âpre que jamais. Des discussions aiguës eurent lieu à ce sujet dans la presse et dans le public.

Lord Derby consulté répondit que la thèse de l'archevêque était parfaitement juste. Rendant

CHEZ NOS ALLIÉS

hommage à l'œuvre accomplie par les chapelains au front, il ajoutait que les jeunes membres du clergé, quel que pût être leur louable désir de s'engager comme combattants, feraient encore mieux leur devoir en obéissant aux directions de leurs supérieurs spirituels. C'était un jugement sans appel. Depuis lors, seuls quelques fanatiques isolés persistent encore, de temps à autre, à réclamer « le chapelain sac au dos ».

Dès le début de la discussion, d'ailleurs, de jeunes clergymen s'étaient hâtés de fermer la bouche à la calomnie en allant chercher sur le champ de bataille une mort glorieuse. Nombreux sont ceux qui périrent ainsi volontairement pour le bon renom du clergé britannique et pour prouver aux sots malveillants qu'un chapelain sait à l'occasion mourir en vrai Tommy — tel ce jeune et charmant John Cocker, vicaire à Hulme, qui servit modestement comme simple soldat et se fit tuer par un obus tandis qu'avec un joli flegme il se rasait devant sa cagna...



De par une habitude singulièrement illogique les chapelains, qu'il serait si simple d'appeler *fathers*, sont universellement désignés dans l'armée britannique par le mot italien de *padre* — quelle

BRITANNIQUES

que soit d'ailleurs la confession à laquelle ils appartiennent. Inexplicables bizarreries de la tradition...

Quoi qu'il en soit, ce nom de « père » les *padres* le justifient par un admirable dévouement. Les Tommies sont pour eux de véritables enfants dont ils s'ingénient de mille moyens à accroître le bien-être physique et moral.

Les chapelains auront dans cette guerre connu et pratiqué tous les métiers. Ils se font tour à tour, suivant les besoins des hommes : directeurs de cercles du soldat, improvisateurs de concerts, organisateurs de sports, écrivains publics ou tenanciers de cantines. J'ai vu, à moins de deux kilomètres des tranchées de première ligne, un chapelain vendre des crêpes et des beignets dans une baraque en bois, que les obus des Huns, d'ailleurs, ne tardèrent pas à aplatir...

Le *padre* est dans le mess des officiers un personnage marquant. Modeste, il aimerait mienx passer plus inaperçu. L'attention que lui portent les jeunes lieutenants, en effet, n'est pas toujours anodine. Ils aiment exercer sur le pauvre *padre* leur incorrigible humour et tromper par des taquineries à ses dépens la monotonie des longues heures d'attente.

Ce dessin, œuvre d'un *sub* malicieux, eut l'hiver dernier un immense succès dans les mess :

CHEZ NOS ALLIÉS

Dans un régiment de cavalerie, au cours d'une inspection, un malheureux Tommy monté sur un cheval « rossard » exécute devant son colonel les plus fantastiques cabrioles.

Le colonel, type parfait du vieil officier de cavalerie, monocle à l'œil et cravache en main s'écrie, furieux :

— Ah ça ! allez-vous faire tenir ce cheval tranquille ?

— Mais... mais, Sir, bégaye l'infortuné Tommy terrifié, je n'y comprends rien ! Toutes les dix minutes il se dresse vers le ciel et l'instant d'après il est à genoux !

— *All right !* Mettez pied à terre. Bridonnez ce cheval et allez l'offrir avec mes compliments... au *padre*.

Les chapelains, bien entendu, ne pouvaient manquer de voir ce dessin.

— Voyons, *padre*, que pensez-vous de ce petit croquis ?

Le chapelain sourit, regarde à peine et d'une voix distraite répond au hasard :

— Excellent... infiniment spirituel...

De fait, le digne homme ne suit pas la conversation. Il est ailleurs. Il compose la liste des hymnes que dimanche matin, s'il fait beau, ses chers Tommies chanteront en plein air sous les arbres reverdis...



(Ciclé Photopress.)

LE GÉNÉRAL SAM HUGHES FAIT SES ADIEUX AUX NURSES
CANADIENNES PARTANT POUR LE FRONT

LES NURSES



De même que celui des chapelains, le corps des nurses se trouvait, quand éclata cette guerre, organisé militairement chez nos Alliés. La nurse britannique n'est pas, comme sa collègue la Femme de France ou la Dame Française, une simple volontaire. Elle est véritablement, et à tous les points de vue, un soldat plié à toutes les exigences de la discipline et de la hiérarchie.

Ne souriez pas... Elles sont même à tel point militaires, les nurses de nos Alliés, que dans leurs *training-centres*, ou centres d'entraînement, elles font quotidiennement l'exercice, telles de jeunes recrues. Et c'est un spectacle particulièrement intéressant que de les voir exécuter, avec un fort bel ensemble, sous la direction de leur *Matrone*, les divers mouvements de l'école de peloton...

Le corps des nurses militaires, placé sous le haut patronage de la reine Alexandra, présidente de la Croix-Rouge britannique, comprend deux

CHEZ NOS ALLIÉS

grandes sections : une section de service actif, le *Queen Alexandra's Imperial Military Nursing Service*, créé en 1902 et qui comptait à la déclaration de guerre 280 membres, et une section de réserve, le *Territorial Force Nursing Service*, à l'effectif de 3.000 nurses.

Cette réserve fut immédiatement appelée ; d'autre part le ministère de la Guerre demandait dès les premiers jours le concours des infirmières civiles. En dix jours, la mobilisation des nurses militaires était achevée. Moins d'une quinzaine après la déclaration de guerre, 2.500 volontaires civiles diplômées s'étaient fait inscrire aux bureaux du *War Office*.

Et notez que parmi ces volontaires il n'y avait pas un seul amateur. Chez nos Alliés le voile de l'infirmière ne saurait tomber au rang de simple coquetterie vestimentaire. La jeune femme qui ambitionne de le porter doit savoir « travailler » et se sentir résolument prête à toutes les besognes. Pour être reçue nurse militaire, la condition première imposée par le ministère de la Guerre est d'avoir servi pendant un an, avec satisfaction, dans un hôpital d'au moins 100 lits.

Le corps des nurses militaires est placé sous le haut commandement de la Matrone en chef, Miss Swift. Celle-ci est assistée dans sa tâche par une Matrone-Principale près du corps expédition-

BRITANNIQUES

naire et par des Matrones-Principales détachées dans tous les grands centres de la Métropole.

Toutes les questions soulevées par le service des nurses sont soumises par la Matrone en chef au directeur général des services médicaux et par celui-ci au ministre à qui appartient en dernier ressort le droit de nomination et de révocation.

A côté de cette organisation purement militaire il convient de faire une large place à la belle œuvre volontaire de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem et à l'initiative privée.

Sous la direction de la reine Amélie de Portugal et de grandes dames comme les duchesses de Devonshire, de Norfolk, de Portland, de Beaufort, des hôpitaux s'ouvrirent dès les premiers jours dans les hôtels particuliers de Londres et dans les châteaux, qui rendent à l'Administration de la Guerre les plus grands services et qui inscrivent sur le contrôle de leurs nurses les plus grands noms de l'aristocratie britannique.

*
* *

Une des révélations les plus surprenantes de cette guerre est sans contredit l'œuvre accomplie par les femmes-médecins britanniques dans les armées alliées. Cette œuvre a rapidement pris des proportions et atteint des résultats que n'osaient

CHEZ NOS ALLIÉS

espérer les suffragistes les plus éclairées.

Dès les débuts, des femmes-docteurs eurent l'idée de se grouper pour former, avec l'approbation du ministère de la Guerre, des unités médicales. La première de ces unités fut le *Women's Hospital Corps*, sous le commandement du Dr Florence Murray. En raison de son faible effectif (vingt membres au total en y comprenant les médecins, les nurses et les femmes de service) ce petit détachement fut prêt à s'embarquer bien avant les formations plus importantes. Il s'installa d'abord au Claridge Hotel, à Paris, sous les auspices du gouvernement français, puis alla fonder un hôpital de 200 lits à Wimereux, devenu base britannique importante. Cet établissement modèle de Wimereux devint très vite une pépinière d'où partirent régulièrement les plus habiles femmes-médecins pour organiser des hôpitaux semblables dans les autres grands centres militaires. Ces dames-docteurs reçurent, au point de vue de la solde — et c'était justice — les mêmes grades que leurs collègues masculins.

Il convient ici de citer, avec une particulière reconnaissance, un autre groupe de femmes-médecins militaires, l'association des *Scottish Women's Hospitals* ou Hôpitaux des dames d'Ecosse. Par leur admirable dévouement, tant en France qu'en Serbie, ces suffragistes bienfaisantes

BRITANNIQUES

méritent une place à part dans les annales de cette guerre.

Un million de francs fut en très peu de temps quêté par des femmes et versé par des femmes pour la création des hôpitaux de campagne écossais.

La première unité médicale complètement équipée par cette Association partit pour la France sous la direction du D^r Ivens. Elle fixa ses quartiers à Royaumont, en Seine-et-Oise, dans l'abbaye-château, bâtie par Blanche de Castille suivant les uns, par Saint-Louis suivant les autres. Si cette ancienne demeure aux voûtes gothiques, aux cours de cloître, présentait tous les charmes du pittoresque, il lui manquait par contre les précieux avantages du confort. Les dames d'Ecosse, *qui assurent à elles seules tous leurs services*, se mirent à l'œuvre, et aujourd'hui les lits des grands blessés s'alignent dans des salles d'une impeccable propreté, qui portent les noms glorieux de Jeanne d'Arc, Blanche de Castille, Marguerite d'Ecosse... Ainsi les femmes britanniques nous donnent-elles, à quelques kilomètres de Paris, le plus bel exemple d'audacieuse initiative, d'organisation et d'intelligente ténacité... Il convient de dire que l'administrateur de l'hôpital est Mrs Harley, sœur du maréchal Sir John French, et ce fait sans doute explique en grande partie la prospérité de Royaumont...

CHEZ NOS ALLIÉS

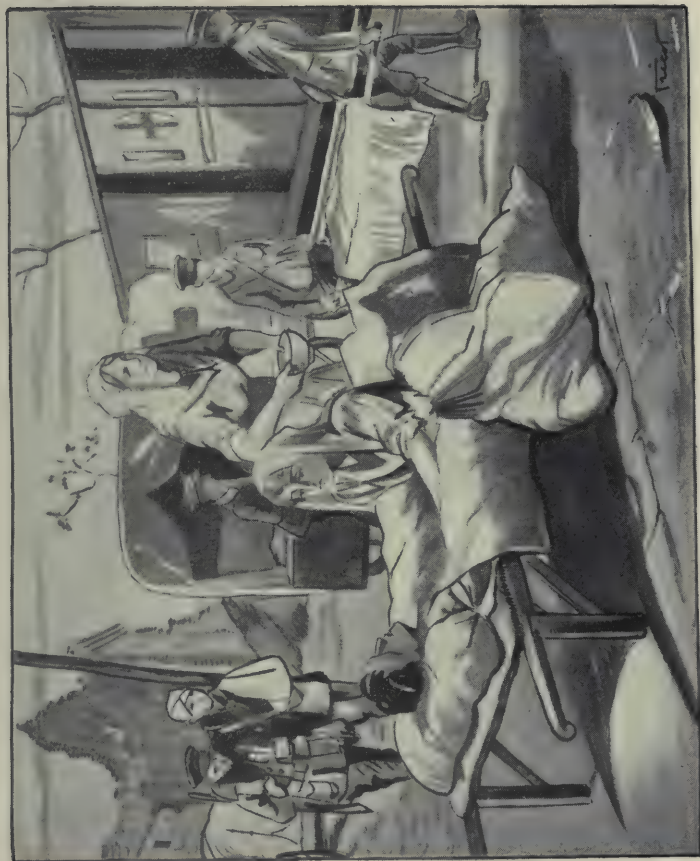
C'est en Serbie, sous le double fléau de la typhoïde et du typhus, que les Dames d'Ecosse connurent leurs jours les plus sombres. Elles furent admirables dans l'adversité ; plusieurs d'entre elles payèrent de leur vie leur dévouement. Et ces femmes-médecins, au dire des témoins, surent mourir en admirables femmes-soldats.

*
* *

Les nurses anglaises portent le costume — aujourd'hui populaire chez nous — de simple drap gris avec pèlerine de même couleur bordée de rouge, coiffe blanche, col et manchettes de linge blanc ; les nurses canadiennes ont un coquet uniforme bleu marine avec coiffe assortie. Les nurses anglaises n'ont aucun insigne de grade ; les nurses canadiennes portent avec crânerie les deux étoiles d'or du lieutenant.

Dans les grands hôpitaux, où leur nombre le leur permet, toutes les nurses vivent en commun. Dans les formations du front, où elles ne sont que quelques-unes, elles font partie du mess des officiers. Elles vivent complètement la vie de leurs camarades masculins et ne craignent pas, quand un rare moment de loisir le leur permet, de partager leurs exercices et leurs plaisirs.

Un soir de mai je suivais à cheval un chemin de



LES NURSES AU FRONT BRITANNIQUE

BRITANNIQUES

Belgique. Soudain je vis venir vers moi, à cheval également, une silhouette qu'à première vue je ne pus identifier. Certainement ce n'était pas un cavalier ordinaire ! Je pensai d'abord à un prêtre en soutane... mais la silhouette se rapprochant au grand trot, je dus me rendre à l'évidence, si surprenante qu'elle fût en pareil endroit : c'était une amazone !

Elle portait des bottes jaunes, un costume de serge bleue, un gracieux chapeau de feutre ; sa monture paraissait pleine de sang, mais elle la maîtrisait fermement de la main droite tandis que la gauche jouait avec une cravache. Quand enfin elle fut à ma hauteur, les deux petites étoiles d'or de son épaulette me donnèrent le mot de l'énigme : c'était une nurse du grand hôpital d'évacuation de B... Bientôt parut au tournant du chemin un officier, son compagnon, qui pressait son cheval pour la rejoindre..

Cette apparition, dans ce chemin reverdi, était en si gracieuse et si complète opposition avec le monde de guerre qui nous entourait qu'on eût pu s'imaginer, si le canon s'était tu, la rencontre d'une amazone dans une allée de Richmond...

Un grand nombre de nurses — de fait le plus grand nombre — sont demeurées en Angleterre, en Ecosse et en Irlande pour assurer le service des hôpitaux de la Métropole. Elles assument en outre

CHEZ NOS ALLIÉS

une tâche de toute première importance : elles forment, dans leurs centres d'entraînement, les infirmiers militaires nécessaires au renforcement des effectifs toujours croissants des services médicaux de l'armée. C'est à des nurses encore qu'est confié le travail particulièrement pénible des trains-hôpitaux. Un imposant contingent enfin se dévoue dans les bases de France et au front sous le haut commandement de la Matrone Principale du corps expéditionnaire, Miss Mac Carthy.

Non seulement les nurses sont à même d'entendre quotidiennement le canon, mais elles peuvent en certains cas assister de très près à l'éclatement des obus. Elles assurent, en effet, le service des *clearing-stations* ou hôpitaux d'évacuation que nos Alliés établissent parfois à très courte distance des lignes. Plus d'un de ces hôpitaux a dû déménager en hâte sous le bombardement des Huns.

Toutes les nurses sont appelées du nom si gracieux de *sister* ou sœur. Entrez dans une des tentes d'une *clearing-station* et vous l'entendrez, ce nom, partir de tous les lits :

— *Sister*, j'ai soif !

— *Sister*... oh, *sister* que j'ai mal !

La nurse va de l'un à l'autre et, d'un mot, calme ou rassure.

Et comme son autorité est respectée !

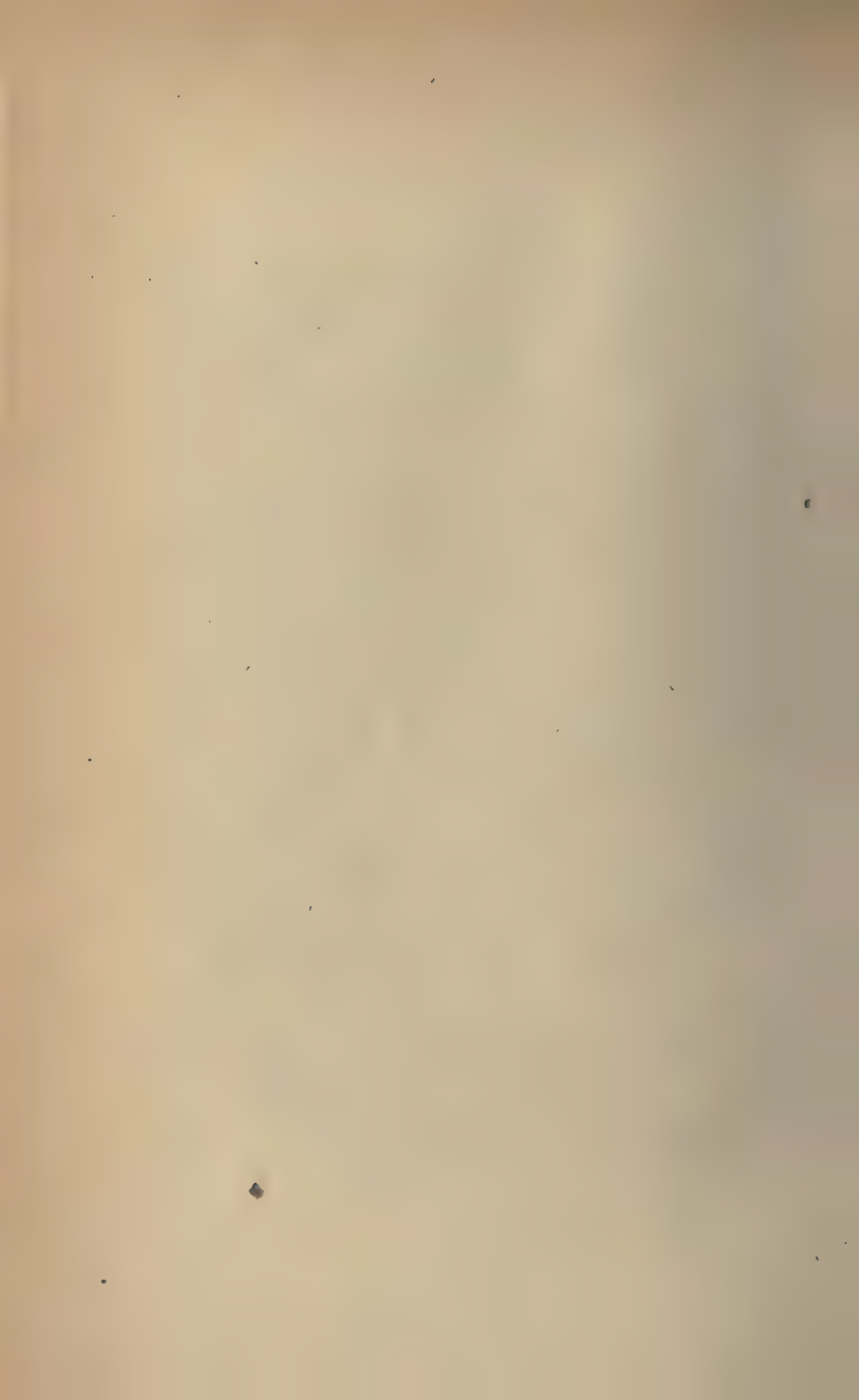
Qu'elle dise de sa voix douce :

BRITANNIQUES

— *No, dear, don't do that !* (Non, cher, ne faites pas cela !)

Et le Tommy le plus récalcitrant aussitôt obéit. Ces jeunes femmes qui, pour la plupart, n'ont ni mari ni enfants, trouvent d'instinct toutes les douceurs de la maman pour apaiser et faire sourire un blessé gémissant...

Les nurses britanniques sont d'admirables infirmières. A toutes les qualités professionnelles de compétence et d'abnégation, elles joignent — ce qui ne gâte rien — tous les charmes de la délicatesse féminine. Leur meilleure récompense, à mon avis, est ce si joli nom de sœur que tant de voix douloureuses murmurent autour d'elles avec une infinie reconnaissance.





LA MASCOTTE DES HIGHLANDERS

LES MASCOTTES



ES Anglais — nous les aimons assez n'est-ce pas, pour révéler leurs petits défauts? — sont généralement superstitieux. Ils ont la passion du « souvenir », du fétiche et du porte-bonheur. Dans l'armée de Kitchener il n'est pas une unité qui ne possède sa mascotte.

Cette vogue des mascottes, d'ailleurs, ne date pas, comme certains le croient, de la guerre actuelle.

C'est une tradition presque aussi ancienne que l'armée britannique elle-même, qui veut que chacun de ses régiments possède un animal favori, un « pet » choyé qui lui portera bonheur dans la bataille...

En temps de paix, la liste de ces mascottes, objets d'émulation et même d'amicale jalousie entre les régiments, était infiniment curieuse.

Pour ne mentionner que les plus fameuses, citons : Teddy, le jeune ourson du 11^e *Hussards* ; le chien-loup des *Irish Guards* ; Billy, la chèvre

CHEZ NOS ALLIÉS

blanche du *régiment de Galles* ; le bull-dog caparaçonné d'or des *Royal Irish Rifles*. Jemima, la vieille poule mascotte du *régiment d'York* avait suivi toute la campagne sud-africaine et s'était fait particulièrement aimer en pondant de nombreux

œufs pour les soldats malades. Quand le régiment était en marche, insensible au bruit assourdissant, elle prenait invariablement son perchoir sur la grosse caisse.



Les mascottes les plus élégantes de l'armée étaient, sans contredit, les antilopes apprivoisées du régiment du *Royal War-*

wick que, pour les défilés de parade, deux hommes menaient toujours en tête de la colonne, tenues en laisse par de longs rubans blancs attachés à leurs colliers d'argent ciselé.

*
* *

Depuis la mobilisation, ces mascottes britanniques ont subi comme leurs maîtres héroïques, les

BRITANNIQUES

vicissitudes de la guerre. Certaines ont été tuées, d'autres blessées. D'autres enfin, trop luxueuses ou trop délicates, n'ont pu traverser le détroit.

Elles ont été remplacées, suivant les hasards de la campagne, de la façon la plus pittoresque et la plus variée. Mascottes tragiques et mascottes burlesques ; mascottes à plumes et mascottes à poils ; relique d'Ypres-la-Martyre ou dépouille de Boche ; chien, chat, chèvre ou perroquet, ils sont de tous genres, de toutes descriptions, les fétiches qui suivent dans leurs pérégrinations et jusqu'en la tranchée les bataillons de nos Alliés

*
* * *

J'ai vu le caniche savant du ...^e bataillon des *Royal Fusiliers* se présenter à la parade comme un vieux briscard. J'ai vu la gazelle du ...^e *Scottish Rifles* conduire le défilé des Highlanders et, cadencant son pas au rythme des cornemuses, marcher grave et solennelle devant le tambour-major géant. Je l'ai vue guider les Ecossais à travers la campagne et descendre de son pas prudent les talus du front... Jamais je n'ai vu plus gentille mascotte que celle actuellement choyée par la ...^e *Ambulance de Campagne*.

Elle est du genre sérieux et joint, le mieux du monde, l'utile à l'agréable. Elle est vivante, bien

CHEZ NOS ALLIÉS

vivante... et même un peu bavarde. Vous en étonnerez-vous quand vous saurez que cette mascotte britannique est tout simplement un Français — la plus amusante poupée de petit Français que vous puissiez imaginer.

Emile Vanloot, quand éclata la guerre, avait 9 ans, et il habitait chez ses parents, cabaretiers au village de N..., devant lequel fut fixé après la victoire de la Marne le front britannique.

Le jour où il vit, peu après le rapide mais dramatique passage des Allemands, déboucher dans son village les premiers Tommies, le petit ne se tint plus de joie. Il éprouvait une envie folle de leur sauter au cou. Mais il fit beaucoup mieux et témoigna son enthousiasme de façon pratique. Ces hommes étaient arrivés exténués. Au bout de quelques minutes, grâce au gamin qui se multipliait au milieu d'eux, les entraînait chez ses parents, chez les voisins, à droite, à gauche, ils étaient tous désaltérés, déchargés de leur paquetage, assis au coin d'un feu...

Une connaissance aussi bien liée ne pouvait en rester là. Emile avait été de suite pris en amitié par un sergent-major ; on le vit pendant la plus grande partie de la soirée, sur les genoux de ce sous-officier aux moustaches terribles mais aux gestes très doux. Ils complotaient...

Quand le lendemain matin, le lieutenant com-



JIMMY, LA MASCOTTE

BRITANNIQUES

mandant une section de *signallers* vint passer l'inspection de ses hommes, il aperçut à leur gauche, raide au garde à vous, le petit Emile. Très crâne, l'enfant l'accueillit par le salut réglementaire le mieux étudié. Sa belle mine, comme elle avait séduit les hommes, enchantait l'officier.

— *All right*, fit-il avec un sourire.

Et renouvelant de façon imprévue le geste de Saint-Martin, il tendit sa capote à l'enfant.

— Taille-toi là-dedans un uniforme et si tu veux rester avec nous, tu seras notre mascotte...

L'adoption était faite. Pour la consacrer, les Tommies, à l'unanimité, décidèrent de naturaliser complètement le petit en le baptisant Jimmy.

Sur-le-champ, le tailleur se mit à l'ouvrage. Le lendemain, le *private* (soldat de 2^e classe) Jimmy, dans un uniforme impeccable, et rayonnant de fierté, se trouvait sur les rangs à la parade du matin. Le soir, trompant la surveillance de ses parents, il partait avec les téléphonistes dans les tranchées.

Accoutumé bien vite au bruit du canon, Jimmy resta jusqu'en juin 1915 avec ses amis les *signallers*. A cette époque, ses parents fuyant N.... bombardé se réfugièrent un peu à l'arrière, à M...., et Jimmy, pleurant à chaudes larmes sa gloire passée, fut contraint de les y suivre.

Il n'eut d'ailleurs pas à s'en repentir. A peine

CHEZ NOS ALLIÉS

arrivé dans M... il était adopté, d'acclamation, par les Canadiens. Depuis lors, ses états de service ont été des plus brillants. S'attribuant d'autorité la fonction ou le grade de ses parrains successifs, il fut tour à tour maréchal-ferrant, caporal, sergent...

Un seul incident dans sa carrière. Mais ce faillit être une catastrophe. Un beau jour, les Canadiens paraissaient pour une revue. Au moment le plus imposant, notre Jimmy parut sur le terrain dans un uniforme flambant neuf et son arrivée produisit une telle sensation que plusieurs hommes, d'un même mouvement, tournèrent la tête. Un des officiers, malheureusement, était, ce matin-là, nerveux. Pour éviter le retour de pareille distraction, il ordonna sur-le-champ à Jimmy d'abandonner son uniforme.

Cette dégradation militaire fut pour le pauvre petit un écroulement ! Par bonheur, une relève se produisit peu après et le commandant de la nouvelle unité remit à notre héros, avec son uniforme, de nouveaux galons.

Depuis plusieurs mois, Jimmy est la mascotte jalousement gardée de la ...^e *Ambulance de Campagne*. Le jour où je l'ai rencontré, il portait sur la manche l'insigne de la Croix-Rouge et la couronne de cuivre du sergent-major et sur sa poitrine, qu'il bombait fièrement, un double rang de décorations parmi lesquelles je reconnus le ruban du

BRITANNIQUES

Transvaal et celui des Indes. Il marchait par les rues du village à pas mesurés et s'appuyait sur son stick avec une imperturbable gravité. A mon salut, il répondit pas un petit signe protecteur en portant le bout des doigts à sa casquette plate — une superbe casquette d'uniforme que les Tommies, ses amis, lui firent faire sur mesure.

Jimmy pratique tous les sports ; il prend part aux matches de football et aux courses de chevaux. Je soupçonne même ces courses d'être « truquées », puisqu'il se voit régulièrement attribuer le billet de cinq francs qui en est le premier prix.

La réputation de Jimmy s'étend à des *miles* à la ronde et elle s'explique par les services réels qu'il rend. Il remplit admirablement son rôle de porte-bonheur. Du logement ou des vivres, du thé chaud à l'étape et de la bière fraîche en cours de route, il n'est rien qu'il ne sache procurer à ses grands amis. Qui oserait refuser quoi que ce soit à ce terrible petit homme ?

Aussi quand, d'aventure, une unité voisine, dépourvue d'interprète, se trouve dans quelque embarras, la solution est aisée. La ...^e *Ambulance* sollicitée répond invariablement :

— *All right!* Nous allons vous envoyer Jimmy.

Mais, la langue ? me direz-vous. Au début, certes, ce fut une difficulté. Les gestes, bien sou-

CHEZ NOS ALLIÉS

vent, suppléaient aux mots. Mais Jimmy n'est pas seulement débrouillard ; il est travailleur et tenace. Aujourd'hui, le petit bonhomme parle l'anglais couramment ; il est le benjamin des interprètes. Je dois même à la vérité de dire qu'il mêle parfois à son vocabulaire de piquants mots d'argot... On les lui pardonne.

Les parents de Jimmy ont ouvert à M... un estaminet qui ne désemplit pas.

L'enfant est scandaleusement gâté, les parents heureux et tranquilles, les affaires prospères.

Ce conte, je crois, est instructif.

« Petits services ne sont jamais perdus », et « On a souvent besoin d'un plus petit que soi », voici sa double moralité. N'est-ce pas celle qui convient à l'histoire de Jimmy ?

QUELQUES SERVICES AUXILIAIRES

LE RAVITAILLEMENT



UN des plus populaires dessins du fameux caricaturiste Bruce Bairns father représente un Tommy qui, venant d'ouvrir une boîte de confitures sur laquelle on peut lire l'étiquette « Prunes », s'écrie avec un geste de désappointement navré et une impayable expression de physionomie :

— Quand donc diable sera-ce de la groseille ?

Présentée de façon humoristique c'est à peu près la plainte la plus sérieuse que Tommy puisse formuler au sujet de son alimentation : on lui a fait manger trop de confitures de prunes ; il aimerait varier un peu.

Et comment oserait-il se plaindre ? Il est sans

CHEZ NOS ALLIÉS

contredit, le mieux nourri de tous les soldats alliés.

Le gouvernement britannique donne chaque jour à chacun de ses soldats les rations suivantes :

Pain ou biscuits.	600 grammes
Viande fraîche ou de conserve.	600 —
Bacon.	125 —
Légumes secs	60 —
Fromage.	100 —
Confiture	125 —
Sucre	100 —

Thé, poivre et sel en pratique à volonté. Une boîte de lait condensé pour huit hommes.

Encore ne s'agit-il là que des rations strictement réglementaires. La sollicitude du gouvernement y ajoute chaque jour de généreux suppléments.

« Comment ! vous étonnerez-vous. Avec un régime pareil le soldat britannique ose encore discuter la marque de ses confitures ! »

C'est qu'il ne faut jamais oublier que Tommy est un volontaire. Si désintéressé que soit son sacrifice, si prêt qu'il soit à donner sa vie sans marchander, il n'en a pas moins signé avec le gouvernement un véritable contrat. Le jour où le sergent racoleur l'amena au *recruiting office* on lui promit de le nourrir suivant un programme aux détails bien nettement fixés. Il faut tenir parole.

BRITANNIQUES

Je ne veux pas faire ici de statistiques — statistiques qui seraient forcément inexactes puisque la méthode quasi mathématique de nos Alliés augmente chaque jour leurs effectifs sur notre front. Mais songez à l'effrayant total que peut donner ce menu individuel répété des centaines et des centaines de milliers de fois et vous imaginerez le nombre de trains et de bateaux nécessaires chaque semaine au transport de ces milliers de tonnes de vivres. Vous imaginerez aussi l'écrasant travail qui incombe aux officiers chargés d'alimenter cette armée aux formidables bouches.



Cette tâche ardue mais d'importance primordiale est accomplie sans un heurt, avec une admirable précision, par l'*Army Service Corps* ou A. S. C. Il est, je crois, sans exemple que les voitures du ravitaillement des bataillons soient retournées vides à leurs unités. Etant données les quotidiennes difficultés d'organisation c'est un joli tour de force ! Si nos Alliés achètent chez nous quelques denrées, pommes de terre, légumes, fruits, c'est en effet de chez eux qu'ils font venir la masse de beaucoup la plus considérable de leur ravitaillement. Avant d'arriver dans la gamelle de Tommy, le *bacon* du *breakfast* quotidien doit

CHEZ NOS ALLIÉS

échapper aux convoitises des sous-marins boches.

Les officiers et soldats du corps de l'A. S. C. avaient en temps de paix un bien bel uniforme à brandebourgs et une devise plus belle encore : *Nil sine labore* (Rien sans travail). Ils ont depuis la guerre perdu l'uniforme, mais ils gardent la devise et la justifient plus que jamais.

Avec son humour parfois irrespectueux, Tommy surnomme les A. S. C. : *the rations pinchers*, les « chipeurs de rations ». Il se moque de même volontiers du *red tape*¹, de la bureaucratie. Mais au fond il n'en pense rien. Il sait quel prodigieux effort fournissent les dirigeants des services d'arrière et il leur en garde, outre la reconnaissance du ventre, la reconnaissance du cœur.

*
* *

7 heures du matin.

En pleine campagne flamande, une voie ferrée militaire longeant la route à une distance d'une dizaine de mètres. Entre le chemin de fer et la route, occupant tout l'intervalle et s'étendant sur une longueur de 150 mètres environ, un immense

1. *Red tape*, petit galon rouge que portent aux revers de la tunique les officiers d'état-major : désigne par extension et ironiquement toute la bureaucratie, toute la paperasserie de l'armée



(Cliché Newspaper Illustrations.)

UN "DUMP" OU POINT DE RAVITAILLEMENT AUXILIAIRE

BRITANNIQUÈS

quai de bois. C'est le *refilling point* ou point de ravitaillement.

Rangées au bord de la route, s'adossant au quai, les voitures à vivres attendent leur chargement ; tout à l'entour s'agite une foule affairée d'officiers et de Tommies.

Entre la route et la voie ferrée, et parallèlement à elles, c'est sur la plate-forme de bois un pittoresque alignement de baraques. Passons-les en revue. Voici dans la première un étal de boucher et une balance géante. Deux Tommies, les manches retroussées et la tunique recouverte du tablier professionnel, n'attendent plus que les bêtes à débiter. A la baraque voisine, nous sommes chez l'épicier. Le thé, naturellement, est sa principale denrée... Cinq mètres plus loin, c'est le boulanger, puis la baraque aux pommes de terre et légumes... Au bout de la plate-forme enfin, les tabacs et journaux. Car le tabac est compris dans les rations de Tommy. Il touche, chaque semaine, à son choix, 60 grammes de tabac à pipe ou l'équivalent en cigarettes et deux boîtes d'allumettes. Quant aux journaux parmi lesquels nombre d'illustrés ils arrivent par le train de ravitaillement et sont portés tous les matins sur les voitures à vivres aux diverses unités.

Un jour de marché dans un gros bourg français, telle est l'image qu'évoque pareil spectacle. Tout

CHEZ NOS ALLIES

ce monde de travailleurs s'empresse sous la surveillance du lieutenant-colonel commandant la *supply-column* ou colonne de ravitaillement de la division

Les *quarter-masters*, officiers d'approvisionnement, qui dans la circonstance représentent les acheteurs vont, le carnet à la main, de baraque en baraque.

Colloque animé chez l'épicier.

— Voyons, sergent, voici trois fois que vous me livrez des *pickles* sans assaisonnement ! Quand me donnerez-vous des *pickles* à la moutarde ?

— Vous en aurez aujourd'hui, Sir, et vous toucherez même une ration supplémentaire de noix confites.

Des noix confites ! Je ne serais pas surpris de voir le gouvernement octroyer un jour à Tommy des marrons glacés...

Un coup de sifflet, un grand mouvement dans la foule khaki : le train vient de s'arrêter à quai. Cinquante hommes aussitôt se précipitent et procèdent au déchargement, tandis que les voitures à vivres, dans un ordre fixé d'avance viennent s'adosser à tour de rôle devant chacun des baraques.

Les bœufs et les moutons entrés dans la boucherie du côté quai passent sur l'étal et la balance

BRITANNIQUES

et en ressortent du côté route pour être immédiatement chargés.

En moins d'une heure tout est fini. La division est approvisionnée et, sur les chemins boueux de la campagne flamande, les voitures régimentaires emportent aux combattants les plus précieuses des munitions.

* * *

Il faut être poilu, et poilu véritable, pour savoir le rôle capital que joue dans cette guerre le fameux « pinard ». Pour Tommy le pinard n'existe pas. Il peut sur les économies de sa solde s'offrir quelques chopes de bière. Mais la seule boisson réglementaire est le thé. Deux fois la semaine, cependant, en hiver, des distributions de rhum sont faites aux hommes qui se trouvent en première ligne. On trouve d'ailleurs dans l'armée de Kitchener un nombre croissant et déjà très important de *teetotalers*, abstentionnistes complets, affiliés à des sociétés de tempérance, qui ne prennent aucune boisson alcoolisée.

Dans les circonstances urgentes, le thé est bien vite fait. Plus d'une fois, au cours d'un déplacement par voie ferrée, je l'ai vu préparer en un tour de main avec l'eau de la locomotive.

Mais au front, nos Alliés sont particulièrement stricts dans le choix de leur eau et ils sont récom-

CHEZ NOS ALLIÉS

pensés de cette sévérité par l'extrême rareté des cas de typhoïde.

Chaque unité possède, suivant l'importance de son effectif, deux, trois, ou quatre tonneaux à eau ou *water-carts* d'un modèle très robuste et très léger. Ces tonneaux attelés d'un cheval ou d'une mule peuvent aller, et vont, jusqu'au voisinage des tranchées de première ligne. Nos Alliés ont en outre installé à tous les carrefours importants d'immenses réservoirs où peuvent se ravitailler au passage les unités en cours de déplacement.

Les tonneaux à eau sont remplis chaque matin aux points expressément désignés par les officiers médicaux responsables de ce service. Dès que nos Alliés arrivent dans un secteur, leur premier soin est de procéder à un recensement minutieux des puits, citernes et sources naturelles de la région. Pour chaque puits, on s'assure par une analyse sommaire mais exacte de la qualité de l'eau ; on contrôle les facilités d'accès du puits, son débit moyen, les besoins des habitants, la quantité d'eau disponible pour la troupe.

J'ai personnellement collaboré au recensement de 300 de ces puits dans les villages, hameaux et fermes flamandes. Et je puis assurer que ce travail qui consiste à répéter trois cents fois à des paysans têtus et défiants les mêmes questions

BRITANNIQUES

magiques devant aboutir à la découverte finale du *steen pet*¹ est bien fait pour rendre à tout jamais hydrophobe le *teetotaler* le plus convaincu.

LA POSTE

Un Tommy bien embêté ce fut le *private* Goodwin.

Disons de suite qu'il avait auparavant fort embêté les autres, et constatons une fois de plus qu'on ne saurait échapper à la justice immanente.

Depuis quelque temps, le courrier d'Angleterre parvenait très irrégulièrement, et dans le bataillon, du colonel jusqu'aux cooks ou « cuistots », tout le monde grommelait... Un dimanche, enfin, le sergent postier parut avec un sac respectablement gonflé.

Cris joyeux à la distribution. De son sac, le sergent tira d'abord trois lettres pour le colonel, deux pour le major, une pour le capitaine W... ; on eût dit que le hasard soulignait la hiérarchie. Puis vinrent une dizaine de missives pour les

1. Par le mot *pet* (puits), les paysans flamands désignent une pièce d'eau quelconque. Si vous leur parlez simplement du *pet* ils vous montreront généralement une mare d'eau stagnante. Pour découvrir le puits véritable, il faut bien préciser qu'il s'agit de *steen pet* ou puits maçonné.

CHEZ NOS ALLIÉS

officiers subalternes, une vingtaine pour les sergents caporaux et soldats. Et soudain le postier appela.

— *Private Goodwin !*

Il y eut dans l'auditoire un mouvement de surprise. Depuis le début de la guerre, jamais, de mémoire de Tommy, le *private* Goodwin n'avait reçu une lettre.

Mais déjà le sergent brandissait une autre enveloppe et appelait pour la seconde fois :

— *Private Goodwin !*

A la quatrième lettre, ce fut parmi les Tommies une stupeur admirative, à la dixième une stupeur muette ; à la quinzième et dernière, faute de pouvoir exprimer leurs impressions, ils se retirèrent en silence.

Le lendemain, même événement extraordinaire : le *private* Goodwin recevait vingt-cinq lettres ; le mardi, il en avait trente-deux. L'aventure prenait les proportions d'un véritable mystère !



BRITANNIQUES

Le quatrième jour le sergent postier crut de son devoir d'en référer au colonel.

Le colonel flaira le truc immédiatement, et une rapide enquête le confirma dans ses soupçons. Vexé de ne jamais recevoir la moindre lettre, le pauvre Goodwin avait un beau matin résolu d'épater ses camarades et n'avait imaginé rien de mieux que d'insérer dans un journal une annonce faisant appel à la charité épistolaire de ses compatriotes. Cette charité se manifestait maintenant de façon exagérée.

Le cinquième jour au matin, après la distribution, notre héros fut appelé chez le colonel.

— Goodwin, lui demanda cet officier supérieur en ajustant son monocle, combien avez-vous reçu de lettres depuis dimanche ?

— Cent treize, Sir.

— A combien avez-vous répondu ?

— A... à aucune, Sir.

— *All right !* Ce soir, à 6 h. 1/2, tandis que vos camarades seront libres, vous vous installerez dans le bureau et vous commencerez à répondre à vos correspondants. Deux pages par réponse, pas moins. De même demain et les jours suivants, jusqu'à complète liquidation. Vous présenterez tous les matins votre courrier à mon visa. Allez !

Ne plaignons pas trop le *private* Goodwin. Il est inadmissible que des loustics accroissent par

CHEZ NOS ALLIÉS

leurs fantaisies la tâche déjà si formidable qui incombe à la poste militaire britannique.

L'Angleterre vient en tête de toutes les nations belligérantes au point de vue de la correspondance des soldats sur le front. Chaque semaine les Tommies n'envoient pas moins de 5 millions de lettres à leurs familles et amis tant en Angleterre que dans les autres parties de l'Empire. Ils reçoivent en retour environ 10 millions de missives. Leurs parents leur adressent en outre, dans le même laps de temps près de 750.000 paquets postaux.

Trois trains complets sont nécessaires chaque jour au transport de cet énorme tas de lettres et de colis.

A plusieurs reprises, notamment aux approches de Christmas, l'autorité militaire, pour ne pas être débordée, a dû limiter à trois lettres par semaine et par homme la correspondance des hommes. Mais cette mesure n'a jamais été que provisoire et, en temps normal, Tommy peut s'offrir à discrétion les joies épistolaires.

* * *

Le travail de la poste britannique est considérablement compliqué par les nécessités de la censure.

Certes, nous connaissons en France également



« CHÈRE FEMME, NOUS DEMEURONS ACTUELLEMENT DANS UNE FERME... »

BRITANNIQUES

le contrôle de l'autorité militaire sur la correspondance, mais ce contrôle n'a rien de comparable à celui qui sévit chez nos Alliés. Cette différence s'explique par le fait que les lettres des Tommies, au lieu de demeurer en France comme les nôtres, passent toutes le Détroit et se répandent, pour un grand nombre, dans les colonies d'outre-mer, aux quatre coins du monde.

La censure britannique est, si l'on peut dire, une censure à deux degrés. Les lettres des Tommies sont lues d'abord par les officiers de chaque unité ; elles peuvent être ensuite examinées en dernier ressort par les censeurs en chef de la base.

Cette obligation de la censure régimentaire n'est certes agréable ni pour les officiers ni pour Tommy. Outre qu'il est infiniment gênant de s'immiscer, même légalement, aux affaires privées d'autrui, le travail du censeur devient à la longue horriblement fastidieux.

Je dois dire que Tommy, qui possède bien d'autres qualités, n'a pas le don épistolaire. Ses missives commencent invariablement par cette phrase consacrée : « Cher père, chère mère, une fois de plus j'ai le plaisir d'écrire votre nom sur le papier. » Non moins invariablement, elles se terminent par cette autre : « C'est, je crois, tout pour cette fois. Je vais donc terminer. » Les relire des centaines et des centaines de fois, ces phrases

CHEZ NOS ALLIÉS

naïves, et pour les lire être obligé de prolonger sous la lampe fumeuse du mess la veillée d'une éreintante journée, c'est très évidemment une corvée.

Quand Tommy a achevé son épître, il ne la signe pas immédiatement. Il repose un instant sa main, puis, amoureusement, aligne une double rangée de petites croix.

x x x x x x x x x x x x x x x x x x
x x x x x x x x x x x x x x x x x x

Autant de croix, autant de baisers ; il y en a pour le papa, pour la maman, pour la femme, pour les *kiddies*...

Nouvelle pose. Puis, au dos de l'enveloppe, Tommy inscrit ces initiales majuscules et mystérieuses : S. W. A. K. Ne cherchez pas à deviner. S. W. A. K. signifie *Sealed with a Kiss*, scellé avec un baiser. Charmantes puérilités d'hommes qui, tout à l'heure, iront se faire tuer en héros...

Tommy d'ailleurs affectionne particulièrement ces abréviations intimes. C'est ainsi que si, dans son épître, il fait allusion à un déplacement éventuel, il ne manque jamais d'ajouter avec une sage prudence : D. V. et W. P., combinaison anglo-latine, qui pour les initiés veut dire : *Deo voluntate and weather permitting*, Dieu le voulant et le temps le permettant. Cette explication d'ailleurs ne m'a pas été donnée par des Tommies ; je crois bien, en

BRITANNIQUES

effet, que ces braves gens emploient sans la comprendre la formule traditionnelle.

Quand les Boches ne leur laissent pas le temps d'une longue épître, nos Alliés ont la ressource de la *field service post-card*, ou carte postale du service en campagne, dont la formule laconique se borne à assurer leurs parents et amis qu'ils sont encore en vie. Ce modèle, d'une concision bien britannique a d'ailleurs été adopté par les armées de la République.

Si la censure est fort désagréable pour l'officier qui en est l'agent actif, elle ne l'est pas moins pour l'agent passif qu'est Tommy. Il peut lui être infiniment déplaisant, on le conçoit, que ses affaires intimes viennent à la connaissance de ses chefs immédiats. Le haut commandement qui respecte toutes les susceptibilités a prévu le cas et donne au soldat deux moyens d'éviter la censure directe de ses supérieurs:

Tommy peut, s'il le veut, grouper ses lettres et les adresser sous un pli unique au Censeur en Chef à la Base, un inconnu, qui se chargera de les examiner. Un retard inévitable est le seul inconvénient de cette méthode.

Tommy peut en outre recourir, une fois par semaine, à la réglementaire enveloppe verte. L'enveloppe verte est un procédé qui, sous la sanction d'une très sévère punition en cas de

CHEZ NOS ALLIÉS

fraude, fait appel au sentiment d'honneur de Tommy. Sur le côté gauche de cette enveloppe est imprimée la déclaration suivante :

« Je certifie sur mon honneur que le contenu de cette enveloppe ne traite que d'affaires privées ou de famille. »

Cette déclaration signée, l'enveloppe verte est sacrée ; les officiers censeurs l'enverront à la poste sans examen.

L'enveloppe verte devait devenir, c'était fatal, un thème à plaisanteries. Voici, par exemple, une petite scène courante dans les mess.

— Dites donc, le sucre devient bien rare depuis quelque temps !

— C'est la vie chère...

— Comment ? Vous ne savez pas où passe notre sucre ? C'est connu de tout le monde... Chaque semaine notre *quarter-master* envoie nos rations à sa famille dans une enveloppe verte...

Pauvre *quarter-master*, victime impassible et toujours souriante de nos taquineries !

LA POLICE MILITAIRE

Tous les Français qui ont visité Londres se souviennent d'avoir admiré au carrefour de Piccadilly ou de Charing Cross l'allure superbe des

BRITANNIQUES

policemen de faction — des « Bobbies » comme les appellent les Londoniens dans leur langage familier.

Que sont devenus pendant la Grande Guerre ces hommes aux prestigieuses statures ? Une minorité est demeurée à Londres pour assurer le service, mais la plupart d'entre eux sont au front. Embrigadés dans chaque division sous les ordres du prévôt militaire, l'*Assistant-Provost Marshal* ou A. P. M., ils rendent des services inappréciables et bien divers.

Ils ont comme tous les autres Tommies l'uniforme khaki, mais ne sont armés, s'ils sont à pied, que du revolver. Une redoutable canne remplace avantageusement leur *truncheon* ou bâton court du temps de paix. Montés, ils ont le sabre et la carabine.

Comme leur chef, ils portent un brassard noir ; sur ce brassard se détachent en rouge les initiales M. P. ou R. P., suivant qu'ils appartiennent au service général de la police militaire (*Military Police*) ou au service spécial de la police des routes (*Road Police*).



Assez fréquemment, et dans les débuts surtout, il nous a été donné d'entendre certaines gens se plaindre des rigueurs, soi-disant excessives, de la

CHEZ NOS ALLIÉS

police britannique en territoire français. Ces gens-là, dont le principal et très égoïste grief est d'être dérangés dans leurs chères habitudes, n'oublient qu'un petit détail : nous sommes en état de guerre.

Rigoureux, nos Alliés le sont, certes, mais non sans raison.

Pour un Tommy de service la consigne est la consigne. Il ne connaîtra même pas, le cas échéant, cette chevaleresque mais coupable indulgence qui ferait neuf fois sur dix fléchir un poilu. Que par exemple, une jeune femme s'ingéniant à rejoindre son mari se présente à une barrière gardée par une sentinelle khaki : fatalement elle fera demi-tour. C'est en vain qu'en langage petit-nègre elle essaiera de faire appel à la galanterie du factionnaire. Flegmatique et inexorable, Tommy se contentera de répondre : « Non compris » et, si besoin est, croisera la baïonnette...

Pas de femmes ! telle est la consigne indiquée dès le jour de la mobilisation par Lord Kitchener dans les conseils demeurés célèbres qu'il adressait aux premiers soldats du corps expéditionnaire. Cette consigne est impitoyablement appliquée.

Il arrive parfois que nos Alliés s'installant dans une de nos villes du Nord y trouvent une population féminine équivoque. En pareil cas ce n'est jamais bien long. Un beau jour chacune de ces dames reçoit à domicile l'ordre de se trouver

BRITANNIQUES

le lendemain matin à 7 heures sur la Grand-Place. Dès qu'elles y sont réunies, arrivent, suivant leur nombre, un ou deux autobus. En voiture ! Une demi-heure plus tard, éloignées déjà d'un bon nombre de kilomètres, les « indésirables » filent vers des villes plus hospitalières...

C'est en pays flamand que la police de nos Alliés est la plus stricte. De fait, ils opèrent quotidiennement de nombreuses arrestations. Mais ont-ils tort ? Ne vaut-il pas mieux arrêter quatre-vingt-dix-neuf innocents que laisser échapper un espion boche ? Il y a dans ces villes et villages de la zone du front trop de civils qui persistent à demeurer malgré le bombardement ; trop de gens aux allures exagérément flamandes qui feignent de ne pas comprendre l'anglais et cependant, l'oreille tendue, ne perdent pas un mot de ce que disent les officiers qu'ils coudoient ; trop de linge blanc séchant sur l'herbe quand les avions ennemis survolent la ville ; trop de pigeons dans les champs...

D'ailleurs si nos Alliés sont parfois soupçonneux à l'excès, ils ne le sont pas seulement envers la population civile, ils le sont envers eux-mêmes. Nombre d'officiers et de chapelains ont été arrêtés, conduits au quartier général d'une division pour y subir un interrogatoire sévère et minutieux et finalement relâchés avec des excuses. Ils

CHEZ NOS ALLIES

n'ont pas songé le moins du monde à s'en offenser. Ils savent, en effet que l'espion boche pour accomplir sa besogne n'hésite pas à recourir aux plus audacieux déguisements. Des interprètes ont été également les victimes du zèle policier de nos Amis ; ils ont supporté la mésaventure avec bonne humeur... Ne discutons pas, ne critiquons pas et réjouissons-nous seulement du résultat : l'espionnage allemand n'existe pour ainsi dire plus dans les secteurs britanniques.

*
* *

Si d'aventure vous avez le déplaisir de voyager un jour sur la route de Vlamertinghe à Ypres — une des préférées de l'artillerie boche — vous ne manquerez pas d'être arrêté à plusieurs reprises par un policeman brusquement surgi d'une guérite fortifiée de sacs à terre.

Comme il réglait devant la Bank la circulation des piétons entre les autobus, Bobby règle ici, et avec le même flegme, la circulation des militaires entre les obus.

Pour avoir pendant des jours et des nuits écouté le sifflement des shrapnells, pour avoir dans le silence de ses longues veilles étudié les habitudes, malgré tout stupidement régulières, des Huns, le policeman a fini par acquérir un flair véritable-



(D'après les *Illustrated London News*.)

POLICEMAN DE SERVICE A UN CARREFOUR DU FRONT BRITANNIQUE

BRITANNIQUES

ment extraordinaire. Il peut, à quelques minutes près, vous annoncer l'éclatement de la prochaine marmite.

Comme vous lui demandiez à Londres l'indication d'une rue, vous lui demandez aujourd'hui le renseignement qui vous sauvera la vie.

— Policeman, est-ce qu'on peut passer ?

— Non, Sir, attendez cinq minutes où vous êtes.

Les cinq minutes se passent. Ça ne manque pas : à 200 mètres en avant, quatre « 120 » viennent faucher quatre arbres en bordure de la route.

— *All right ! Sir*, vous avez maintenant un quart d'heure de tranquillité devant vous. Vous pouvez filer !

Mais combien de policemen, pour s'être une fois trompés dans leurs calculs, sont tombés à leur poste, lâchement tués par un obus que ne pouvait arrêter le geste impérieux de leur bâton...

*
* *

J'ai dit les formidables proportions du *traffic* automobile chez nos Alliés. Un tel mouvement nécessite une réglementation et une surveillance également sévères et minutieuses ; c'est à cette tâche que sont employés les policemen les plus experts des grandes cités anglaises.

CHEZ NOS ALLIÉS

Nos Alliés ont établi des cartes spéciales réglementant dans chacun de leurs secteurs la circulation automobile. Des flèches de différentes couleurs indiquent avec précision dans quel sens



Fac-similé d'une carte réglementant la circulation automobile sur le front britannique.

les routes doivent être suivies et par quel genre de véhicules elles le peuvent être. Ainsi sont évités les encombrements et les collisions. De fait, le nombre des accidents au front britannique est

BRITANNIQUES

nnifinement réduit. A chaque croisement de routes à chaque carrefour, à l'entrée de chaque village, le chauffeur de la limousine d'état-major ou le conducteur du pesant *lorry* est averti par un immense écriteau blanc portant en majuscules noires cet ordre impérieux :

— Automobiles : 16 kilomètres à l'heure.

— Ambulances : 10 kilomètres.

— Camions : Au pas.

Que vous soyez lieutenant ou général, n'essayez pas d'enfreindre la consigne. Le Bobby de faction vous arrêtera d'un geste autoritaire. Si vous insistez il prendra votre numéro et vous aurez le lendemain matin des nouvelles désagréables de l'A. P. M. : excès de vitesse au front !

Les officiers coloniaux habitués aux grandes allures ont peine à se plier à ces règlements.

Comme nous venions d'être arrêtés un jour par un policeman à l'air peu commode, l'officier canadien qui m'accompagnait s'écria d'un ton indigné :

— C'est tyrannique ! Chez nous, à l'entrée d'une ville, savez-vous ce que vous liriez ? Tout simplement : Ralentir à 50 kilomètres à l'heure. Au moins c'est raisonnable...

Ah ! ces Transatlantiques !

QUELQUES CORPS ORIGINAUX

LES "BANTAM"

Avril 1916



CONNAISSEZ-VOUS les « Bantam » ? Non ?
Les Boches, eux, les connaîtront
bientôt...

Si vous ouvrez un traité d'avi-
culture, vous y verrez sans doute que la Bantam
est une petite, toute petite poule de race naine.
N'importe, les Bantam, qui sont en l'occurrence
de vrais coqs, se dressent sur leurs ergots et
prouveront bientôt à tous que ce n'est pas,
décidément, à la taille que se mesure la valeur...

Je m'explique.

On sait que les Anglais, malgré l'extension consi-
dérable de leur recrutement, se montrent encore
fort difficiles quant au choix de leurs hommes. Ils
refusent particulièrement d'incorporer dans leurs
unités combattantes les recrues ne mesurant pas

CHEZ NOS ALLIÉS

au moins 5 pieds 5 pouces. *Dura lex !* Dès le premier jour, il s'est trouvé chez nos Alliés des évincés récalcitrants pour prétendre qu'on peut ne pas atteindre le minimum de taille et faire cependant un excellent Tommy. Et de refuser avec une patriotique obstination de se laisser ranger parmi les « laissés pour compte ».

Ces récalcitrants pour le bon motif se groupèrent, réunirent bientôt une section, puis une compagnie, puis un bataillon de volontaires. Les Anglais, avec humour, les baptisèrent de ce surnom pittoresque de « Bantam »...

Aujourd'hui, les « Bantam » forment au front une des excellentes divisions de la « Kitchener Army ». Il faut les voir, sur nos routes du Nord qu'avril ensoleille, se redresser fièrement de toute leur petite taille, ajuster leur paquetage, du même coup d'épaule commun à tous les fantassins du monde, et avancer allègrement dans la poussière, en chantant *Tipperary !*

Bientôt, quand viendra la poussée victorieuse, le *push* tant attendu, le « Bantam » anglais se montrera certainement le digne émule du vieux coq gaulois...

Front de la Somme, 20 août.

Ma prédiction s'est réalisée... Ah ! les braves petits « Bantam » ! Ils se sont battus comme des

BRITANNIQUES

héros ! Par deux fois en liaison directe avec une division française, ils ont forcé, par leur entrain endiablé, l'admiration de nos poilus !

Mais combien des leurs ont payé de leur sang cette gloire nouvelle ?

Il m'a été donné d'assister hier à un spectacle unique dont je souris encore.

Les « Bantam », dans leur assaut impétueux des tranchées allemandes, ont fait, naturellement, un nombre imposant de prisonniers parmi lesquels des officiers.

Hier matin, donc, je suivais une petite route allant du front vers l'arrière quand je fus dépassé par le groupe le plus extraordinaire qu'on puisse imaginer : un lieutenant boche — boche typique de morgue et de raideur et qui, boueux et sale, gardait encore son monocle à l'œil — s'avavançait, encadré par deux petits « Bantam », si petits qu'on les avait, je parierais, choisis parmi les plus minuscules du régiment. Et, contraste d'un comique énorme, le malheureux boche était maigre et long... long, long, comme Don Quichotte, long comme un jour sans pain. La différence de taille était telle que l'extrémité des rifles portés à la bretelle par les « Bantam » atteignait à peine l'épaule du lieutenant.

Avec une assurance superbe, nos deux petits bonshommes s'étaient dit probablement que le

CHEZ NOS ALLIÉS

prisonnier n'oserait tenter d'échapper à d'aussi terribles gardiens — car ils n'avaient même pas mis baïonnette au canon.

L'Allemand, sans doute, était pressé d'échapper à cette escorte humiliante, et de temps à autre il tentait d'allonger le pas. Mais, à chaque velléité, le « Bantam » qui le surveillait à droite lui touchait très doucement la manche en signe d'avertissement, puis louchait avec un air terriblement significatif vers sa cartouchière.

— *All right! my friend, we are in no hurry* (Ça va bien, mon ami, nous avons tout notre temps).

Et le Boche rageur était de nouveau contraint de mesurer son pas-de-l'oie au pas menu de sa lilliputienne escorte.

LES " ANZAC "

Front du Nord, Avril 1916.

On se souvient de l'irritant point d'interrogation que fut au début, pour le lecteur du communiqué, le groupement inattendu de ces cinq mystérieuses initiales. Je sais pour ma part plus d'un stratège de chambre qui, pendant longtemps et



CAPTIF DES "BANTAM"

BRITANNIQUES

de bonne foi, chercha sur sa carte d'Orient cette introuvable localité.

Depuis deux mois bientôt les « *Anzac* » (Australia New-Zealand Army Corps) sont en France et déjà, on peut dire, dans toute l'acception du terme, qu'ils y sont « comme chez eux ». Ils ne cachent pas leur joie d'avoir quitté le Turc pour venir enfin se mesurer avec le Boche.

Le Boche n'a qu'à bien se tenir. Reposés de leurs fatigues des Dardanelles, mieux entraînés que jamais, les Anzac seront des adversaires terribles. Ce sont tous des hommes superbes, parfaitement découplés, les mouvements élégants, les traits souvent fort réguliers, le teint bronzé., Beaucoup, la physionomie extrêmement jeune, presque candide, sont encore des adolescents.

D'ailleurs, « jeunesse » est le mot caractéristique qui, forcément, revient à tout instant à l'esprit et sous la plume quand on écrit sur les Anzac. Peuple jeune entre tous, ils apportent dans nos vieilles contrées leurs exubérances, leurs généreux enthousiasmes, leurs timidités, leurs étonnements naïfs, leur savoureuse fraîcheur d'esprit et de langage.

On voit qu'ils viennent de loin, de fort loin. Dans nos villes de l'arrière ils promènent leurs curiosités puériles. Ils déambulent par les rues avec un léger balancement du corps. S'ils sont intimidés

CHEZ NOS ALLIÉS

ou mal à l'aise, ils se font un point d'honneur de ne pas le laisser paraître. Presque toujours, ils marchent deux à deux pour conserver meilleure contenance. Surprenez un Anzac seul et vous lirez immédiatement dans ses yeux l'ardent désir d'un compagnon, l'impérieux besoin de sentir à ses côtés un autre Anzac. Car, malgré son air de *bravero* l'Anzac a toutes les craintes d'un enfant qui redoute de commettre une bétise dans un milieu qu'il connaît mal. De fait, ce sont tous de grands enfants, ces héros de Gallipoli — enfants glorieux, qu'admire et fête aujourd'hui tout le peuple britannique.

Ils portent le costume qu'ont popularisé chez nous les *boys-scouts* : culotte courte laissant nu le jarret, blouse ample aux manches larges resserrées au poignet et le chapeau de feutre « à la Boër », une des ailes relevée.

Ils ne portent pas, comme leurs frères britanniques, le nom de leur régiment inscrit sur l'épaule, mais un carré d'étoffe, cousu au haut de leur manche, indique immédiatement par ses couleurs variées à quelle division et à quelle unité ils appartiennent.

J'ai eu récemment, à l'arrière, l'occasion de rencontrer l'un d'eux, isolé, dans une de nos clairières reverdies.

C'était au soleil couchant. L'Australien — un

BRITANNIQUES

cavalier — avait mis pied à terre. Son cheval broutait l'herbe, le col tendu, les rênes flottantes passées au bras gauche de son maître. L'Anzac, peut-être, s'était égaré, car depuis quelques secondes il était immobilisé dans une attitude d'attention soutenue, le corps en avant, la main droite en abat-jour sur les yeux, comme pour mieux scruter le taillis et protéger son regard du soleil qui frappait en plein son mâle visage. On eût dit quelque *bushman* cherchant à découvrir la piste de son adversaire.

De fait, en cette clairière, dans le silence de l'heure, on aurait pu se croire au fond du *bush* et le cadre était si réussi, l'attitude du personnage si réaliste, l'ensemble du tableau si parfait, qu'évoquant les gravures des romans australiens de mon enfance, j'aurais pu, avec un peu d'imagination, attendre le sifflement du *boomerang*...

Front du Nord, Mai 1916.

Voulez-vous que nous reparlions des admirables soldats du général Birdwood ? Le communiqué qui vient d'annoncer, enfin, leur présence sur notre front nous invite officiellement à nous occuper d'eux... Aussi bien, maintenant qu'ils ont eu le temps de se former un jugement, est-il particulièrement amusant de recueillir leurs impressions.

CHEZ NOS ALLIÉS

Ces impressions, ils les traduisent aisément, dans un langage pittoresque, avec la plus divertissante faconde. Les Australiens, enfants du soleil, exagèrent volontiers...

— Eh bien, demandais-je à l'un d'eux, que pensez-vous de notre pays ?

— Votre pays, me répondit-il, avec un sourire, est comme beaucoup de bonnes choses, il serait charmant, en vérité, charmant... s'il y en avait davantage. On manque de place ici !

Pas de place ! C'est leur mot à tous. Ils ont été, par-dessus tout, frappés du nombre de maisons qu'ils aperçoivent dans nos campagnes. Ils éprouvent en France une extraordinaire impression de resserrement. Nos villages leur font l'effet de ces joujoux que les enfants sortent de leurs boîtes.

— Pourquoi, s'exclamait le même, pourquoi vous amusez-vous ainsi à découper vos champs en tout petits morceaux ?

— Cependant, lui objectais-je, vous étiez récemment en permission de convalescence en Angleterre. Vous avez même voyagé, de jour, de Londres à Folkestone. La campagne anglaise ne vous a-t-elle pas encore paru plus bâtie que celle de France ?

— L'Angleterre ? protesta-t-il ingénument. J'y suis allé, en effet, mais je n'y ai pas vu de campagne, parole d'honneur, pas la moindre. J'a

BRITANNIQUES

parcouru, il est vrai, quelques kilomètres.. mais il y avait tant et tant de maisons que je me croyais toujours dans Londres...

Marseillais !

Pour eux, « la campagne », c'est le bush ou la plaine immense où l'on peut se lancer à cheval, pendant des heures et des heures, sans découvrir la moindre habitation.

Le véritable Anzac, l'Anzac du bush, a bien des traits communs avec notre Bédouin d'Algérie. Il a le même amour ardent de la liberté. Comme lui, il obéit aux lois antiques, nobles et simples, du désert. Il a la même affection passionnée pour son cheval et pour son chien, il pratique la même hospitalité chevaleresque envers l'étranger qui frappe à la porte de sa hutte. Il partagera sa dernière gourde d'eau avec sa monture, il donnera généreusement à un inconnu la moitié de son dernier morceau de pain.

* * *

Ce serait néanmoins une erreur grossière de considérer les Anzac comme des trappeurs primitifs et ignorants. S'il est vrai qu'au début de la colonisation, absorbés dans leur lutte gigantesque contre la nature, ils ne pouvaient se consacrer à d'autres soins, les temps ont bien changé depuis

CHEZ NOS ALLIÉS

A côté de l'Anzac du bush il y a l'Anzac des villes. Et celui-ci, malgré son amour atavique du grand air et de la vie sportive, est en général très cultivé, goûtant les arts, s'initiant aux philosophes, étudiant surtout les sciences et faisant un large accueil aux écrivains. Nationalement parlant, on ne saurait faire à un Anzac instruit plus pénible offense que d'affecter de ne voir en lui que l'éleveur de moutons, le producteur de blé, ou le plus habile bûcheron du monde. Il aspire à toutes les jouissances intellectuelles et il a par-dessus tout le goût inné de la grande politique.

Comme devant un officier australien quelqu'un s'étonnait maladroitement, un jour, d'entendre celui-ci discuter un auteur grec et faisait cette réflexion naïve : « Vous avez donc le temps d'étudier le grec dans vos *ranches* ? »

— De l'avis général, répliqua doucement l'Anzac, quel est aujourd'hui le plus grand helléniste des pays de langue anglaise ?

— Le professeur Gilbert Murray.

— N'est-il pas Australien ?



Une autre chose étonne à l'extrême nos amis des antipodes : c'est la lenteur de notre printemps. En Australie, le printemps est une saison fort courte.

BRITANNIQUES

A peine est-il venu que c'est le plein été. Dans le nord de la France il s'attarde délicieusement.

— Chez vous, me disait mon Australien, c'est amusant comme tout ! Un matin, on voit sur l'arbre un pauvre petit bout de feuille... puis un second le lendemain... puis un troisième. Ah, vraiment, on a le temps de les compter ! Ça traîne, ça traîne... Chez nous, mon cher...

S'il parlait français, sûrement, il dirait « mon bon » avec l'*açent*.

De fait, chez eux, la nature est beaucoup plus féquieuse. Chez nous, elle est infiniment plus douce. Ne le regrettons pas.

D'ailleurs, ces petites remarques faites, les Anzac ne tarissent pas d'éloges sur notre pays, notre armée, notre commandement. Ils ont été particulièrement fiers d'être passés en revue par le général Joffre, et le généralissime leur a, de suite, beaucoup plu. Sa haute taille, sa belle apparence de santé physique, ont produit sur ces gailards la meilleure impression.

— Avec ce grand homme-là, disent-ils, on se sent immédiatement en confiance.

■ C'est l'essentiel.

■ Français et Australiens, quand ils se rencontrent, s'accordent le mieux du monde. La hâblerie méridionale des Anzac convient mieux, je crois, au caractère français que le flegme anglais. Tou-

CHEZ NOS ALLIÉS

jours est-il qu'ils se prodiguent les « mon vieux » et les « old son » en toute cordialité.

Il y a quelques jours a eu lieu, sur le front, entre un Australien et un Français, un match assez peu banal : ce que les Anglais appellent un *woodcraft match*, ce que nous nommerions un concours de bûcherons.

Chacun des deux champions devait abattre, à coups de hache, deux arbres de même taille. Celui qui les coucherait à terre dans le temps le plus court serait proclamé vainqueur.

Des spectateurs nombreux et enthousiastes assistaient à la lutte

Le Français partit avec une fougue superbe, l'Australien avec une sage lenteur. Ce qui devait arriver finalement arriva : l'Australien l'emporta.

Cependant il advint ceci : comme le second arbre de l'Anzac s'écroulait avec fracas, et que ses compatriotes déjà l'acclamaient d'un hurrah formidable, les Français protestèrent : l'arbre n'était pas tombé complètement ; coupé par la base il demeurerait solidement accroché par le faite aux branches d'un arbre voisin. Le coup était discutable

Que pensez-vous que fit notre Anzac ? Chicaner ? Abandonner la lutte ? Il se montra beaucoup plus sage. Sans perdre un instant, il reprit sa cognée, se mit à saper le troisième arbre à coups



UN ANZAC

BRITANNIQUES

formidables et pressés... et le tout s'écroula à l'instant précis où le Français allait porter au sien le coup de mort.

Voilà du beau sport

« Sport » est d'ailleurs le mot que tous les Anzac appliquent à cette guerre. Après les terribles épreuves de Gallipoli, combattre sur notre front, c'est pour eux presque des vacances. Une seule chose les déconcerte un peu : les gaz asphyxiants, qui pour eux sont une nouveauté, les gaz lacrymogènes surtout qu'ils appellent pittoresquement *raw onions*, les « oignons crus ».

Tous les bataillons d'Anzac ont des sections spéciales qui poursuivent chaque jour, un peu à l'arrière des tranchées, un entraînement sportif intense (gymnastique, poids, assouplissements) et ce sont ces sections qui sont chargées, aux soirs d'attaque, d'exécuter les raids sur les tranchées allemandes. Je vous garantis qu'un Boche, si gonflé de pain KK qu'il puisse être, ne pèse pas lourd dans les mains de pareils athlètes.

Est-il besoin de dire que ces gaillards-là prennent la guerre avec humour ? Ces balourds de Boches n'y comprennent rien... Les Anciens se défiaient avant le combat. Les Anzac, eux, se contentent de jouer à leurs adversaires des farces d'écoliers et de se payer leurs têtes. Et comment !

De tranchée à tranchée le petit jeu des billets

CHEZ NOS ALLIÉS

doux est actif, et les Boches n'y sont pas les plus forts. Il est vrai que, souvent, ils ont bien du mal à déchiffrer les spirituels messages de leurs ennemis. A force de mélanger l'anglais, l'australien aborigène, le français, un peu de turc, voire même quelques mots d'allemand, les Anzac ont fini par constituer une langue très personnelle et qui n'a rien de banal.

Allons, les Boches n'ont pas fini d'être mystifiés... et il y a gros à parier que le jour est proche où, pour eux, la plaisanterie tournera tout à fait mal...



Melbourne, 21 octobre 1916.

Le gouvernement australien a interdit, sous peine d'amende de 2.500 francs, ou six mois de prison, l'emploi du nom « Anzac » pour nommer une maison, une institution ou un navire. Le gouvernement estime que ce nom est désormais sacré et ne saurait être utilisé de la façon visée par l'interdiction.

Seuls, les héros qui, pour la première fois, l'écrivirent de leur sang sur les sables des Dardanelles ont le droit officiel de le porter.

BRITANNIQUES

LES "ARTISTS RIFLES"

L'étude attentive de l'armée britannique est une source inépuisable d'instructives réflexions... N'est-il pas infiniment curieux de constater que dans cette même armée, dominée par un esprit impérialiste si puissant qu'il a fait accourir de tous les coins du monde, pour les amalgamer dans un seul corps, les soldats des races les plus diverses, anglais, hindous, australiens, canadiens, sud-africains, règne en même temps le particularisme le plus intense, le plus jaloux qu'on puisse imaginer ?

Dans notre armée si merveilleusement homogène, il n'existe rien de semblable à ce particularisme, et par suite il nous est fort difficile de nous en faire une exacte idée.

Qu'elle est grave la faute des innombrables Français qui, ne se rendant pas compte de ces nuances essentielles, persistent à parler de l' « armée anglaise » ! *Il n'y a pas, il n'y a jamais eu d'armée anglaise.* Il n'y a qu'une formidable armée britannique

Si vous avez la maladresse de parler devant eux de l'armée « anglaise », vous vous attirerez les regards courroucés de l'Irlandais, de l'Ecossais, de

CHEZ NOS ALLIÉS

l'Anzac ou du Canadien, qui, pour n'être pas Anglais, n'en sont pas moins de valeureux soldats britanniques.

Loin de réagir contre ce particularisme, le haut commandement l'encourage, y voyant non sans raison une source d'émulation et de stimulant moral. L'expérience n'est plus à faire : le soldat se bat avec dix fois plus de cœur s'il peut, dans la tranchée, sentir le coude d'un « pays » ou d'un intime ami.

Toutes animées du même esprit d'impérialisme loyal, les diverses unités de nos Alliés gardent donc néanmoins, avec une intolérance jalouse, leurs physionomies bien marquées, leurs caractères propres et leurs coutumes particulières.

J'ai déjà cité le particularisme des Irlandais qui vont au combat avec leurs séculaires étendards verts, le particularisme des Ecossais pour qui le *kilt*¹ est un motif de prodigieuse fierté... C'est là le particularisme le plus puissant, le particularisme des nationalités.

Mais n'est-ce pas, dans un autre genre, un particularisme tout aussi fort que celui des « Bantam », groupés par la même infériorité physique et dont l'esprit de corps, alimenté par leurs glorieux hauts faits, se développe de jour en jour ?

1. *Kilt*, jupon des Ecossais.

BRITANNIQUES

Il existe enfin un troisième genre de particularisme, le « particularisme professionnel ».

Il est arrivé que pour pouvoir se battre côte à côte, les élèves d'une même Université ont à eux seuls fourni l'effectif d'un bataillon. Voici créé le « bataillon universitaire ». Devant ou derrière lui, nous pourrions croiser sur la route le « bataillon sportif » dont tous les hommes, cadres et troupiers, ont été recrutés parmi les membres d'une grande association de football. Et quelle fructueuse émulation sur le champ de bataille entre intellectuels et sportifs !

C'est bien à proprement parler, après la mobilisation du « clan », la mobilisation du « club ».

*
* * *

De ce troisième genre de particularisme, l'exemple le plus typique est sans contredit celui des « *Artists Rifles* ».

Le bataillon des *Artists Rifles*, comme le laisse deviner son nom, est uniquement composé d'artistes : peintres, sculpteurs, musiciens, littérateurs...

Ce bataillon, d'ailleurs, n'est pas une création de la guerre. Il fut formé, comme corps d'élite, en 1861. Depuis cette époque, une incomparable phalange d'artistes porta son uniforme : Lord Leighton, le sculpteur et peintre, auteur du *Dante*

CHEZ NOS ALLIÉS

en Exil et d'*Hélène à Troie*, son confrère à l'Académie le portraitiste Sir John Millais, dont nous admirions à Paris en 1900 le *Vieux Jardin*, furent parmi ses recrues les plus célèbres.

Dans la guerre actuelle, les *Artists Rifles* continuent noblement la tradition.

Je n'ai pas besoin de dire que les soirées d'hiver au mess des officiers de ce bataillon, ne sont pas monotones... Séances de musique, aimables discussions littéraires ou artistiques, aident ces gens d'élite à oublier les laideurs de la tranchée.

Comme bien on pense, de semblables unités dont tous les membres sont, intellectuellement ou physiquement, si bien préparés à leur tâche, forment d'incomparables pépinières d'officiers. Le haut commandement y puise largement pour renforcer les cadres, mais les vides sont aussitôt comblés par de jeunes artistes, de jeunes universitaires ou de jeunes sportifs, tout aussi ardents que leurs aînés à maintenir l'esprit de corps.

Nombreux aussi sont les « intellectuels » qui préfèrent mener jusqu'au bout l'existence humblement héroïque du simple soldat... Et c'est une impression singulière, dépassant sur la route un bataillon khaki, que d'entendre deux Tommies boueux, courbés sous le paquetage et la pipe à la bouche, discuter en termes de Sorbonne le dernier livre de Kipling...

BRITANNIQUES

LES "N. C. C."

Front du Nord, Avril 1916.

N. C. C. ? Lisez : *Non Combattant Corps*.

Vous vous souvenez bien certainement de ces « *Conscientious Objectors* » qui, le grand principe de la conscription voté par le Parlement, alors que tous les citoyens britanniques accouraient sous les armes, invoquèrent pour refuser le service militaire de singulières « objections de conscience ». Certains d'entre eux appartenaient à la secte religieuse des *Quakers* dont le dogme fait à ses adeptes défense absolue de répandre le sang, même en cas de guerre nationale ; d'autres étaient des illuminés, d'autres des fantaisistes, quelques-uns enfin de simples poltrons.

On sait le respect des Anglais pour la liberté de pensée. Même en des circonstances aussi graves, ils ne crurent pas devoir déroger à leurs principes.

Cependant, il ne pouvait être question d'exempter de tout service ces citoyens par trop conscients.

Certains bons esprits proposèrent immédiatement de les envoyer poser les réseaux de fils de fer barbelé en avant des tranchées de première ligne. De cette façon, expliquaient-ils avec une impi-

CHEZ NOS ALLIÉS

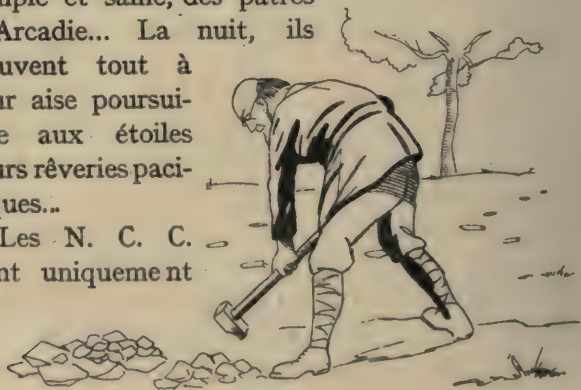
toyable logique, non seulement ces délicats ne répandront pas le sang, mais ils aideront au contraire à sauver nombre de vies humaines. Le Gouvernement, toutefois, ne crut pas devoir aller aussi loin. Il se contenta d'enrôler ces recrues peu banales dans un corps spécial, le Corps des Non-Combattants.

Les premières compagnies de N. C. C. débarquées récemment en France viennent de se mettre au travail dans la zone de l'arrière.

Il est difficile d'imaginer groupement plus hétéroclite et plus pittoresque qu'une de ces unités. De graves professeurs, ruminant sous leurs crânes prématurément chauves leurs utopies humanitaires, y coudoient de placides boutiquiers ou de bons gros cultivateurs...

Tous mènent sous la tente l'existence primitive, simple et saine, des pâtres d'Ancadie... La nuit, ils peuvent tout à leur aise poursuivre aux étoiles leurs rêveries pacifiques...

Les N. C. C. sont uniquement





LA MÊME LUNE

Elle. — Dire que la même chère vieille lune
éclaire en ce moment mon fiancé!

Lui. — Cette damnée lune nous fera tous tuer.

BRITANNIQUES

employés à des travaux de terrassement. Les premiers jours, nombre d'entre eux prouvèrent par leur nonchalance qu'ils avaient les muscles aussi tendres que la conscience. Mais depuis, ils ont fait de rapides progrès, et leurs chefs d'équipe — de vieux sergents médaillés — paternels mais fermes, déclarent que dans quelques semaines ils feront des terrassiers de tout premier ordre

Les N. C. C. reçoivent d'ailleurs une nourriture abondante, en tous points favorable à leur développement musculaire — et cependant leur régime culinaire se complique de ce fait que nombre d'entre eux sont d'intransigeants végétariens.

Les N. C. C. ont eu, il y a quelques jours, une surprise désagréable. Un taube — un de ces affreux Boches qui n'ont, comme chacun sait, aucun respect pour la liberté de conscience — a osé laisser choir trois bombes à quelque cinquante mètres de leurs tentes. Un docte professeur put même cueillir quelques éclats comme souvenirs.

Les N. C. C. ont trouvé la plaisanterie mauvaise et quelques-uns, paraît-il, ont déclaré même en grommelant « qu'on devrait bien leur rendre la pareille ! »

Que les Boches, bons apôtres, renouvellent cette visite et je prévois, au camp des N. C. C. d'édifiantes conversions..

LOOS

NOTRE-DAME DE LA BONNE-MORT LA FIN D'UN STUART

27 septembre 1915.



ENGAGÉE sous une pluie diluvienne, poursuivie dans la boue, depuis trois jours entiers la bataille fait rage...

Est-ce enfin la trouée victorieuse, le *great push* tant attendu ?

Impossible d'obtenir des nouvelles sérieuses ; les rumeurs se démentent d'heure en heure...

Les singulières et angoissantes émotions que celles de l'humble témoin d'une de ces batailles modernes ! Incapable d'en suivre le développement stratégique, il ne devine, au hasard de ses déplacements, que des incidents épars, sans valeur d'ensemble... Et l'esprit s'exaspère, le cœur se meurtrit à vouloir réunir et comme heurter ces menus faits pour en faire jaillir la certitude de la victoire !

CHEZ NOS ALLIÉS

Il m'a été donné de parcourir hier le champ d'action. Champ lugubre s'il en fut !

Annequin... Cambrin... Vermelles en ruines, mais où subsistent les traces des combats acharnés qu'y livrèrent les Français.. Le Rutoire... Notre-Dame de Consolation. Autour de ces villages, de ces pauvres hameaux mutilés ou anéantis, la morne plaine minière où seules se dressent, de place en place, les hideuses pyramides de scories transformées en observatoires d'artillerie.

Même jour au soir. — Un officier blessé, qui en fut le témoin, vient de me conter la glorieuse prouesse des *London Irish*.

Les *London Irish* avaient pour ordres de marcher, au premier jour de l'attaque, en tête d'une division entièrement composée de *London Territorials*

Dans la nuit du 24 au 25, la pluie ne cessa de tomber. Pendant plus de six heures, les hommes durent attendre, les pieds dans la boue, le signal de l'assaut. Avant-hier, samedi 25, à 6 h. 30 du matin, ce signal si fébrilement attendu par tous fut enfin donné

Le vent étant favorable, une nappe de gaz avait été, quelques minutes auparavant, émise par nous dans la direction des lignes allemandes...

Coiffés de leurs cagoules, qui leur donnent un aspect fantastique les Irlandais enjambent le

BRITANNIQUES

parapet et, malgré le feu terrifiant de l'ennemi, se torment sur quatre lignes, baïonnette au canon.

C'est alors que se produit ce fait imprévu d'une héroïque fantaisie : un simple Tommy, qui dans la vie civile avait été membre du *London Irish Rugby Club*, laisse tout à coup tomber devant le premier rang de ses camarades un ballon qu'il avait amené jusque-là dans le plus grand secret.

Sans s'étonner le moins du monde, les Irlandais rivalisent d'ardeur comme sur le plus ordinaire des terrains de match et, la baïonnette tendue, se mettent à pousser ce ballon jusqu'aux tranchées allemandes qu'ils emportent d'assaut.

Le soir, les lignes boches étaient conquises et les *London Irish* avaient bien gagné le glorieux surnom de *Footballers de Loos*.

28 septembre.

Il semble que le tonnerre de l'artillerie croisse encore en intensité. Déchaîné trois jours avant l'attaque, il n'a cessé depuis lors de redoubler de violence. Aujourd'hui, c'est l'enfer sur terre.. Les batteries britanniques et françaises mêlées en de nombreux points du champ de bataille rivalisent de fureur. Le sol tremble... Les pauvres maisonnettes sont secouées jusqu'au toit, les vitres volent en éclats...

CHEZ NOS ALLIÉS

Les nouvelles sont moins bonnes. Il semble qu'après le premier bond qui nous donna Loos, nous marquions un temps d'arrêt. Mais on affirme que l'offensive va reprendre... *Are we down hearted ? — No !*

Mon service me contraint à passer cette quatrième journée près de Noyelles-Vermelles, sur la grande route de Béthune à Lens.

L'émouvant défilé que je dois subir pendant des heures !

Descendant de Béthune, ce sont les longues colonnes de troupes de relève. Elles savent où elles vont, et cependant elles passent en chantant :

*Here we are again !
We beat them on the Marne,
We beat them on the Aisne,
We drove them back at Neuve-Chapelle,
Here we are again !*

Nous revoici
Nous les avons battus à la Marne ;
Nous les avons battus sur l'Aisne ;
Nous les avons repoussés à Neuve-Chapelle ;
Nous revoici !

Certaines de ces troupes sont depuis un mois à peine en France et vont recevoir dans l'effroyable fournaise le baptême du feu. Et elles chantent...

S'écoulant vers Béthune, c'est le flot incessant

BRITANNIQUES

des blessés. Ils sont si nombreux, hélas ! qu'on doit employer pour leur transport les véhicules les plus divers : depuis les ambulances automobiles filant à toute allure, jusqu'à la charrette de paysan traînée par un cheval dont le trot cahotant arrache aux éclopés de sourds gémissements...

Mais ces blessés ne sont pas tristes. Ils ont encore la force de nous lancer au passage quelque fanfaronnade ou quelque mot d'humour.

Les Ecossais, surtout, sont admirables de stoïcisme. Je me trouvais tout à l'heure dans un poste de secours quand se présenta devant le médecin un grand diable de highlander, boueux, la figure en sang, le bras en écharpe...

— Qu'est-ce que c'est, mon vieux ? Je suis à vous dans un instant.

Et l'autre aussitôt de s'excuser :

— Oh ! ne vous pressez pas ! Je vous demande pardon vraiment de vous déranger... Une égratignure... un rien... une balle dans le bras, à fleur de peau. Mais que voulez-vous... on est maladroit. *Je n'ai pas pu la retirer moi-même.*

Et tous, sans exception, auraient pu prononcer ce mot héroïque : Ah ! les braves gens !

* *

Même jour, au crépuscule. — C'est en bordure de la route à un carrefour, une toute petite cha-

CHEZ NOS ALLIÉS

pelle aux portes brisées. Dans le fond, parmi les vases sans fleur et les cierges éteints, sur le petit autel, la statue de la Vierge est intacte... Au fronton de pierre de la niche, cette douloureuse invocation : *Notre-Dame de la Bonne-Mort, priez pour nous!* Et les combattants passent en chantant, et les blessés défilent...

Notre-Dame de la Bonne-Mort ! Ils ne peuvent comprendre ta suprême invocation ces humbles héros qui vont trouver là-bas une fin glorieuse...

Notre-Dame de la Bonne-Mort, priez pour nous !
Oh ! dans le crépuscule qui vient, la poignante tristesse de cette chapelle...

* * *

C'est quelques jours plus tard, le 2 octobre 1915, que tombait à Vermelles, dans des circonstances particulièrement glorieuses, Lord Ninian Crichton Stuart, lieutenant-colonel du 6^e régiment de Galles.

Membre du Parlement et une des figures les plus marquantes de l'aristocratie britannique, Lord Ninian était un descendant de la royale lignée des Stuarts.

J'emprunte à mon excellent collègue et ami, M. l'abbé Loubière, ce beau récit des dernières journées et de la fin glorieuse du noble lord :



LORD NINIAN CRICHTON STUART

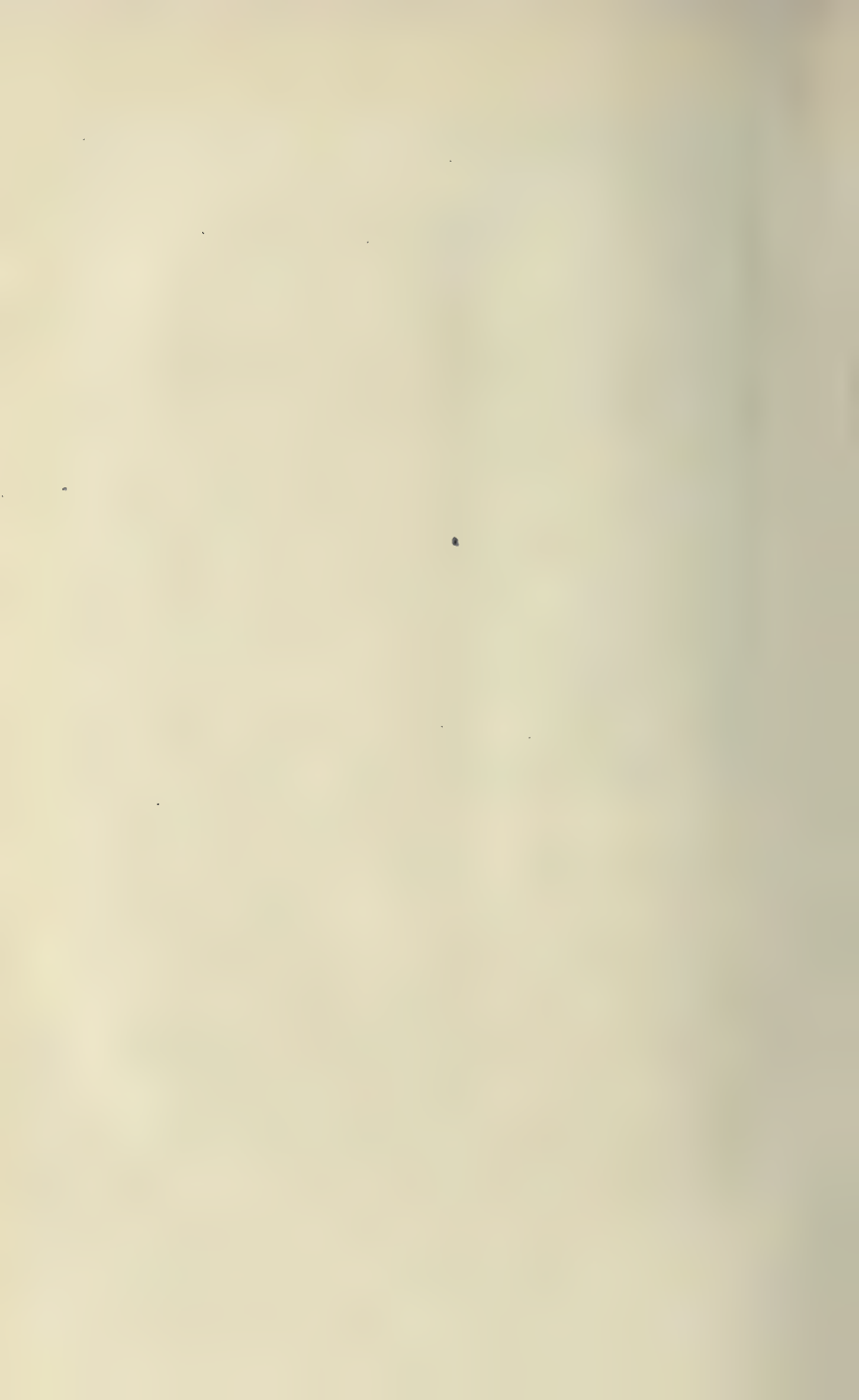
Lieutenant-Colonel

du 6^e Régiment de Galles.

*Tombé glorieusement à Vermelles,
le 2 octobre 1915.*

« Je ne vous demanderai jamais
d'aller que là où je suis prêt à aller
moi-même. S'il est nécessaire je suis
prêt, comme je suis sûr que vous l'êtes
tous, à donner ma vie pour notre pays ».

(Lord STUART à ses hommes.)



BRITANNIQUES

« Ayant dans la confusion générale perdu contact avec l'unité anglaise à laquelle j'étais attaché à titre d'interprète, j'errais à l'aventure par une nuit froide et pluvieuse, lorsque, au petit jour, je me trouvai à proximité d'une église de campagne encore debout parmi de nombreuses ruines. Vite, je portai mes pas vers cet asile de la prière et aussi du repos pour l'interprète infortuné. A peine en avais-je franchi le seuil que mon pied heurta dans l'obscurité une forme humaine à genoux sur le pavé humide et froid. Me penchant, je m'aperçus, mais trop tard, que je venais de troubler dans sa prière un colonel de la vaillante armée britannique. Confus, je m'excusai de mon mieux de mon involontaire manquement et, lui dévoilant ma qualité de prêtre, j'ajoutai que j'étais entré pour m'assurer si je pourrais dire la messe.

« A ce mot de messe, le bon colonel se leva prestement en me disant : « Mais on va voir ! » et, me faisant signe de le suivre, me précéda entre une double rangée de blessés couchés sur la paille, dont la nef était tristement jonchée. Une montagne de chaises fermait l'entrée du sanctuaire, formant comme une barricade qu'il fallut escalader pour accéder à la petite sacristie où eut lieu notre mutuelle présentation. Le hasard qui se plaît dans les contrastes venait de réunir un petit vicaire de Paris, ex-infirmier militaire, et un brillant repré-

CHEZ NOS ALLIÉS

sentant de l'armée britannique, le colonel Lord Stuart, député de Cardiff au Parlement anglais. Sans autre forme de cérémonie, nous nous mîmes à fouiller armoires et tiroirs pour leur emprunter leurs modestes trésors en vue de la célébration du Saint-Sacrifice. Le bon colonel avait la main si heureuse qu'en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, il avait tout rassemblé. On l'eût pris pour un familier de céans. Quant à moi, je n'avais pas encore achevé de revêtir les ornements sacerdotaux que soudain il me cria, sur un ton très dégagé, de l'entendre en confession, et, pour couper court à toute hésitation de ma part, me tendant un siège, il tomba à genoux.

« Il fallut bien me rendre à son désir, ou plutôt à son ordre car la consigne était formelle et c'est ainsi que, la foi renversant les rôles, l'inférieur de tout à l'heure fit tomber sur son supérieur le pardon divin.

« Cela va sans dire, il voulait communier à la messe qu'il allait servir. Mais pas de petite hostie à consacrer ; une grande, partagée en quatre, nous tira vite d'embarras et il fut enfin possible de procéder à la célébration des saints mystères.

« Je n'oublierai jamais cette circonstance de ma vie militaire, et cette messe célébrée dans un tel cadre vivra toujours dans ma mémoire.

BRITANNIQUES

« De temps en temps, dans la pauvre église encore noyée dans une demi-obscurité, s'élevait un gémissement plaintif auquel faisait écho la petite voix de la clochette conduite avec une correction parfaite par mon illustre acolyte, tandis que, au dehors, la clameur immense du canon faisait rage. Les pauvres vitraux tremblaient.

« La sainte messe commencée se continua et s'acheva sans autre incident notable. Le bon colonel y communia, comme il s'était confessé, du reste, avec une foi et une ferveur comme on n'en trouve que sur le champ de bataille. Cette confession et cette communion devaient être, hélas ! les dernières de sa vie. Deux jours après, le 2 octobre 1915, un obus lui fendait la tête, tandis que, dans sa téméraire bravoure, il volait au secours de l'un de ses officiers aux prises avec l'ennemi. Ainsi succombait, héroïque victime de son devoir, ce noble représentant d'une des plus illustres familles d'Ecosse. Avant d'avoir atteint la quarantaine, il mourait en héros sans peur et en chrétien sans reproche.

« Le corps du colonel Lord Ninian Crichton Stuart repose provisoirement dans une petite ville toute proche du front : il est là, parmi des centaines d'autres héros, faisant encore face à l'ennemi qu'ils semblent braver, et auquel ils crient du fond de leur tombe : « Tu ne passeras pas ! ».

PETITES CURIOSITÉS LINGUISTIQUES

*Ce qu'un interprète doit savoir
pour "interpréter".*



L'existe à ma connaissance, au moins trois sortes d'anglais :

1^o L'anglais tel qu'on l'enseigne à l'école ;

2^o L'anglais tel qu'on le parle... à Londres, cher monsieur Tristan Bernard ;

3^o Enfin et surtout, aujourd'hui, l'anglais tel qu'on le parle à l'armée.

Et n'allez pas croire, jeune interprète, que les différences soient légères. Vous vous exposeriez à de cruels déboires.

Tenez, si vous le voulez bien, nous allons prendre tout d'abord, pour illustrer notre distinction, les formules les plus usuelles de politesse, celles que, dans un manuel scolaire de conversation, nous

CHEZ NOS ALLIÉS

trouverions fatalement réunies dans un premier chapitre sous ce titre inévitable « Au réveil. Questions sur la santé. »

Or donc, monsieur, après un timide « *Good morning, Sir* » adressé à votre major, vous venez de vous asseoir à la table du *breakfast* devant votre *bacon* fumant. Vous êtes légèrement en retard ce matin, et vous en paraissez encore tout rougissant. Vis-à-vis de vous, un lieutenant qui, pour la seconde fois, prend de la marmelade d'oranges vous adresse tout à coup cette question simple, mais cordiale :

— Comment allez-vous ce matin ?

L'attention de tout le mess est pour un instant fixée sur vous, et vous rougissez davantage. Qu'allez-vous répondre, mon jeune ami ?

Evidemment, vous pouvez répliquer tel qu'on vous l'apprit à l'école : « *Very well, thank you* ». Evidemment... C'est correct, certes, mais bien banal, n'est-ce pas ? Entre nous, banal à faire pleurer... Voyons, de grâce, nuancez ! Vous n'avez que l'embarras du choix :

Maussade et évasif : *so, so*.

Descriptif et joyeux : *in the pink*.

Net et décisif : *A 1*.

Enthousiaste et exubérant : *Tip Top*.

So so : couci-couça, plutôt mal que bien. C'est

BRITANNIQUES

la réponse des gens qui digèrent mal. Elle ne convient pas à votre jeunesse, mon ami.

In the pink : Dans le rose ! C'est poétique et gentil. Voilà qui doit vous aller à ravir.

A 1... Je n'aime pas beaucoup *A 1*. Ça sent trop l'épicerie. C'est d'ailleurs la marque d'une sauce célèbre. Sachez que les commerçants anglais quand ils ont classé leurs marchandises en séries, suivant la qualité, désignent par la lettre A la série de 1^{re} qualité ; puis, dans cette première série, ils distinguent encore le produit de tout premier choix. C'est le produit *A 1*. Pour se déclarer soi-même *A 1*, il faut être d'un optimisme joliment robuste. A la guerre, c'est trop beau. Je n'y crois pas.

Tip top. Expression presque intraduisible. *Tip top*, c'est l'extrémité du sommet, le sur-maximum, le summum du bien être ! Bienheureux, ceux qui se sentent sincèrement *tip top* ! En tout cas j'aime *tip top*. Il y a dans *tip top* une petite nuance d'exubérance presque française qui me plaît infiniment.

Ce ne sont là que des réponses pour les bons jours. Certes je ne voudrais pas vous décourager. Mais soyez tranquille : vous aurez comme tous les camarades vos matins maussades, de spleen et de mélancolie, ces matins lugubres où vous serez dans le noir, comme disent les Français, *in the blues*, comme disent nos Alliés.

CHEZ NOS ALLIÉS

Ces jours-là, c'est extrêmement simple. A la question précitée, vous n'avez qu'à répondre en laissant tomber rageusement entre vos dents serrées ces deux petites syllabes :

— *Fed up* !

Fed up, littéralement « repu ». En bon français : Excédé, saturé, dégoûté !

Si vous ajoutez que vous êtes « *fed up to the teeth* », jusqu'aux dents, tout le monde comprendra que votre cas est grave et vous aurez les sympathies générales.

*
* *

Certes, Monsieur, puisque vous aspirez dorénavant à vivre dans l'intimité de nos Alliés, vous devez apprécier l'humour britannique. Il est savoureux Mais il peut arriver — c'est moins agréable — que cet humour s'exerce à vos dépens. Le jour où un jeune *sub*¹ facétieux vous aura joué quelque mauvais tour, quelque *practical joke*, je vous conseille fortement le processus suivant :

- 1^o Appelez-le amicalement *dirty dog* (sale chien) ;
- 2^o Déclarez en souriant que le tour qu'il vient de vous jouer est un *jolly good trick* ;
- 3^o Ajoutez avec le même sourire qu'il pourrait

1. Officier subalterne.

BRITANNIQUES

peut-être, la prochaine fois, chercher une autre victime.

Vous aurez ainsi montré que vous comprenez la plaisanterie, mais ne la goûtez pas d'une façon exagérée, et ce sera parfait. Mais si, perdant maladroitement votre sang-froid, vous ajoutez que s'il recommence, *he'll get it in the neck*, vous aurez passé la mesure et vous serez classé dorénavant comme un mauvais coucheur.

Get it in the neck ! Littéralement : le recevoir dans le cou. Expression coloniale de boxe. Quand au cours d'un combat de boxe un des adversaires est touché au cou il est définitivement *knocked out*... Expression très énergique et à n'employer qu'à bon escient.



Il est, Monsieur, une expression que vous entendrez cent fois par jour et qu'il me faut absolument vous enseigner sans délai.

Vous n'ignorez pas le fameux refrain de haine inventé par les sur-brutes que nous appelons les Boches et que nos Alliés dénomment les Huns.

Gott strafe England !

Ce mot de « strafe » a fait dès le début la joie de nos Amis. Ils ont sauté dessus, s'en sont emparés voracement et en ont fait une partie intégrante de leur vocabulaire.

CHEZ NOS ALLIÉS

Aujourd'hui le mot « to strafe » est peut-être le plus usité de la langue britannique. Vous le conjuguez comme un verbe ordinaire et vous en formez le substantif « strafing », qu'en bon français je traduirais par « engueulade ».

D'extension en extension « strafe » a fini par prendre les significations les plus abracadabrantes.

Ne vous étonnez pas, par exemple, d'entendre un officier déclarer tout à coup :

— Ce n'est pas très gai ici... Si nous « strafions » le gramophone ?

« Strafer » le gramophone c'est l'éreinter, lui faire gémir de vieilles scies comme *Tipperary* ou *Back to Michigan*.

Ah ! vous allez avoir du bon temps, mon jeune ami !

* * *

Evidemment, Monsieur, vous avez hâte de quitter votre cantonnement d'arrière pour entrer en action. N'ayez crainte, vous y serez bientôt. Mais je ne veux pas vous laisser partir sans vous confier une ou deux locutions qui vous feraient vraiment par trop défaut sous le bombardement.

Ainsi donc, dans quelques jours, vous serez dans votre *dug-out* (1). Tout à coup, vous enten-

1. *Dug-out*, cagna.

BRITANNIQUES

irez passer au-dessus de vous, avec ce sifflement lugubre que vous ignorez encore, trois marmites boches qui viendront tomber à deux cents mètres environ de votre abri. Pour peu que vous sortiez un peu la tête, vous pourrez vous rendre parfaitement compte de leurs effets.

Un peu plus tard, un camarade britannique vous demandera des détails sur ce léger incident.

— Eh bien, ces trois obus... quel résultat ?

C'est alors qu'il vous faudra répondre avec un petit air souverainement détaché :

— Peuh ! trois obus de rien du tout... le premier s'est noyé dans la fosse d'eau là-bas à droite. Le second était un « dud ». Le troisième a blessé un seul Tommy qui traversait le champ.

— Ah ! blessure grave ?

— Non, répliquerez-vous avec un petit haussement d'épaules. Un veinard ! *A blighty one.*

Dud, onomatopée d'une jolie trouvaille. *Dud* (prononcez : deud) c'est le bruit sourd que fait à l'arrivée l'obus dont la fusée n'éclate pas. Par extension *dud* désigne universellement aujourd'hui, dans l'armée britannique l'obus « raté », l'obus qui n'éclate pas.

A blighty one est plus difficile à expliquer. *Blighty* est un de ces mots d'argot militaire né à la grande popularité depuis la guerre et dont on ignore l'origine exacte. Pour moi, j'estime qu'il

CHEZ NOS ALLIÉS

vient des Indes, comme tant d'autres mots en usage dans l'armée britannique. Par ce mot de *Blighty*, c'est l'Angleterre même que désignent les Indiens. Les Tommies ont suivi l'exemple. Ils ne disent plus « England » mais « Blighty ». Retourner à Blighty, c'est retourner chez soi. Et notre Tommy pratique a immédiatement divisé les blessures de guerre en deux grandes catégories :

1^o Les *non blighty ones*;

2^o Les *blighty ones*.

Il y a la blessure dont on ne revient pas, celle-ci, hélas ! est nettement une *non blighty one* : elle ne permettra pas au malheureux qui en est atteint de revoir Blighty.

Il y a la blessure légère dont on se tire avec quinze jours d'hôpital à l'arrière. Encore une *non blighty one*, mais d'une bien meilleure catégorie.

Enfin il y a la bienheureuse blessure qui, sans être mortelle, nécessite la traversée du détroit, un bon stage dans un hôpital d'Angleterre et permet à Tommy de revoir Blighty, les rives de la Tamise, les côtes d'Ecosse ou d'Irlande.



Il n'est pas douteux, Monsieur, qu'ayant mis au point votre langue, et avec vos manières engageantes, vous n'arriviez très vite à être admis dans

BRITANNIQUES

l'intimité parfaite de nos Alliés. C'est alors que vous pourrez vous permettre, entre camarades du même âge, mais avec mesure, quelques appellations d'amitié.

Ici encore, vous n'avez que l'embarras du choix — mais il s'agit de choisir avec tact et bon goût, suivant la nationalité de chacun de vos amis.

Vous adressez-vous à un Anglais ? Croyez-moi, appelez-le « *Old Sport* » (vieux sport). Il en sera parfaitement content

Etes-vous en intimité avec un Australien ? « *Old son* » (vieux fils) ou « *sonnie* » (fiston) me paraît tout à fait indiqué.

S'agit-il d'un Canadien ? Ah ! cette fois n'hésitez pas ! Appelez-le « *Old gink* » (intraduisible). Vous évoquerez, du coup, à ses yeux le pays natal et il vous en sera particulièrement reconnaissant.

* * *

Voici, jeune interprète, quelques conseils élémentaires, quelques *tips* (tuyaux) qui vous permettront de manier sans trop de déboires une langue qui, certes, n'est plus celle de Shakespeare... Mais je ne veux pas pousser plus avant... Vous seriez capable de m'offrir un cachet.

De fait, après cette guerre, tous les interprètes pourront s'établir professeurs de langue anglaise,

CHEZ NOS ALLIÉS

voire même et surtout d'argot d'anglais. Et s'ils ont le bon sens d'ajouter sur leur carte « Ex-interprète des forces britanniques », les gens avisés sauront qu'ils peuvent y aller de confiance. Ils seront sûrs d'en avoir pour leur argent.

Le record des abréviations.

Avant les hostilités déjà, les Anglais étaient d'une jolie force au petit jeu des abréviations.

Depuis la mobilisation nous avons suivi leur exemple et aujourd'hui nous parlons couramment du G. Q. G., de la fameuse D. E. S. ou du P. C. du général.

Mais avouons donc en toute modestie que, venus trop tard à ce petit jeu, nous n'atteignons pas à la cheville de nos Alliés.

Pour écarter toute discussion et justifier sans conteste mon point de vue, il me suffira, je pense, de reproduire l'avis suivant publié dans un journal de la région du Nord.



BRITANNIQUES

Colis destinés à des militaires français attachés aux troupes britanniques.

Pour assurer le prompt et sûr acheminement des colis adressés à des militaires français attachés aux troupes britanniques les mesures suivantes ont été arrêtées d'accord avec l'état-major anglais :

Tous les colis de l'espèce doivent porter sur l'adresse les indications suivantes :

1^o Nom et adresse de l'expéditeur ;

2^o Nom du destinataire ;

3^o Son grade ;

4^o L'unité à laquelle il est attaché ;

5^o La formule : c/o D. A. D. R. T. A. M. F. O
Le Havre.

Du Havre le service des transports britanniques fera suivre les colis à destination.

C/o D. A. D. R. T. A. M. F. O. ! Avez-vous compris ? C'est d'ailleurs très simple : c/o, abréviation de *care of*, « aux bons soins de » ; D. A. D. R. T. A. M. F. O. : *Deputy Assistant Director Railway Transports And Military Forwarding Office*. En français : Sous-directeur auxiliaire du bureau des transports par voie ferrée et des expéditions militaires.

Je connais des mamans d'interprètes qui ont envoyé à leurs fils aux armées tant et tant de colis qu'elles sont arrivées à retenir par cœur cette formule barbare. C'est à mon avis un des plus

CHEZ NOS ALLIÉS

beaux exemples des miracles que peut accomplir l'amour maternel.

Chez nous, les mots usuels remplacés d'une façon courante par leur abréviation sont encore une infime minorité. Chez nos Alliés, au contraire, toutes les locutions sont abrégées. On ne dit jamais le « Commandant » d'une unité, mais le C. O. (Commanding Officer). Un général, c'est un G. O. C. (General Officer Commanding). Un sous-officier, c'est un N. C. O. (Non Commissioned Officer). Un adjudant, c'est un W. O. (Warrant Officer.)

Et, pour les différentes armes et services :

L'artillerie légère, R. F. A. (Royal Field Artillery).

Le génie, R. E. (Royal Engineers).

L'aviation, R. F. C. (Royal Flying Corps).

Les riz-pain-sel, A. S. C. (Army Service Corps).

Les transports automobiles M. T. (Motor Transports).

Le service de santé, R. A. M. C. (Royal Army Medical Corps).

Dans chaque service, nous trouvons la hiérarchie suivante : *Director ; Assistant-Director, Deputy-Assistant-Director.*

Ainsi, dans le service de santé par exemple :

En tête : le D. M. S. (Director Medical Service) ; puis l'A. D. M. S. (Assistant Director Medical Service) ; puis le D. A. D. M. S. (Deputy Assistant Director Medical Service).



(D'après le tableau de R. de CONINCK, témoin du combat.)

METEREN, 13 OCTOBRE 1914. LES ANGLAIS A L'ASSAUT DU VILLAGE.

BRITANNIQUES

Si nous ajoutons que, pour désigner l'heure, nos Alliés se servent toujours des deux expressions latines : *ante meridiem* et *post meridiem*, qu'ils abrègent en « a. m. » et « p. m. », on juge à quels jolis rébus on peut aboutir dans les messages.

Il est des abréviations vraiment pas trop étranges : telle celle-ci aperçue sur la porte d'une maison discrète dans une ville de l'arrière et dont j'ai longtemps cherché la signification : H. Q. G. R. O. Ça veut dire : *Head Quarters Graves Registration Office*. En français : Quartier général du bureau d'enregistrement des tombes.

Dans cet ordre d'idées on ne sait vraiment où s'arrêter, et je pourrais écrire des pages et des pages, qui ne seraient bientôt plus qu'un alignement mystérieux de lettres majuscules. Je préfère donc conclure en citant, de toutes ces abréviations, la plus populaire — ou la plus impopulaire — celle que tous nos paysans savent par cœur et répètent avec la prononciation exacte, comme s'il s'agissait de quelque mot familier de leur patois. Cette abréviation, c'est A. P. M., désignation de : l'*Assistant Provost Marshal*, prévôt militaire d'une division, terreur des soldats et des civils. Ces trois lettres A. P. M., éclatant en rouge sur le brassard noir du prévôt, produisent, en toutes circonstances, un effet magique.

LA MER DE BOUE



IN de permission mélancolique dans un cottage des environs de Londres.

Madame, pelotonnée frileusement dans une bergère, tricote un passe-montagne. Monsieur étudie les journaux devant une carte dépliée. Il porte l'uniforme de capitaine, est déjà botté. Soudain, Madame soupire et demande d'une voix qui tremble légèrement :

— Cher, à quelle heure pensez-vous être de retour au front ?

— Si le bateau part régulièrement et si mon train ne me laisse pas en panne, demain à 5 heures *I shall be home*.

I shall be home ! « Je serai chez moi ». Que d'officiers et d'hommes, sur le point de retourner aux tranchées, ont involontairement employé cette expression caractéristique ! Merveilleuse emprise du milieu ! Ce coin boueux de Flandre belge où nous vivons depuis tant de mois a fini par devenir en quelque sorte notre « chez nous ». Tout en le

CHEZ NOS ALLIÉS

maudissant nous y laissons un peu de notre cœur et retrouvant les tristes campements aux familiers aspects nous avons l'impression de revenir au « home ».



C'est un fait : aujourd'hui la plupart d'entre nous connaissent beaucoup mieux ce coin de Belgique libre, entre le fameux saillant d'Ypres et la frontière française, qu'ils ne connaissent la banlieue de Londres ou les alentours de leur petite ville. Il n'est guère un chemin que nous n'ayons parcouru...

Cinq monts jalonnent l'horizon de ce pays flamand où s'écoulent, monotones et gris, nos jours d'hiver : au loin le mont de Cassel à silhouette moyenâgeuse, le mont des Cats, coiffé du monastère des Trappistes près duquel, en octobre 1914, un prince de Hesse se fit tuer ; plus près de nous, accolés l'un à l'autre au travers de la frontière, le Mont-Noir et le Mont-Rouge, et, terminant ce demi-cercle de collines, le mont Kemmel, en Belgique.

Des deux côtés des collines dénudées et noires, parsemant la plaine désespérément plate, des villes, des villages aux noms hier ignorés, aujourd'hui tragiquement célèbres : Elverdinghe ; Boesinghe, l'un des plus justement maudits des hameaux

BRITANNIQUES

flamands ; Busseboom ; Reninghelst ; Dickebush, autrefois joli coin champêtre, fameux pour son étang où venait l'été canoter la jeunesse, actuellement le cauchemar des Tommies ; Vlamertinghe, qui n'est plus qu'un amas de ruines ; Neuve-Eglise, quotidiennement bombardé... Dominant encore le panorama de sa tour déchiquetée, Ypres-la-Martyre ; puis, vers l'arrière : Poperinghe aux clochers encore inviolés ; Bailleul, le grand centre du ravitaillement ; Saint-Jans-Cappel, niché au pied du Mont-Noir ; Meteren, l'hospitalier Meteren, qui vécut à l'automne 1914 de terribles journées et connut les horreurs du combat dans les rues...

Ces noms hier inconnus sont aujourd'hui prononcés couramment dans des milliers et des milliers de cottages anglais. Madame les connaît par cœur pour les avoir tant de fois retrouvés dans les récits de son mari. Et l'enfant si fier de son *Daddy* ¹ soldat les répète après la maman...

Quand je dis que nos Alliés prononcent ces noms flamands, vous entendez bien qu'ils les prononcent « à l'anglaise », c'est ainsi que le pauvre village mutilé de Ploegsteert devient *Plug-Street* qu'on traduirait en français « rue du Robinet ». Tout le reste est à l'avenant... Il s'agit seulement de s'entendre.

1. *Daddy*, papa.

CHEZ NOS ALLIÉS

*
* *

Novembre a, dès sa venue, versé sur la campagne ses pluies torrentielles. Depuis lors, malgré de timides apparitions du soleil, le sol n'a pu sécher. Dans une grande partie de la contrée, ce sol est constitué d'une sorte de glaise molle, en flamand « clytte », si abondante qu'elle a donné son nom à une agglomération, le village de La Clytte non loin de Vlamertinghe.

Aujourd'hui, s'étendant à perte de vue, c'est une immense mer de boue où les pauvres fermes mettent les rares flots de leurs toits de tuiles ou de chaume. Pas une verdure, pas une note de couleur : la boue...

Les gens du pays affirment qu'en été cette campagne est ravissante et que dans des sentiers parfaitement secs des oiseaux chantent au creux des buissons fleuris. Mais je ne puis les croire, je ne puis m'imaginer cette plaine autrement que sous son désolant aspect actuel.

Bordant la route pendant des kilomètres et des kilomètres, les houblonnières dépouillées alignent les rangs stupides de leurs hideux poteaux et leurs réseaux de fil de fer où le vent gémit lugubrement. De place en place, dans les champs, des campements étalent la tache sombre de leurs huttes.

BRITANNIQUES

A droite et à gauche, la route est coupée de chemins. Mais n'allez pas vous y engager ! Un écriteau vous prévient charitablement : *Mud Road. No thoroughfare in wet weather* (Chemin de terres. Impraticable par temps de pluie). Avertissement superflu ! Quel est l'ironique officier du génie qui mit là cet écriteau ?

Aux croisements de routes, des poteaux indicateurs. Mais ce ne sont plus les indications banales du temps de paix. Vous lisez :

————→ La Clytte.

←———— Hyde Park Corner.

Il fallait la guerre, certes, pour rapprocher ces deux noms ! Souvent aussi des noms plus significatifs vous invitent à une sage prudence : Shrapnel Corner, Suicide Corner...

Sur la route s'écoule incessamment dans les deux sens un flot de *lorries*, fourragères et véhicules automobiles de toutes sortes... Des troupes en marche pataugent dans la boue des bas-côtés. La plupart des officiers portent les *gum-boots*, immenses bottes de caoutchouc montant jusqu'à la cuisse, seules chaussures possibles dans cette tourbière.

La foule la plus pittoresquement cosmopolite anime ce morne paysage : Anglais, Ecossais Irlan-

CHEZ NOS ALLIÉS

dais, Canadiens, Sud-Africains, Indiens... Ces cavaliers indiens sont d'admirables figures avec leur barbe de jais, leurs yeux profonds et rêveurs sous le turban, leurs nobles montures. Ils me font songer à des nomades bibliques... Et voici qu'arrivent à leur rencontre des autobus de Londres réquisitionnés.

Etranges contrastes de cette guerre !



Nous nous sommes d'ailleurs très vite habitués à la présence des Indiens et nous n'avons pas craint d'introduire dans notre langue déjà si pittoresquement va-

riée les mots étranges de *subadar*, *havildar*, *sepoy*; *risaldar*, *daffadar*, *sowar* (officier, sergent et soldat d'infanterie ; officier, sergent et soldat de cavalerie).

Voici un village... Sur le seuil de l'estaminet du *Rosendaël*, une plantureuse et fraîche Flamande, vrai tableau de Jordaens, bavarde avec un sergent écossais dont le kilt découvre les mollets rougis par le froid... Arrêtés autour d'une petite voiture de laitier, cinq ou six Tommies s'apitoient sur les pauvres chiens efflanqués qui la traînent...



(Cliché Photopress.)

LES POTEAUX INDICATEURS DU FRONT BRITANNIQUE

BRITANNIQUES

D'autres déambulent par la rue du village et s'arrêtent par groupes pour se coller le nez aux vitrines..

*
* *

Des vitrines ? Il y en a donc encore ? Certes, et mieux achalandées que jamais jusque dans les plus petits villages.

Les Flamands sont des commerçants singulièrement ingénieux, nos Alliés d'excellents acheteurs, et la fameuse formule : *Business as usual* (les affaires comme d'habitude) est dans ce coin boueux consciencieusement appliquée.

Dès les premiers jours de l'invasion khaki la plupart des fermes se sont transformées en estaminets ; des gens qui, avant la guerre, n'avaient aucun commerce vendent aujourd'hui de la bière, des fruits de conserve, des cravates et faux-cols khaki, des cravaches, des sticks, des breloques et des souvenirs.

Les maisons les plus convenables sont devenues des tea-rooms aux alléchantes annonces. Dans les locaux plus humbles on se contente de vendre des pommes de terre frites dont Tommy raffole. Je me souviens avoir lu sur la porte d'une masure, bien près du front, ce déconcertant écriteau :

Chips and real lace sold here. (Ici on vend des frites et de la dentelle véritable).

CHEZ NOS ALLIÉS

*
* *

J'eus, un jour de novembre, l'occasion d'un voyage particulièrement intéressant. Je devais conduire à l'hospice civil de La Panne deux vieillards belges que l'autorité militaire faisait évacuer de R... C'était parcourir, de Poperinghe à la mer, tout l'arrière du front allié : britannique, français belge et français encore.

Pour qui fait un pareil voyage, une remarque immédiatement s'impose. Dès qu'on quitte le secteur britannique pour entrer dans la zone française, il semble que par un coup de baguette de l'Enchanteur le prodigieux mouvement des camions et véhicules automobiles de toutes descriptions soit instantanément arrêté. Avant d'avoir parcouru un kilomètre on file sur une route complètement dégagée. C'est à peine si de loin en loin on rencontre une minuscule voiture à viande que conduit au grand trot un poilu bien emmitoufflé. On se demande où se sont évanouis les *lorries* et fourragères qui tout à l'heure obstruaient la circulation.

Le contraste est frappant. L'officier qui m'accompagnait ne put s'empêcher d'en marquer sa surprise.

— Ah ça, me dit-il, comment nourrissez-vous vos hommes ?

De fait, si notre ravitaillement est moins confor-

BRITANNIQUES

tablement organisé que celui de nos Alliés, il a du moins cet avantage précieux d'exiger des transports infiniment plus simples...

A Oostvleteren nous rejoignons la grande route d'Ypres à Furnes. Un régiment d'infanterie belge la suit d'un pas alerte. Les hommes portent des uniformes khaki tout neufs ; ils ont au ceinturon la baïonnette courte comme un couteau de chasse et la pelle de tranchée... Ils sifflent la *Brabançonne*, marquent allégrement la cadence...

Voici la sanglante Yser étendant sur les mornes rives ses inondations... Voici Hoogstade. Voici les trois clochers de Furnes et la svelte flèche de Sainte-Walburge encore intacte malgré la fréquence des bombardements.

Nous sommes arrêtés devant une guérite où s'abritent côte à côte un lancier belge et un chasseur à cheval français. Nous ne pouvons traverser la ville. Nous devons obliquer à gauche et faire un long détour pour franchir le système compliqué des canaux aux eaux dormantes... Là-bas, nous distinguons les dunes de Nieuport... Enfin voici La Panne.

Sur la même plage le premier souverain des Belges débarquait, il y a plus de quatre-vingts ans, pour aller prendre possession de son trône...

Une foule pittoresque et animée, fantassins belges, poilus français, officiers des guides aux

CHEZ NOS ALLIÉS

brillants uniformes, descend la rue principale et se répand sur la promenade qui longe la mer. Au large, des cuirassés s'alignent...

A droite, c'est la blanche bâtisse de l'Hôtel de l'Océan — hôpital modèle dirigé par le docteur Deparge, médecin particulier du Roi, dont la femme, infirmière d'une admirable abnégation, trouva la mort dans le naufrage du *Lusitania*.

Nobles figures du Roi et de la Reine, figure tragique de Mme Deparge, la Chevalerie et la Charité... Toute la Belgique en guerre...

*
* *

De tels voyages sont de trop rares diversions dans la monotonie de notre hiver. Encore ne sont-ils que diversions de privilégiés. Pour Tommy il n'y a pas de trêve à la lassante routine de la garde aux tranchées...

Tranchées devant lesquelles depuis des semaines et des semaines il ne se passe rien. Stoïquement accrochés aux digues fortifiées de cette mer de boue, les adversaires s'observent, se défient et ne bougent pas.

Les mêmes noms, Hooge, Bois du Sanctuaire, canal Ypres-Commines, jour après jour, reparaissent dans le rapport officiel, *Official Summary of Information*, que les jeunes officiers avec un irres-

BRITANNIQUES

pectueux humour appellent *Comic Cuts* les Coupures comiques.

Les Boches un matin nous enlèvent par surprise l'éminence fortifiée du Bluff ; nous la leur reprenons huit jours après ; le Roi accompagné du prince de Galles vient visiter le secteur ; puis tout retombe dans un calme morne.

Quand un Tommy se sent pris d'une impatience belliqueuse, de cette maladie proprement française qu'on appelle la « bougeotte », il part pour une petite expédition individuelle dans *No Man's Land*.

No Man's Land, la « Terre d'Aucun Homme », est le nom donné par nos Alliés à la zone particulièrement malsaine qui s'étend entre les réseaux de fil de fer barbelé des deux lignes adverses.

Des rencontres courtes et sanglantes se produisent dans *No Man's Land*. La lueur rapide d'une lame de baïonnette ou de couteau. Un cri dans la nuit... et Tommy redescend dans sa tranchée avec un casque de Hun.

C'est à travers la Terre d'Aucun Homme que se poursuivent de tranchée à tranchée d'homériques altercations. Il se trouve toujours chez les Boches quelque ancien garçon de restaurant ou quelque ex-barbier de Soho pour se faire dans le plus pur anglais le porte-voix de ses complices. Mais tout son bagout ne lui sert de rien ; les Tommies d'en face sont inégalables dans la répartie.

CHEZ NOS ALLIÉS

Quand la voix ne peut porter assez loin, un écriteau au bout d'une perche y supplée...

Les Canadiens n'aiment pas cette expression de *No Man's Land*. Terre d'aucun homme ? disent-ils. Pas le moins du monde ! Nous sommes les plus forts, donc nous sommes les maîtres, donc cette terre est à nous. Et tout simplement ils l'appellent « Canada ».

Les Canadiens, décidément, ont bien du sang français dans les veines...

*
* *

Le hasard, fort heureusement, perce parfois cette triste brume d'hiver d'un rayon de soleil...

Certain soir de novembre, accompagnant un officier, je revenais d'une longue course en service commandé. Il avait plu à torrents dans les premières heures de l'après-midi. Nous étions tous deux également trempés, crottés, maussades et mélancoliques...

Nous venions de mettre nos chevaux au pas pour traverser le pavé glissant du petit village de Locre. Le temps s'était un peu éclairci et permettait de distinguer la pittoresque tour carrée de la vieille église... Soudain je perçus des éclats lointains de cuivres, puis, de plus en plus distinct, un air de marche.. Une troupe approchait. Et je

BRITANNIQUES

me demandai si je ne rêvais pas : cet air si différent des rythmes habituels des musiques britanniques, cet air m'était connu, il éveillait en moi une foule de souvenirs. Pourquoi me faisait-il impérieusement songer à Paris ? Où donc l'avais-je entendu ?

— Arrêtons-nous un instant, voulez-vous ? dis-je à mon compagnon.

Les premiers Tommies pénétraient dans le village... Et brusquement je me souvins, car les hommes en chantant accompagnaient les cuivres.

Quand vienn't les beaux Dimanches
Dans les bois sous les branches
Aux environs d' Paris
Les amants font leurs nids...

Cet air c'était celui d'une chanson-marche, sur les motifs d'un défilé célèbre, que tout Paris fredonnait il y a dix ans ! D'entendre ce refrain français entonné par des Tommies, dans ce coin perdu des Flandres, c'était une impression singulière et émouvante.

Les premiers rangs de la colonne défilaient maintenant devant nos chevaux arrêtés près de l'église. Deux jeunes lieutenants, sac au dos, marchaient au côté de leur compagnie.

— Fichu temps ! dit l'un d'eux en passant près de moi

Ces fantassins khaki, qui s'en allaient, en chan-

CHEZ NOS ALLIES

tant, dans la boue et dont les officiers possédaient si bien notre langue, étaient des Français-Canadiens, *des compatriotes*.

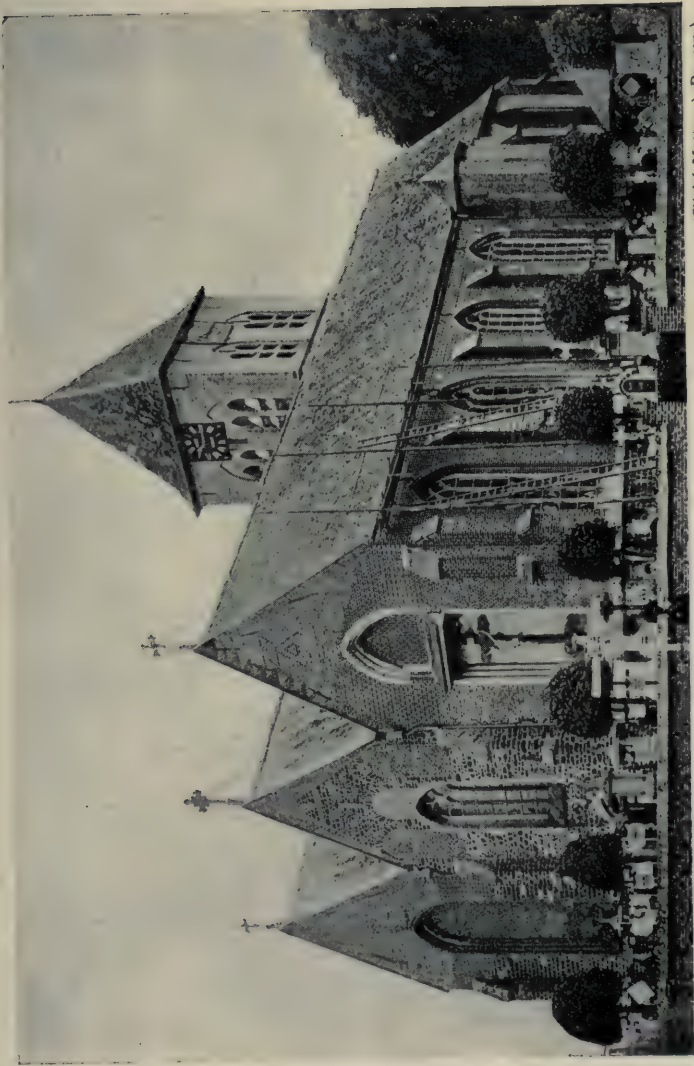
Le cri, malgré moi, partit :

— Vive le Canada !

Et cinquante voix enthousiastes me répondirent aussitôt :

— Vive la France !

Nous repartîmes au grand trot. Peu avant d'arriver à R... une dernière ondée nous surprit et acheva de nous mouiller jusqu'aux os... Mais n'importe, cette rencontre des Français-Canadiens m'avait réchauffé pour plusieurs jours...



L'ÉGLISE DE R..., EN FLANDRE BELGE

(Cliché Matton à Proven.)

LE CANTONNEMENT



MADAME, avez-vous une chambre pour un officier ?

Combien de fois, mes camarades, harassés, irrités et l'estomac criant famine après une journée de démarches et de piétinements, n'avons-nous pas posé cette lassante question ?

L'établissement du cantonnement de nos Alliés, ou *billeting* est une des principales besognes de l'interprète, et cette besogne aujourd'hui n'est pas toujours aimable. Disons-le franchement : ce fait est imputable en grande partie à la faute de nos Amis.

Au début de la guerre, ils se conformaient strictement à leurs instructions et procédaient au cantonnement de façon régulière en passant par l'intermédiaire des autorités communales françaises. Avec l'esprit d'indépendance qui leur est particulier, ils ont cherché par la suite à s'affranchir de cet intermédiaire et à se loger eux-mêmes. Les résul-

CHEZ NOS ALLIÉS

tats ne sont certes pas pour les encourager à persévérer dans ce système.

Un bataillon doit passer la nuit dans le village de M... Le *billeting party* ou détachement de cantonnement, composé d'un officier, de l'interprète et de deux caporaux, n'est envoyé dans la

localité qu'une heure à l'avance. En une heure tout doit être prêt.

Les officiers supérieurs sont logés d'autorité dans les meilleures maisons ; cela va sans dire. Le « flair » et la promptitude de l'interprète doivent faire le reste.

Il arrive fort souvent que deux unités s'abattent sur le même vil-

lage. C'est alors entre les deux interprètes une lutte amicale mais acharnée, la plus effrénée des courses.

Le plus débrouillard et le plus aimable, celui qui sait par ses assurances de paix décider la logeuse hésitante, est le gagnant.

Les deux collègues, suant et soufflant, se rencontrent dans la Grand'Rue :



BRITANNIQUES

— Eh bien, mon vieux ! où en êtes-vous ?

— Fini ! Je viens de caser mon dernier lieutenant.

— Veinard ! Je ne peux pas arriver à placer mon chapelain.

— Avez-vous essayé le bedeau ?

Dans le même esprit d'indépendance, nos Alliés ont établi dans toutes les grandes villes et dans la plupart des gros villages un *Town Major* ou Commandant de Place dont la tâche est d'assurer le cantonnement de toutes les unités arrivant dans la localité.

Or, il se produit ceci : neuf fois sur dix ce *Town Major* parle le français très imparfaitement ou ne le parle pas du tout. Il se fait un point d'amour-propre de se dispenser des services du secrétaire de mairie et s'entête à établir seul sa liste de logements. Il en résulte que cette liste est le plus souvent inexacte et que la plupart des noms qui y figurent sont mal orthographiés. Je vous laisse à penser si, muni de tels renseignements, le malheureux interprète, qui a pour instructions formelles de ses chefs britanniques de ne s'adresser qu'au *Town Major*, peut avoir de l'agrément...

Le résultat le plus curieux de ces errements c'est qu'en général les Anglais n'occupent que les logements situés dans la rue principale du village ou dans les rues immédiatement adjacentes.

CHEZ NOS ALLIÉS

N'ayant qu'une connaissance imparfaite de la localité, le *Town Major* a omis les chambres, souvent les plus confortables, qu'il faut savoir dénicher aux extrémités de l'agglomération.

Même arrivé le dernier, je n'ai jamais éprouvé la moindre difficulté à loger les officiers et les hommes de mon unité dans une ville où règne un *Town Major*. Je n'ai jamais manqué de trouver en pareils cas d'excellentes chambres et des cantonnements que le fonctionnaire britannique ignorait complètement et que le secrétaire de mairie, bon vieillard à cheveux blancs, m'indiquait avec un cordial empressement.

Nos Alliés d'ailleurs ont le bon sens de reconnaître leur faute et commencent à revenir au vieux système.

* *
* *

Le bon vieux système, paisible et régulier, n'a-t-il pas en outre tous les charmes du pittoresque. Quand il s'agit d'un cantonnement de repos à l'arrière, surtout, et que le temps ne presse pas, c'est un vrai plaisir.

Notre unité doit se fixer dans deux jours à P..., petit village perdu dans la campagne, à l'orée des bois que septembre commence à dépouiller. Le major nous a dès aujourd'hui lancés en éclaireurs : l'aimable lieutenant B... qui remplit les fonctions

BRITANNIQUES

d'officier de cantonnement, le *Quarter-Master*¹ qui tient à s'assurer des ressources en combustible et d'autres points de détail, et moi-même.

Notre cavalcade produit dans la rue de l'Eglise un grand émoi ; vingt gosses excités nous guident vers la mairie — une des salles de l'école des garçons.

Ah ! le bon vieux maire ! C'est un vieillard de quatre-vingts ans, mais si vert, si droit et si alerte qu'au bout de peu d'instant on oublie son âge. Il était déjà maire en 70 et a vu les Allemands : « Tenez, Messieurs, j'ai eu des officiers dans la vieille salle de mairie qui s'élevait sur l'emplacement même de celle-ci. Ah ! les sales gens ! » Depuis lors, P... n'a jamais vu de troupes, pas même des Français en manœuvre. Aussi notre arrivée prend-elle les proportions d'un formidable événement. M. le maire ne nous le cache pas. Il ne nous dissimule pas non plus qu'il aimerait mieux nous voir nous fixer ailleurs.

— Combien d'hommes allez-vous nous donner ? nous demande-t-il timidement.

— Oh ! presque rien... Trois cents hommes, une cinquantaine de chevaux et quelques mulets.

M. le maire lève les bras au ciel et secoue sa tête chauve.

1. *Quarter-master*, officier d'approvisionnement.

CHEZ NOS ALLIÉS

— Impossible ! impossible ! nous n'avons pas la place pour cinquante.

Le lieutenant B... qui bénéficie déjà d'une longue expérience emploie de suite les grands moyens et, par mon truchement, délivre cet ultimatum :

— M. le maire, réfléchissez. Si dans un quart d'heure nous ne sommes pas assurés de votre concours, nous serons contraints de passer outre et de procéder nous-mêmes aux préparatifs du cantonnement.

L'effet est immédiat. M. le maire agite de nouveau la couronne de ses cheveux blancs et — c'était fatal — déclare presque aussitôt d'un ton conciliant :

— Dans ces conditions, c'est différent... Nous allons toujours voir.. En se serrant bien on y arrivera peut-être...

Il appelle un gamin, lui glisse à l'oreille quelques mots mystérieux, parmi lesquels je distingue ceux de garde-champêtre et de tambour, puis, sautillant allègrement, il nous guide à travers le village.

— Je vais tout d'abord, m'a-t-il dit, vous montrer le château.

Joyeusement, j'ai touché le coude du lieutenant B...

— Un château ! Quelle veine ! Nous allons y installer un mess à étonner le Major...

BRITANNIQUES

Nous nous sommes arrêtés dans la cour d'une ferme, presque tout entière emplie d'un immense tas de fumier.

— Eh bien, M. le maire, je croyais que vous deviez nous montrer d'abord le château ?

— Mais nous y sommes.

— !!!

Et le bon vieillard nous explique tranquillement :

— Mais oui... le château a été complètement démoli il y a plus de cinquante ans. Il n'est resté que cette ferme qui en était une dépendance. Mais nous continuons par habitude à l'appeler le « château ». Dans les pays, vous savez...

Après deux heures de marches et contre-marches, nous avons tout de même fini par établir notre cantonnement. Les deux écoles neuves des garçons et des filles, qui par bonheur sont inoccupées pendant trois semaines encore jusqu'à la rentrée des classes, constituent le meilleur du village et nous en avons tiré largement parti.

Après un tel travail, nous avons tous la même idée. M. le maire la devine et l'exprime en termes choisis :

— Si nous prenions un verre ?

Dans la salle à manger du maire. Café, pousse-café, pousse-pousse-café. Le *Quarter-Master* qui nous avait suivis, silencieux, dans toutes nos pére-

CHEZ NOS ALLIÉS

grinations commence à retrouver sa belle humeur et sa joviale gaieté. Ce petit maire de quatre-vingts ans qui rit comme un enfant l'enchanté ! La sympathie est réciproque et les deux amis déjà se donnent sur l'épaule des tapes cordiales.



M. le maire tire de sa poche un étui de cuir et l'offre à M. l'officier :

— Un cigare ?

— Cigare ? *Oh ! yes, très bonne. Thank you very much.*

Le regard de M. le maire a une lueur malicieuse. Il doit y avoir quelque chose là-dessous...

Je ne me trompe pas.

Le *Quarter-Master* sans défiance ouvre l'étui. Il en jaillit un petit diable à ressort qui lui saute au nez. Et les rires cordiaux d'éclater. Ah ! les joies de l'Entente !

Au dehors, le tambour prolongeait depuis cinq minutes ses roulements. Il vient de se taire et le garde-champêtre commence à lire d'une voix éclatante. Je m'approche de la fenêtre et perçois des bribes de phrases : « Arrivée des troupes de S. M. le Roi d'Angleterre... Comptons sur le patriotisme

BRITANNIQUES

de la population... Accueil chaleureux... Attitude respectueuse... Réception cordiale... » Le reste est étouffé sous la clameur d'une cinquantaine de gosses qui se mettent à hurler :

— Vive l'Angleterre !

*
* *

Il n'y a pas à dissimuler que des heurts désagréables — dont les interprètes sont toujours les victimes — se sont trop souvent produits au sujet du cantonnement, entre nos Alliés et nous.

J'attribue ces difficultés, pour une très grande part, à la navrante rapacité de certains civils de nos campagnes — notamment des campagnes de l'arrière.

Je ne sais quels esprits faux entretiennent à plaisir parmi nos populations rurales cette légende singulière et vivace que tous les officiers britanniques sont des millionnaires. Légende absolument stupide. Il y a parmi les officiers de l'armée de Kitchener nombre de pères de famille qui n'ont que leur solde pour vivre et se soucient de la moindre différence, à la fin de la semaine, sur leur « note de mess ».

Or, c'est précisément au sujet du mess que se produisent le plus souvent les difficultés. Pour le logement, les indemnités dues à l'habitant sont

CHEZ NOS ALLIÉS

établies par le Décret de 1877 de façon précise : un franc par nuit et lit d'officier ; 0 fr. 20 par nuit et lit de sous-officier ou soldat. Pour les mess d'officiers il n'en est pas de même. Aucune disposition réglementaire ne détermine le chiffre de l'indemnité à allouer. Les circulaires recommandent, par suite, d'avoir recours à des « arrangements amiables ».

Or, force est de le constater : malgré la grandeur des événements que nous traversons, trop d'âmes n'ont pas encore vibré, trop de cœurs ne battent encore qu'à l'appât du gain. Je veux bien reconnaître, à l'honneur de nos populations rurales, qu'il ne s'agit là que de tristes exceptions. Elles n'en sont pas moins scandaleuses

* * *

Soyons justes : de ces malentendus pénibles nos Alliés portent aussi leur part de responsabilité. Ils possèdent la faculté merveilleuse de se sentir immédiatement « chez eux » en quelque endroit qu'ils se trouvent. L'exercice pratique de cette faculté présente pour autrui de sérieux inconvénients.

En leur extrême souci du confort, les ingénieux fils d'Albion ont une tendance fâcheuse à modifier suivant leurs goûts personnels la disposition du

BRITANNIQUES

mobilier dans les chambres qu'ils occupent. Combien de maîtresses de maison de nos villes du Nord ont un beau matin poussé des cris de surprise en découvrant le lit, qui jusqu'alors était placé de milieu, transporté vers l'angle droit de la chambre et la table de toilette, qui la veille encore faisait vis-à-vis à l'armoire à glace, déplacée vers la fenêtre ! Et combien de fois aussi leur surprise s'est changée légitimement en indignation à la vue d'un immense tub étalé sur le tapis !

Ce qui est vrai pour le détail ne l'est pas moins pour les questions d'importance.

Un exemple entre cent :

Dans une grande ville du Pas-de-Calais, les autorités britanniques avaient loué dans une des rues principales — royalement, il faut le reconnaître — un nombre imposant d'immeubles pour y installer leurs bureaux. Tous ces immeubles étaient voisins les uns des autres, mais leur alignement présentait par malheur une solution de continuité. Juste au milieu des édifices britanniques se dressait un hôtel d'un joli style et d'aspect fort confortable.

Jugeant que cet hôtel leur conviendrait à merveille pour parfaire la centralisation de leurs services, les Anglais se renseignèrent et ils apprirent que l'hôtel convoité était... celui de la sous-préfecture. Croyez-vous que ce détail les arrêta ? Pas le moins du monde. Ils proposèrent froidement

CHEZ NOS ALLIÉS

d'expulser le sous-préfet et de prendre l'immeuble à bail.

On eut toutes les peines du monde à leur faire comprendre que malgré les progrès de l'Entente, il était impossible, cette fois, de leur donner satisfaction.

* * *

Plus on approche du tront — et surtout du front de Belgique — plus le cantonnement devient simple. La plupart des villages et hameaux, constamment bombardés, sont en effet évacués par la majorité de la population civile et les maisons, vidées de leur humble mobilier, abandonnées à l'armée.

Les Tommies n'ont qu'à s'installer du mieux qu'ils peuvent dans ces masures désertes et à demi ruinées...

Mais, même en de telles circonstances, le cantonnement, dans ce bon pays flamand, ne va pas sans incidents et sans pittoresque — comme le prouve, parmi beaucoup d'autres, cette authentique histoire :

Dans P..., ville belge soumise par les Boches à un bombardement intermittent mais où demeurent encore des civils obstinés, on peut voir, au coin de presque toutes les voies, une plaque en tôle émaillée en tous points semblable aux plaques

BRITANNIQUES

indicatrices des rues de Londres. Sur cette plaque sont inscrits en lettres blanches les mots suivants : *Verboden te Vateren* qui signifient, en langue flamande, tout simplement et très vulgairement : « Défense d'uriner ».

Deux brigades devaient, certain jour d'hiver, se relever mutuellement. Le *staff captain*¹ de la brigade montante télégraphia à son collègue de la brigade descendante pour savoir dans quelle rue de la ville exactement se trouvait certain cantonnement qu'il devait occuper. Ce dernier se rendit jusqu'au coin, ouvrit son calepin, jeta un coup d'œil sur la plaque et très consciencieusement nota ce qu'il croyait être le nom de la rue.

Le lendemain, dans un ordre publié à de nombreux exemplaires, on pouvait lire avec ébahissement : « Le ...^e bataillon, cantonnera à P... *Verboden te Vateren* ». Une bonne âme s'empressa de faire connaître la traduction de ces trois mots déconcertants et on devine avec quels sourires elle fut accueillie.



1. *Staff captain*, capitaine d'État-Major.

CHEZ NOS ALLIÉS

* * *

Faites l'expérience. Demandez aux officiers britanniques que vous pourrez rencontrer ce qui les a le plus frappés dans notre pays. Je parie que neuf sur dix, pour peu qu'ils soient en veine de franchise, vous répondront invariablement :

— Le manque de baignoires !

Nos Alliés ne peuvent arriver à comprendre l'absence totale d'appareils d'hydrothérapie dans les maisons, même les plus cossues, de nos villes du Nord. C'est un étonnement dont après deux années de guerre ils ne sont pas encore revenus !

Les Anglais, pour qui le bain quotidien est une tyrannique habitude, se trouvèrent fort embarrassés lorsqu'ils débarquèrent chez nous. Puis, toujours pratiques, ils se mirent à construire, dans les villes de l'arrière d'abord et jusqu'à quelques kilomètres du front ensuite, des établissements de bains militaires admirablement organisés. Aujourd'hui, dans tous les secteurs britanniques, comme dans les bonnes maisons, Tommy a l'eau à volonté...

Mais je me souviens des débuts et des chasses inénarrables auxquelles ne craignaient pas de se livrer les obstinés insulaires dans l'espoir chimérique de découvrir l'introuvable baignoire.

Pour en donner une légère idée, je ne puis

BRITANNIQUES

mieux faire que conter cette petite aventure dont, certain soir d'hiver, je fus la victime.

Je me trouvais dans la ville de S..., en tournée hebdomadaire de ravitaillement, lorsque devant l'hôtel du Faucon je fus arrêté par un capitaine d'artillerie.

Ce capitaine ne présentait pas le type populaire de l'officier britannique. Il avait une moustache fournie, martialement retroussée, et toute sa physionomie portait une expression de sévérité qui devait certainement inspirer aux hommes sous son commandement la salutaire envie de filer droit. Moi-même, en présence d'un tel guerrier, je ne me sentais pas très à l'aise...

Il prit cependant son air le plus aimable pour me demander :

— Voulez-vous me rendre un service ?

— Certainement, Sir. Je ne serais que trop heureux...

— *All right !* Je veux baigner. Conduisez-moi...

Le conduire ! Mais où donc, grands dieux ? En désespéré, je pénètre dans l'hôtel du Faucon. A ma question timide, la patronne ne répond que par un sourire d'indulgente pitié.

Même insuccès à l'hôtel du Commerce. Accueil plus décourageant encore au Lion d'Or. Le patron qui s'affaire à ses fourneaux lève les bras au ciel

CHEZ NOS ALLIÉS

et me crie d'une voix furieuse... « Vous m'embêtez ! »

Le capitaine m'a suivi dans ces trois tentatives sans prononcer une syllabe. Quand nous nous retrouvons sur le trottoir, il me fixe d'un œil sévère et articule :

— Prodigeux ! Les Français ne se lavent donc pas ?

Je me sens pris d'une envie folle de m'esquiver.

— J'ai bien peur, dis-je d'une voix insinuante, que nous ne trouvions pas ce que vous cherchez et...

Le capitaine m'arrête brusquement d'un nouveau coup d'œil et ses terribles moustaches semblent se hérissier d'indignation.

— Mon jeune ami, je ne me suis pas lavé depuis quatre jours. J'ai fait dix *miles* à cheval pour venir ici. Je veux baigner. Marchons.

Essayons les demeures privées.

A la porte d'un hôtel d'apparence cossue et d'un joli style Louis XVI j'ai tiré la poignée ciselée de la sonnette. A ma demande, la domestique qui ouvre va quérir sa maîtresse et en phrases embarrassées et suppliantes j'expose ma requête : « Il s'agit de rendre un immense service à un officier allié... Il a fait une longue route... est couvert de poussière... Si vraiment il n'y a pas de baignoire, ne pourrait-on pas installer dans une buanderie



EXCÈS DE ZÈLE

— A quelle heure réveillerai-je Monsieur demain matin ?

(Le Colonel Chetwynde, Croix-de-Victoria, chez lui pour une courte permission, ne veut pas se déshabituer de la vie de cagna.)

BRITANNIQUES

un grand tub... un baquet rempli d'eau chaude... n'importe quoi ? »

— Yes, n'importe quoi, répète derrière moi, d'une voix tonnante, le capitaine qui paraît comprendre quelques mots de français.

La dame du logis exprime des regrets infinis mais décisifs et nous nous retrouvons sur le trottoir.

Cette fois, je n'ose même pas regarder mon compagnon. Soudain il me vient une inspiration — l'inspiration suprême.

Nous traversons vivement la Grand'Place et allons, comme au bon vieux temps, demander asile au couvent.



La Mère supérieure écoute ma requête avec un sourire amusé, mais très doux.

— Monsieur, me répond-elle, c'est bien parce qu'il s'agit d'obliger un compatriote. Je ne puis vous offrir qu'une très grande lessiveuse dans laquelle nous lavons le linge de la communauté. Si ça peut faire votre affaire, je vais immédiatement la faire remplir d'eau tiède et dans un petit

CHEZ NOS ALLIÉS

quart d'heure, Monsieur pourra s'y baigner.

Le capitaine s'est tout à coup transformé et il paraît en cet instant le plus aimable des hommes.

— J'attendrai tout le temps qu'il faudra... pourvu que je baigne.

— Ma sœur, dis-je, avec une reconnaissance sincère, vous me sauvez la vie !

Et voici comment, après avoir parcouru vainement toute une ville, un officier des Armées Britanniques se baigna dans une lessiveuse.

LE CAMP



LE camp où je vais vous promener n'est pas, je le concède, un camp tout à fait ordinaire. Sur un terrain particulièrement propice il a été construit de toutes pièces, à titre d'expérience, sur les indications d'un officier possédant en matière d'hygiène militaire une compétence spéciale et à qui le commandement a pour la circonstance laissé carte blanche. Ce camp récent ayant bénéficié des enseignements de dix-huit mois de guerre présente donc des différences sensibles avec les vieux camps construits par nos Alliés dans les débuts de la campagne. Mais ces différences résident surtout dans les détails et, pour l'ensemble, *Duckboards Camp*¹ ou « Camp des Planches à Canards » peut

1. Dans un camp, le grand ennemi du soldat, c'est la boue. Pour éviter l'embourbement nos Alliés jettent à travers leurs campements des chemins légèrement surélevés et composés de planches à claire-voie ou *Duckboards*, en français « planches à canards », assez semblables aux planches qui courent sur les galets de nos plages. Dans *Duckboards Camp*, ces chemins sont innombrables, d'où son nom.

CHEZ NOS ALLIÉS

passer pour le camp-type des secteurs britanniques. Il est en tout cas parfaitement propre à permettre la comparaison avec nos camps français.

Il ne s'agit pas, entendons-nous, d'un de ces immenses campements de l'arrière, plutôt semblables à des villes. *Duckboards Camp* est un camp du front et n'est situé qu'à quelques kilomètres des tranchées de première ligne.



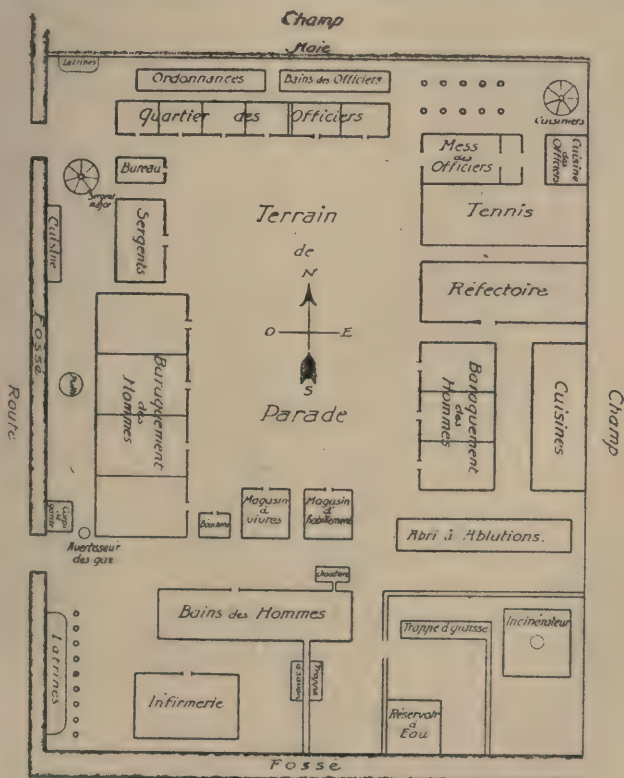
Un grand rectangle, long de 150 mètres environ et bordé de peupliers. Le côté ouest du rectangle longe la route dont deux solides ponts de bois franchissent le fossé.

Le Camp des Planches à Canards est essentiellement un camp de huttes en bois — mais huttes perfectionnées vastes et aérées, munies de portes et fenêtres ultra-modernes. Seules deux ou trois tentes peintes comme des wigwams d'Indiens dressent ici et là leurs toits pointus.

Tout le côté nord du quadrilatère est occupé par le quartier des officiers : huttes meublées d'un lit de camp, d'une table, d'une chaise de rotin et des pittoresques bibelots guerriers qu'y ajoute la fantaisie du locataire ; mess spacieux, office et cuisine.

BRITANNIQUES

La tente du sergent-major est placée en sentinelle à l'entrée nord-ouest surveillant toutes les allées et venues du camp. Tout auprès l'*Orderly Room* ou « bureau », puis le quartier des sous-officiers



Plan schématique du « CAMP DES PLANCHES À CANARDS »

CHEZ NOS ALLIÉS

A l'entrée sud-ouest du camp, le corps de garde et l'énorme cloche qui constitue le signal avertisseur des gaz. A proximité, le puits foré par nous et qui nous alimente en eau potable délicieusement fraîche.

Grâce au réseau compliqué des chemins en planches-à-canards, l'herbe a pu pousser, verte et drue, dans le carré central du camp qui sert de terrain de parade. Au milieu de ce carré, la girouette qui, à tout instant, indique la direction du vent et, partant, les chances d'attaque par les gaz.

Le côté sud du carré central est fermé par la boucherie, les deux magasins à vivres et à habillement. Tout le reste du camp est occupé par les baraquements des hommes, leur réfectoire, leurs cuisines, leurs bains, leur infirmerie, leur abri à ablutions.

J'oubliais un détail : le tennis situé entre le mess des officiers et le réfectoire des hommes. N'allez pas crier à la folie ! Il ne s'agit que d'un petit tennis réduit ou tennis Badminton mais qui nous a permis de tromper l'ennui de bien des heures

*
* *

« Tout ceci, me direz-vous, est bien compris, certes, et fort confortable. Etant donnée la proxi-

BRITANNIQUES

mité du front c'est même remarquable, mais ce n'est pas extraordinaire ». Je vous l'accorde. Pour vous montrer ce que notre camp présente de vraiment particulier et le degré de perfection sanitaire auquel peut atteindre la minutie britannique, il me faut entrer maintenant dans des détails que vous trouverez peut-être un peu vulgaires. Je m'en excuse, mais n'hésite cependant pas à les décrire. Une délégation de l'Académie de Médecine de Paris, en tournée sur le front de nos Alliés et venue visiter le « Camp des Planches à Canards » qu'on lui signalait à juste titre comme un modèle, a jugé ces détails d'un très grand intérêt. Il m'est donc permis de penser qu'ils peuvent, dans une certaine mesure, intéresser également le lecteur.

Sachez donc que les quatre principales curiosités de notre camp sont :

- 1° La trappe à savon ;
- 2° La trappe à graisse ;
- 3° L'incinérateur ;
- 4° L'armoire à viande perfectionnée.

Je ne vous apprendrai rien, je pense, en vous disant que les Anglais se baignent. Les officiers se baignent même tous les jours ; les Tommies aussi souvent qu'ils le peuvent. Sous l'abri à ablutions ils se rasent et procèdent chaque matin à leur toilette courante, mais une fois la semaine au moins il leur est donné de faire beaucoup mieux.

CHEZ NOS ALLIÉS

Grâce à la générosité de la Croix-Rouge, nous possédons huit grandes baignoires en zinc et dans ces huit baignoires les Tommies, à tour de rôle, viennent prendre de véritables et bienfaisants bains chauds. Deux hommes sont de façon permanente affectés à ce service.

Dans un camp quelconque qu'advierait-il de cette eau sale et savonneuse ? Elle s'écoulerait au fossé, y croupirait et très vite le contaminerait. Dans un camp britannique, c'est impossible ; d'où la trappe à savon.

La trappe à savon consiste essentiellement en une caisse imperméabilisée et divisée en compartiments étanches communiquant entre eux par des trous percés à des hauteurs diverses mathématiquement calculées. Au travers de ces séparations l'eau venue des bains barbote dans une solution de chlorure de chaux qui précipite le savon en une écume épaisse. Quand elle s'écoule du dernier compartiment vers le fossé, l'eau est absolument pure.

Comme nous assistions aux premières expériences et que deux jeunes lieutenants avaient, en regardant, un petit sourire sarcastique, il me souvient que le major s'écria, vexé :

— Si vous souriez encore et doutez de la pureté de mon eau, pour vous convaincre, ma parole, je vous en ferai boire !

BRITANNIQUES

La trappe à graisse est construite suivant le même principe et répond au même souci. Après chaque repas, les Tommies lavent leurs *dixies* ou gamelles. Si on les laissait jeter leur eau de vaisselle au fossé, le camp serait bientôt envahi d'odeurs infectes et de légions de mouches. Halte-là ! il faut passer par la trappe à graisse. La trappe à graisse est une longue table de bois creusée en son milieu d'une rigole triangulaire ; cette rigole est coupée de 25 en 25 centimètres par des cloisons en zinc percées de trous. L'eau de vaisselle, versée dans le baquet à l'extrémité de la table, filtre progressivement à travers les compartiments et, purifiée dans le dernier par du chlorure de chaux, s'écoule limpide vers le fossé tandis que la graisse demeure au fond de la rigole. Et cette graisse qu'en fait-on ? A l'incinérateur !

L'incinérateur est un four en briques réfractaires fonctionnant jour et nuit. Sur ce four quatre énormes marmites sont en train de bouillir. Dans l'incinérateur l'homme de service enfourne les matières grasses de la trappe à graisse et l'écume solidifiée de la trappe à savon. On y brûle bien d'autres choses encore : les débris de viande et les os, tous les sous-produits, toutes les ordures du camp. Et dans les énormes marmites ce qui bout (je m'excuse d'avoir à écrire le mot) c'est de l'urine. L'ébullition achevée il ne reste qu'une

CHEZ NOS ALLIÉS

couche solidifiée de matières ammoniacales qui viennent à leur tour se consumer dans l'incinérateur. En définitive, de la vie des 250 ou 300 hommes qui s'agitent dans le « Camp des Planches à Canards », il ne reste absolument aucun déchet.

En ce qui concerne « l'armoire à viande » je regrette de ne pouvoir entrer dans des détails bien précis. Il ne m'a jamais été donné de pénétrer dans le local « tabou » de la boucherie. Qu'il me suffise de dire ceci : le major affirme que, grâce à son système perfectionné de grillages et pièges à mouches, il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais, malgré la chaleur et l'attraction des viandes, une seule mouche dans sa boucherie. Son affirmation est rigoureusement exacte et c'est peut-être le résultat dont il est à juste titre le plus fier.

* * *

Si vous avez voyagé en Angleterre un an ou deux avant la guerre vous vous rappelez certainement avoir vu sur tous les murs des affiches représentant une énorme mouche avec, au-dessous, cette légende impérieuse : *Kill that fly!* (Tuez cette mouche !)

Dès cette époque la chasse à la mouche prenait chez nos Alliés les proportions d'une véritable croisade nationale. Avec juste raison d'ailleurs :

BRITANNIQUES

est-il insecte plus répugnant et plus malsain ? Aujourd'hui cette croisade se poursuit au front avec une impitoyable et efficace méthode.

Constater que la malpropreté est le principal facteur de multiplication des mouches, c'est émettre un axiome de La Palice. Dans notre camp, d'une impeccable tenue sanitaire, vous pensez bien que les irritants insectes ont toujours été rarissimes. Aux premières chaleurs cependant nous en avons découvert quelques-uns. Quel émoi ! Des poudres destructives ont été répandues aussitôt dans les endroits suspects. Puis le major nous a armés de chasse-mouches, composés d'une baguette à l'extrémité de laquelle s'attache un large carré de cuir. Et dans le mess, avec une louable émulation, pour occuper les moments de loisir, nous avons tué les mouches !

Aujourd'hui il serait impossible de découvrir dans le Camp des Planches à Canards la plus petite de ces bestioles. Nous avons la double satisfaction d'assurer notre confort et de nous conformer en même temps strictement aux prescriptions réglementaires. Ces prescriptions sont contenues dans une petite brochure, d'ailleurs fort intéressante, intitulée : *De la destruction des mouches et des poux dans les camps*. Depuis le début de la guerre il a bien été tiré, je pense, de cet opuscule vingt ou vingt-cinq rééditions. Pour ma part, je l'ai vu

CHEZ NOS ALLIÉS

parvenir je ne sais combien de fois à mon unité. Cette infortunée brochure est devenue dans l'armée une véritable « scie », et, par une amusante malchance, elle est toujours distribuée au moment le plus inopportun.

Il me souvient m'être trouvé certain jour dans une cagna dont les environs étaient très fortement bombardés... Soudain un 120 éclate à quelque 200 mètres. Et dans le même moment apparaît à l'entrée du *dug-out* un messenger boueux, qui plonge dans l'abri le bras tendu. L'éclatement et l'apparition de ce messenger au visage rubicond ont si parfaitement coïncidé que je ne puis m'empêcher de songer au coup de cymbales qui dans *Faust* fait surgir Méphistophélès. Au bout du bras tendu il y a un pli. Le Major le prend, l'ouvre et annonce à la grande joie de tous : *Destruction des mouches et des poux dans les camps !*

Cette petite histoire qui a dû se renouveler bien des fois me fait songer à un impayable dessin du caricaturiste Bairnsfather :

Le colonel Fitz-Shrapnel est dans son poste de commandement au cours d'une bataille terrible. Les obus de tous calibres ont fait voler les sacs à terre de sa cagna. Au-dessus de lui, en avant, en arrière, à droite, à gauche, c'est une averse de mitraille... A demi écrasé, l'infortuné colonel est

BRITANNIQUES

courbé dans son étroit abri, et dans le feu de l'action sa physionomie a pris une effrayante expression de férocité... Tout à coup, sonnerie. Le colonel Fitz-Shrapnel saisit le récepteur. Les nerfs tendus il écoute ! Et une voix impassible énonce : « Veuillez nous faire savoir combien de boîtes de confiture de groseille ont été touchées par votre unité depuis le 1^{er} du mois ».

O joies éternelles de la paperasse et de la bureaucratie dans toutes les armées du monde !

* * *

La jeunesse est sans pitié...

Je vous laisse à penser si ces histoires de trappe à savon, trappe à graisse et piège à mouches ont exercé la verve des lieutenants de vingt ans de l'unité.

La trappe à savon surtout a le don d'exciter leur humour. Vingt fois la semaine une petite scène dans le genre de celle-ci provoque dans le mess une douce gaieté :

— Dites-moi, n'avez-vous pas vu W... ? Je l'ai cherché partout et ne puis arriver à le découvrir !

— Il n'est pas au magasin d'habillement ?

— Non.

— Ni à l'infirmerie ?

— Non plus.

CHEZ NOS ALLIÉS

— Diable, diable... Avez-vous regardé dans la trappe à savon ?

La première fois le majora souri. Maintenant il ne sourit plus.

Pour apporter la note finale à l'harmonie de son bien-aimé camp, le *skipper*¹ a fait piquer devant chaque hutte un écriteau de bois noir indiquant par une superbe inscription en lettres blanches la destination du local : Baraquement A, Baraquement B, Magasin d'Habillement, etc. L'idée est fort bonne. Mais le méticuleux officier ne s'en est pas tenu là.

Chaque matin, conformément au règlement, il désigne à tour de rôle un officier de service ou *Orderly Officer* qui ne doit pas quitter le camp pendant 24 heures et à qui doivent s'adresser en toutes circonstances le sergent-major et le sergent de garde. Pour éviter que, dans un cas urgent, on ait à chercher cet officier, le major a fait peindre un magnifique écriteau « *Orderly Officer* » qui doit être accroché bien en vue, à l'extérieur de la hutte habitée par l'officier de service.

Idée excellente encore, mais qu'avec leur esprit frondeur les jeunes subalternes n'ont pas trop goûtée. Ils se sont malicieusement promis de le faire comprendre à leur supérieur.

1. *Skipper*, timonier, nom donné familièrement par les officiers subalternes au commandant d'une unité.

BRITANNIQUES

L'autre matin, au moment de quitter sa hutte pour aller luncher, l'incorrigible lieutenant D... qui était de service n'a-t-il pas imaginé de s'accrocher dans le dos le malencontreux écriteau ? A table il a choisi son siège de façon à présenter son dos juste devant la porte. Le premier objet qui devait attirer le regard des arrivants était la fameuse inscription blanche « Orderly Officer ».

Pour le dîner on n'oserait se mettre à table en l'absence du major. Mais pour le lunch l'usage permet, s'il est en retard, qu'on commence sans l'attendre.

Ce jour-là, justement, le major est arrivé le dernier. Dès le seuil son regard s'est arrêté sur l'écriteau. Il a gagné sa place au haut bout de la table sans mot dire mais, à peine assis, a laissé tomber sur D... un coup d'œil terrible. D..., mon ami, votre plaisanterie était un peu forte ; vous avez une mauvaise note.

Quant à l'armoire à viande, le major véritablement n'a pas eu de chance. Il y a quelques jours le général de brigade est venu inspecter le camp. La visite s'est passée le mieux du monde suivant le rite invariable : trappe à savon, trappe à graisse, incinérateur, boucherie.

Au seuil de ce petit local, le major affirme la perfection de son système de protection contre les mouches. Puis, pour en offrir la démonstration,

CHEZ NOS ALLIÉS

pratique, il ouvre la porte. Aussitôt s'échappe une mouche de belle taille qui vient bourdonner aux oreilles du général...

J'ai toujours soupçonné quelque mauvais plaisant d'avoir placé là cette invraisemblable bestiole. Je parierais même... Mais soyons discrets...



(Cliché Rol.)

INTÉRIEUR DES HALLES D'YPRES APRÈS L'INCENDIE

UNE VISITE A YPRES

Front de Belgique, 15 octobre 1915.

E reçois de M. le vicaire de R... une hospitalité parfaite — cette hospitalité du cœur dont on garde à jamais le souvenir reconnaissant. Sa maison abrite un second locataire de guerre, un réfugié, M. l'abbé L... qui était à Ypres aumônier d'une communauté religieuse. Il a vécu dans la ville-martyre sous les bombardements et ne l'a quittée que parmi les derniers.

Quand mon service me le permet, nous prolongeons la veillée autour de la lampe. Ces messieurs allument leurs pipes flamandes aux longs tuyaux de terre, je brûle du tabac anglais, et nous bavardons...

L'abbé L... et moi avons été bien vite rapprochés par une commune faiblesse : nous nous sommes

CHEZ NOS ALLIÉS

découvert le même amour passionné du bouquin.

— Voyez-vous, me confiait-il un soir, ma maison est certainement, à l'heure actuelle, complètement détruite, et j'en prends mon parti... Mais je ne puis me consoler de la perte des vieux livres, mes chers compagnons, restés là-bas sous les ruines...

Et je ne pus m'empêcher de répliquer :

— Comme je vous comprends ! Si jamais l'occasion se présente pour moi d'aller à Ypres, j'essaierai, je vous le promets, de vous rapporter vos bouquins.

20 octobre.— L'occasion vient des'offrir, inespérée.

Depuis une quinzaine, les premiers froids se faisant sentir, nous hâtons avec une activité fiévreuse la construction des huttes qui doivent être nos quartiers d'hiver. Mais bien que nous ayons acheté pour nos charpentes toutes les perches des houblonnières voisines, le bois commence à manquer. Il nous faut en outre des briques pour établir des chemins praticables dans cette mer de boue. Aussi le commandement vient-il, à titre d'exception, de nous autoriser à conduire, de jour, à Ypres, un convoi de fourragères pour en ramener des matériaux de démolition. Deux officiers, les lieutenants H... et B... ont la direction du convoi.

— Si vous le voulez, m'a très aimablement

BRITANNIQUES

offre le major, vous pouvez vous joindre à eux.

L'attrance de la ville-martyre, la pensée des bouquins de l'excellent abbé m'ont décidé ; je serai de l'expédition.



21 octobre. — Matinée brumeuse et froide. Nous sommes partis dès l'aube et il est 7 heures à peine quand nous traversons Ouderdon. Les Huns, qui apportent depuis quelque temps à l'assassinat d'Ypres une régularité de malfaiteurs bornés, bombardent la ville et ses accès de midi à 3 heures. Après une accalmie, ils recommencent généralement vers le soir, au moment où circulent les convois de ravitaillement. Il importe, si nous tenons à notre sécurité, que nous ayons quitté la zone dangereuse avant la fin de la matinée.

Le convoi qui nous suit nous contraint à une allure d'une énervante lenteur... Nos chevaux somnolent. Voici le passage à niveau de Vlamertinghe. Pauvre village ! De la gare et de l'église, du clocher tout ajouré de trous d'obus, il ne reste presque rien. Dès ici, ces masures éventrées qui nous présentent en bordure de la route leurs façades misérables et béantes nous font pressentir les visions que nous réserve, au terme de notre voyage, la Cité Morte...

Nous tournons à droite pour suivre la grande

CHEZ NOS ALLIÉS

route de Poperinghe à Ypres. Les arbres, des deux côtés, sont déchiquetés par des éclats de shrapnels, un grand nombre décapités, et les conducteurs ont bientôt besoin de toute leur attention pour éviter les trous d'obus... Mais pour l'instant les deux artilleries se taisent et la brume propice nous évite le fâcheux repérage... Cette énorme bâtisse, à gauche, c'est l'asile des aliénés sur lequel depuis longtemps s'acharnent les Huns...

— *Halt !*

Devant la prison, formidablement fortifiée de sacs à terre, un policeman a surgi, puis deux sentinelles baïonnette au canon. Le lieutenant H... leur montre nos papiers et le convoi passe. Nous sommes dans la ville.

*
* *

Non, il est impossible de conserver plus longtemps le nom de ville à ce chaotique amas de ruines ! Ce n'est pas une cité, c'est un cimetière sur lequel pèse, affreusement poignant, un silence sépulcral. Pas un son, pas un mouvement, pas un être humain. En pénétrant dans ce vaste champ de décombres on a l'impression étrange et douloureuse de s'être brusquement séparé des vivants... Nous n'osons élever la voix et c'est en chuchotant que nous échangeons nos remarques...

BRITANNIQUES

Nous attachons nos chevaux sur une petite place, devant un estaminet effondré dont l'enseigne « A la Boucherie » demeure suspendue dans le vide ; puis, tandis que sous les ordres des sous-officiers s'organise la corvée, nous commençons à pied notre pèlerinage.

D'instinct, nous nous dirigeons vers la Grand' Place, le cœur de la Morte... La navrante détresse du spectacle est inexprimable ! Nous avons entendu bien des descriptions d'Ypres, vu bien des photographies de ses ruines : tout était au-dessous de la vérité. Les Halles ! Il nous faut un effort d'imagination et de souvenir pour nous rendre compte que nous nous trouvons devant les restes de ce qui fut leur splendeur. Le cœur se serre à la pensée que cette merveille de l'architecture médiévale, l' « arche gigantesque » n'a résisté pendant plus de six siècles aux atteintes du temps que pour succomber aux coups lâchement, méthodiquement destructeurs des Huns. Du grandiose édifice célébré par Maeterlinck, « masse énorme mais indiciblement harmonieuse qu'on pouvait croire impérissable », il ne reste que les deux clochetons affreusement mutilés des angles. Le beffroi central, la façade aux innombrables arches ne sont plus que d'informes amas de pierres... Tas de pierres calcinées aussi le bel hôtel de la Châtellenie... De la cathédrale Saint-Martin il ne subsiste que le squelette... Allons-nous-

CHEZ NOS ALLIÉS

en : ce spectacle fait mal. Le même silence poignant, presque surnaturel, continue à planer sur les ruines — le silence absolu d'une campagne déserte endormie sous la neige... Enfin voici, brusquement surgis d'une cave, deux gendarmes belges en patrouille de surveillance, les deux premiers humains rencontrés dans cette nécropole.

— Est-ce aussi calme tous les matins ? leur demandons-nous.

Et laconiquement ils nous répondent :

— Oui, depuis quinze jours, c'est ainsi tous les matins... jusqu'à midi.

Il est temps que je m'acquitte de ma promesse. La rue de Steurs où habitait l'abbé L... est voisine de la gare. Faute de guide, il me faut la chercher à l'aventure.

Dans la rue au Beurre, il ne reste plus un toit : L'œuvre de destruction est par endroits si complète que nous avons peine à suivre le tracé de la voie ; il nous faut escalader des barricades de décombres. Et cependant, abritée dans un pignon qui ne tient debout que par un véritable miracle, voici complètement intacte une statue de la Vierge, de la « benoîte » Vierge comme disent les pieux Flamands...

Dans la rue du Temple, nous sommes brusquement arrêtés par la plus saisissante, la plus tragiquement curieuse des visions. Ici deux maisons

BRITANNIQUES

accolées l'une à l'autre sont encore debout, presque entières. parmi leurs voisines complètement rasées. Mais il semble qu'une main gigantesque ait à ces deux maisons brusquement arraché leurs façades. Les deux murs de devant, coupés net, se sont effondrés, laissant à jour, comme dans ces minuscules maisons de poupées qu'on voit aux vitrines des magasins de jouets, l'intérieur des logements.

L'escalier n'existant plus, personne sans doute n'a osé s'aventurer sur les planchers branlants et les objets sont demeurés en l'état exact où les ont laissés dans leur fuite précipitée les infortunés habitants. Au second étage un chromo de la Vierge à l'Enfant pend encore au mur entre deux portraits de famille. La table est prête pour le dîner et près de cette table, émouvante épave, c'est une chaise de bébé avec des joujoux encore posés sur sa tablette !

Au rez-de-chaussée, la pièce du fond devait être un petit salon car parmi les monticules de plâtras jonchés çà et là d'objets d'équipement, tuniques déchiquetées, ceinturons, havresacs, bidons défoncés, vestiges d'un passage de Tommies, nous finissons par découvrir les restes d'un piano. Le clavier seul est à peu près intact.

— Et surtout, avait plaisanté le major en nous souhaitant bon voyage, n'oubliez pas de rapporter un piano pour le mess !

CHEZ NOS ALLIÉS

Le lieutenant B..., qui veut dissiper la douloureuse émotion qui nous étreint, a un geste gamin.

— A défaut de piano, dit-il, il aura au moins une touche !

Et lestement il met un do dans sa poche.



Mes compagnons m'ont quitté, retournant surveiller la corvée. Dans vingt minutes ils m'enverront une fourragère pour charger les bouquins et il est convenu que nous nous retrouverons avant trois quarts d'heure sur la petite place. Je suis seul dans la maison de l'abbé.

L'excellent prêtre est un privilégié. Ce quartier est relativement le moins éprouvé de la ville et la maison, à première vue, paraît une des moins mutilées, malgré les béantes blessures de sa façade aux portes et fenêtres arrachées.

J'ai peine néanmoins à atteindre le premier étage où se trouve la bibliothèque ; le plancher est effondré et mon pied par endroits ne pose que sur des lattes fragiles.

La violence d'une explosion a jeté sur le sol le vieux meuble aux rayons surchargés et les pauvres livres sont épars parmi les décombres... A genoux,



LA PLACE DU MUSÉE APRÈS LE
BOMBARDEMENT



LES HALLES EN FEU

BRITANNIQUES

je cherche parmi ces volumes ceux que choisirait à ma place l'abbé L... Une *Vie de Saint-Augustin* à reliure ancienne s'est ouverte d'elle-même à un passage favori marqué par une image de piété... Les dix tomes d'une *Histoire Ecclésiastique* ont été projetés aux quatre coins de la pièce et je perds plusieurs minutes à délivrer l'un d'eux emprisonné sous une poutrelle. J'hésite longtemps entre un poète et un théologien... Au bout d'un quart d'heure enfin, j'ai réuni le lot de volumes qu'il m'est possible de charger sur la fourragère et je redescends l'escalier branlant.

Ouvrant une porte au fond de la maison que j'explore, j'ai soudain une surprise heureuse. Devant moi, délicatement éclairé par un rayon de soleil qui perce enfin la brume, c'est un jardinet parfaitement intact et verdoyant encore. Joie inattendue des yeux après tant de visions d'horreur ! Au mur de droite s'accroche une vigne vierge que l'automne a colorée des plus jolis tons de rouille. Au fond, c'est un banc de bois et, perché sur le dossier du siège, chante un oiseau...

Je m'assois sur ce banc et, seul dans ce coin d'Ypres, je m'abandonne à la prenante mélancolie des lieux — rêverie si lointaine que j'ai complètement perdu la notion des choses, quand le bruit de la fourragère sur le pavé défoncé de la rue me rappelle à la réalité.

CHEZ NOS ALLIÉS

* * *

Je n'ai qu'un quart d'heure à peine et, pourtant, tel est le charme poignant de ces ruines que je fais encore un long détour par la rue de Lille pour gagner le lieu du rendez-vous. Je voudrais visiter les restes de l'église Saint-Pierre... Mais à peine ai-je pénétré dans le sanctuaire, à peine ai-je eu le temps de contempler le sacrilège chaos que forment les sculptures brisées, les plâtras, les débris de chaises, de boiseries et de confessionnaux qu'une formidable détonation ébranle tout l'édifice... Midi moins dix : les gendarmes belges nous avaient exactement renseignés.

Sur la petite place, H... et B... déjà sont en selle et le convoi prêt à partir. En avant !

Les obus des Huns qui maintenant tombent un peu partout sur la ville ont réveillé brusquement notre artillerie. Les canons tonnent de toutes parts, faisant autour de nous un demi-cercle de feu. Mais j'aime mieux cela vraiment. J'aime mieux cet effroyable fracas de bataille que le silence surnaturel de tout à l'heure. Ypres n'est plus la terrifiante nécropole, c'est la victime pantelante mais héroïque qui se débat encore sous les coups des monstrueux assassins...

Après la brume de la matinée le malencontreux soleil d'hiver brille de tout son éclat et notre convoi

BRITANNIQUES

doit se détacher sur l'horizon de façon dangereuse. Néanmoins tout se passe sans incident jusqu'au carrefour de Vlamertinghe. Là, trois sifflements bien connus... puis trois éclatements sur la route à 100 mètres en avant. Des Tommies, surgis on ne sait d'où, se précipitent, emportent un blessé...

Déjà nous avons tourné, nous sommes sur la route d'Ouderdon... Nos chevaux marchent au pas, la tête basse. Nous fumons des cigarettes sans mot dire, repassant en nous-mêmes nos impressions...

Pour ma part je suis envahi d'une immense tristesse, et cette tristesse ne se dissipe pas au terme du voyage quand, dans le mess, la présentation au major de la touche de piano provoque des plaisanteries un peu forcées.

*
* *

— Maintenant que vous avez achevé votre récit, me dit mon hôte, je puis vous conter une histoire un peu lugubre que je n'aurais pas voulu vous narrer hier soir.

Il y a un mois environ deux officiers se rendirent à Ypres, de jour... à peu près aux mêmes heures que vous. Ils voyageaient dans une voiture découverte d'état-major conduite par un chauffeur des plus habiles. Au carrefour de Vlamertinghe ils

CHEZ NOS ALLIÉS

furent surpris par le tir des Huns qui balayaient la route. Le chauffeur atteint de deux éclats au bras, entendit derrière lui un double cri... Sans se retourner il vira à toute allure. Quand il eut parcouru 500 mètres sur la route d'Ouderdon il arrêta sa voiture : il avait derrière lui deux décapités.

— Je suis heureux, en effet, Monsieur le vicaire, que vous ne m'ayez pas conté cette histoire avant mon départ.

LE JOUR DES MORTS

Front de Belgique, 28 octobre 1915.



MARDI sera le Jour des Morts. C'est dans la morne tristesse de ce décor flamand, en pays ami mais étranger, que nous devons célébrer cette année la fête douloureuse...

Pour les Anglais dont la religion ne connaît pas le culte des défunts ce sera, ce jour de recueillement et de souvenir, un jour semblable à tous les autres, vécu dans la boue, dans la routine monotone de la garde aux tranchées... Et nous serons seuls, quelques Français, à veiller sur les héros qui dorment à l'ombre de l'église leur éternel sommeil.

Je me sens pris soudain d'une mélancolique nostalgie à la pensée de notre isolement... Et j'ai la vision obsédante des Toussaints d'avant-guerre, du flot silencieux des Parisiens franchis-

CHEZ NOS ALLIÉS

sant les grilles des nécropoles... la vision aussi des petits cimetières du front où reposent les glorieux et chers disparus...

Sans avoir échangé nos idées, nous avons tous eu, j'en suis certain, à l'approche de la date douloureuse, la même pensée pieuse. Notre officier, le lieutenant M..., un ami plus qu'un chef dont nous avons pu dans toutes les circonstances apprécier la délicatesse, ne pouvait manquer de l'avoir également. Aussi n'avons-nous pas été surpris de recevoir hier de lui cette courte convocation : « Prière de passer le plus tôt possible à mon bureau. Affaire ne concernant pas le service. »

— J'étais bien sûr, nous a expliqué le lieutenant M... en quelques mots émus, que vous tiendriez tous à honorer comme il convient les soldats français tombés au champ d'honneur et qui reposent à l'ombre de l'église de R... J'ai donc pris l'initiative de demander une messe solennelle qui sera célébrée mardi à 10 heures. Avant cette messe tous ceux d'entre vous qui pourront s'y rendre voudront bien se trouver au cimetière pour m'aider à fleurir les tombes de nos compatriotes...

Et le lieutenant M... achève d'un geste très simple en nous désignant sur sa table le culot d'obus vidé qui sert de guerrière tirelire et appelle nos pieuses offrandes.

BRITANNIQUES

1^{er} novembre. — Rencontré dans une rue du village le secrétaire de la Mission Française.

— Résultat inespéré ! me dit-il d'un ton visiblement satisfait. La somme trouvée hier soir dans l'obus est si importante qu'il serait fou vraiment de la dépenser tout entière en fleurs. Le lieutenant a décidé de n'en consacrer qu'une petite fraction à l'achat de nos bouquets et d'en réserver la plus grosse part pour l'érection d'une clôture convenable dont le cimetière militaire est encore privé.

Le lieutenant M... n'a décidément que de parfaites idées.

Mardi 2 novembre. — Un temps gris. Une pluie fine. La canonnade s'est tue brusquement et c'est, sur le village boueux, un grand silence...

Le premier au cimetière, j'y suis depuis quelques minutes seulement quand l'automobile du lieutenant M... s'arrête à l'entrée.

La voiture est pleine de petits bouquets de chrysanthèmes, dahlias et marguerites noués uniformément d'un ruban tricolore. Il y en a sur les deux banquettes et dessous, il y en a jusqu'à côté du chauffeur...

Le lieutenant saute vivement à terre et me tendant la main :

— Ce sont des fleurs de France ! me dit-il d'une

CHEZ NOS ALLIÉS

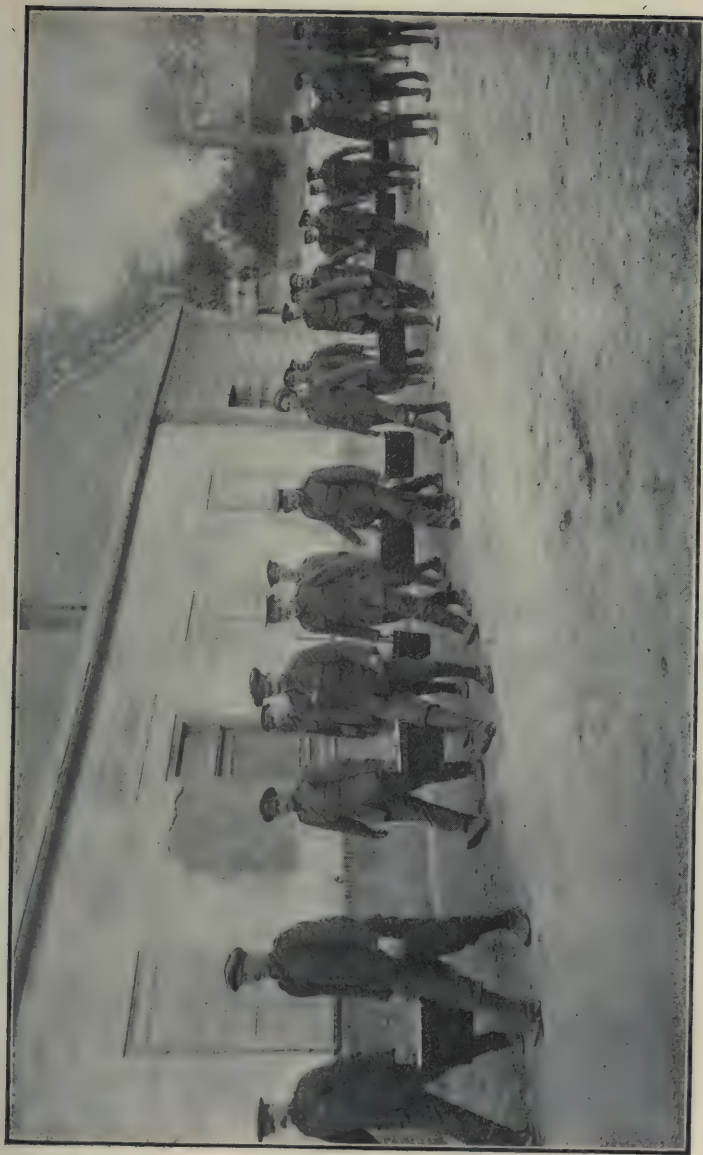
voix heureuse. Nous sommes allés les chercher à B...

Cette idée que nos morts auront des fleurs de France nous réjouit comme des enfants... Et voici qu'un pâle rayon de soleil perce à travers les nuages tandis que pleurent les dernières gouttes de pluie...

Quatre interprètes viennent de nous rejoindre. Avec précautions nous déchargeons ces fleurs précieuses et nous mettons à l'œuvre.

Le cimetière militaire français de R... n'est séparé du cimetière civil que par une étroite allée. Il occupa d'abord l'espace de réserve compris entre les derniers monuments civils et la limite de l'enclos communal; puis ce terrain, hélas ! ne suffisant plus, il empiéta sur le champ voisin. Les Français ayant quitté le secteur, ce cimetière aujourd'hui n'accueille plus guère de héros. Il n'en est pas de même du cimetière britannique qui en est la continuation naturelle. Les Alliés voisinent au champ de repos comme ils se sont mêlés au champ d'honneur. Le cimetière allié ne cesse de s'étendre vers la droite et, là-bas, un trou béant nous annonce encore qu'un chapelain viendra tout à l'heure réciter sur le corps d'un héros les suprêmes oraisons...

Les bras chargés de bouquets, nous passons entre les tombes. Les pauvres croix de bois s'alignent



(Cliché Newspaper Illustrations.)

CORVÉE D'EAU SUR LE FRONT DE LA SOMME

BRITANNIQUES

en rangs serrés, un pointillé de cailloux blancs marquant l'emplacement de chaque fosse. Pas une dalle, pas un monument ; la terre seulement dans son humble et grandiose nudité. Au pied de chaque croix nous piquons un bouquet, enfonçant les tiges bien en terre. Que ces fleurs de France s'effeuillent le plus tard possible sur ce sol flamand...

Ce sont tous les combats de l'hiver dernier qui sont évoqués sur ces pauvres croix ! L'épithète est presque toujours la même : « X... sergent au ...^e d'in-

fanterie, mort au champ d'honneur le 20 novembre 1914 ». Mais trop souvent aussi nous rencontrons cette tragique citation anonyme : « Dix soldats du ...^e d'infanterie tombés en héros » Sur ce petit tertre nous ne piquons qu'un bouquet mais déliant les neuf autres nous cachons sous les fleurs les bras de la croix glorieuse.



CHEZ NOS ALLIÉS

' Au fond de l'enclos quelques croix plus hautes : c'est le carré des officiers. Mais si les croix sont plus hautes, elles n'en sont pas moins simples, et voici un capitaine qui de par son désir formel repose avec cinq de ses hommes. Jusque dans la mort l'admirable fraternité des chefs et des soldats !

Notre pieux travail est terminé... Il me reste un bouquet. En redescendant je le pique vivement sur la tombe d'un héros dont l'âge m'a frappé. Mort pour la France à 19 ans ! Il devait aimer les fleurs...

Le soleil a fini par se dégager complètement des nuages, éclairant l'humble enclos. Au pied des croix, tout près du sol, les rubans tricolores ressortent admirablement. Il semble que nous venions de jeter sur ce champ de gloire les trois couleurs de la Patrie...

L'abbé D..., l'excellent vicaire du village, s'est associé à nos désirs patriotiques en donnant à cette messe funèbre toute la solennité que permettent les circonstances.

Derrière le catafalque, nous sommes une quinzaine de Français... Derrière nous, dans l'ombre des piliers, quelques Irlandais entrés dans l'église avec leurs fusils, comprenant qu'il se passe ici quelque chose de vraiment grand, mêlent avec ferveur leurs prières aux nôtres...

Et quand le chantre flamand entonne la phrase d'espérance : *Ego sum resurrectio et vita*, malgré

BRITANNIQUES

l'imperfection de la voix, nous sommes remués profondément...

L'absoute donnée, l'abbé D... précédé de ses enfants de chœur sort de l'église et se dirige vers le cimetière.

Groupés autour de lui nous nous inclinons tandis que d'un geste large il bénit les tombes...

Ceux qui, pieusement, sont morts pour la Patrie,
Ont droit qu'à leur tombeau la foule vienne, et prie.

Nous ne sommes dans cet humble enclos qu'une quinzaine de Français, mais nous sentons derrière nous la foule des parents éplorés qui nous remercient tout bas en mêlant leurs prières aux nôtres...

Au dehors, dans la rue boueuse, les Tommies passent... Ils s'arrêtent un instant pour contempler la scène. Et cette scène les émeut sans doute car ils interrompent brusquement leurs conversations pour longer en silence l'alignement de nos tombes...



CHRISTMAS

Nord de France, 20 décembre 1915.



Et bien, et ces dindes quand les aurez-vous ?

— On me les a promises pour jeudi sans faute...

C'est une veine ! Si nul contretemps ne survient d'ici là, nous passerons la Christmas au repos, bien loin du front, à N..., petit village du Pas-de-Calais, où nous cantonnons actuellement.

Christmas ! Il faut être Anglais pour bien comprendre tout ce que ce mot peut enfermer de joies, de souvenirs... et de mélancolie.

CHEZ NOS ALLIÉS

Mélancoliques, certes, nous ne voulons pas l'être, et notre major a l'intention de faire de cette Noël de guerre une fête dont ses hommes se souviendront longtemps...

Presque chaque jour nous filons à la ville voisine et en revenons le soir chargés de paquets. Nous en tirons au déballage les objets les plus hétéroclites : ce sont les prix de la grande séance de sports qui doit être le clou de la journée. Car pour tous bons Anglais, n'est-ce pas, qui dit « fête » dit « sports ».

Il y aura donc : banquet de Christmas pour les hommes à midi ; grand tournoi de jeux de force et d'adresse de 2 heures à 4 heures ; thé à 4 heures et demie ; distribution des prix et concert à 5 heures. Dîner de gala pour les officiers le soir à 7 heures et demie.

La chasse aux victuailles est ouverte !

23 décembre. — Catastrophe ! La marchande de dindes m'a posé un lapin. Au lieu des vingt-quatre volailles promises elle ne m'en peut livrer que trois — trois pièces superbes, il est vrai, mais qui suffiront tout juste pour le mess des officiers et celui des sergents.

Le *Quarter-Master*¹ consulté déclare qu'après tout, c'est un mal pour un bien. Après enquête,

1. *Quarter-Master*, officier d'approvisionnement.

BRITANNIQUES

la grande majorité des hommes appréciera beaucoup plus, paraît-il, un bon rôti de porc que des dindes... Cherchons les cochons !

... Ils sont trouvés, mais hélas ! ils sont vivants. Ce sont deux jeunes cochons alertes grognant à qui mieux mieux dans la cour de la ferme...

24 décembre. — Ils ont été tués hier et bien tués. La scène d'un pittoresque très particulier n'est pas à retracer ici. Qu'il suffise de dire qu'au moment où les événements prenaient une tournure vraiment critique, un de nos Tommies, boucher de profession, nous a tirés d'affaire. Et maintenant nous sommes prêts, archi-prêts. Que le temps, qui depuis quelques jours boude obstinément, se mette de la partie et tout ira bien...

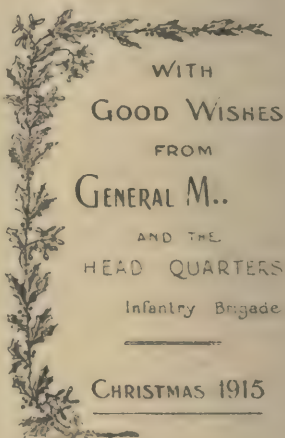
Minuit. — Dans ma petite chambre de village, la veillée m'a paru courte, occupé que j'étais à relever d'interminables comptes... Et voici que les cloches, doucement, se mettent à tinter. Leur voix m'appelle avec une sonore insistance... Dans la nuit passent des ombres encapuchonnées qui se dirigent en hâte vers l'église... Je me joins aux groupes des paysannes qui vont, au seuil de cette troisième année de guerre, fêter la naissance du Dieu de Paix.

25 décembre. — Le banquet des hommes aura

CHEZ NOS ALLIÉS

lieu dans le petit hall d'usine inoccupé qui leur sert de cantonnement principal.

Juste en face, de l'autre côté de la Grand'Rue, se dresse une grande maison aux allures de manoir ; autour du manoir s'étend un jardin, et dans ce



jardin, depuis plusieurs jours, je guettais de superbes branches de houx...

Ce matin, je me suis présenté de bonne heure au manoir. Reçu par une gracieuse châtelaine de quinze ans, je suis sorti de l'hospitalière demeure avec une ample charge du feuillage traditionnel ; et derrière moi quatre Tommies sont venus en emplir deux énormes brouettes.

BRITANNIQUES

A l'heure actuelle, dans le hall, les tables sont dressées, jalonnées de pyramides de fruits ; les colonnes de fer sont enguirlandées de verdure et, sous le soleil qui perce timidement, la salle présente un bel air de fête.

Je ne quitte pas le *Quarter-Master*. Ensemble nous allons donner un dernier coup d'œil aux cuisines. Tout va bien.

Midi. — Les hommes envahissent la salle. Ils sont d'abord intimidés un peu par cet appareil inaccoutumé et s'assoient en silence. Sur son assiette, chaque Tommy trouve la carte humoristique par laquelle le général de brigade adresse aux hommes sous son commandement ses vœux d'heureuse Christmas.

Aujourd'hui, les rôles sont renversés ; ce sont les officiers qui assurent le service. Le major, assisté de son capitaine en second et de deux lieutenants, s'est chargé de découper les énormes rôtis de porc. Le *Quarter-Master*, qui se fait aider de C. et de W., est naturellement qualifié pour prendre le haut contrôle de la boisson : bière et vin à volonté. Pour moi, j'ai assumé la distribution du pain et j'ai peine à suffire à ma tâche. Le major réservait à ses hommes une dernière surprise.

— Au café, annonce-t-il tout à coup, distribution générale de cigares.

CHEZ NOS ALLIÉS

— Hip ! Hip ! Hurrah !

C'est maintenant dans la vaste salle un joli bruit rythmé de fourchettes et de couteaux. Et voici que d'un coin du hall part soudain un couplet de chanson, aussitôt repris en chœur.

BRITISH EXPEDITIONARY FORCE

CHRISTMAS SPORTS



" Somewhere in France "



25TH DEC. 1915

2 p. m. sharp

Time			Prizes	Distances
9 00	Sack Race	Open	1. 2. 3.	50 yds
9 10	Two-Legged Race	2 pairs each Section	1. 2.	75 "
9 20	100 yards open		1. 2. 3.	100 "
9 25	Pillow fight	2 men per Section	1.	
9 45	Relay Race (Intervals 100 Yds.)	2 men per Section	Flag	400 "
	(Counts as 1 st. Prize for team)			
2 45	Wrestling Pickaback	1 pair per Section	1.	
3 05	Obstacle Race		1. 2. 3.	300 "
3 20	Officers' Race (Compulsory) Handicap 1 inch per year		No prize	5000 "
3 25	Apple Dip		1.	
3 25	Tug of War	Prize : Sectional Honour and Glory		
		Winning team counts as 1 st. Prize		
3 45	Prize Distribution	— A prize will be given to the section scoring the greatest number of points.		

NOTE — This flag will be looked upon as a sectional trophy, so those sports will be held each year. The section winning the flag three years in succession will be entitled to keep it.

Selections will be played by the Band during the Sports.

— GOD SAVE THE KING —

BRITANNIQUES

Il est temps que nous nous retirions. Laissons Tommy s'égayer à son aise.

*
* *

Le terrain des sports, vaste quadrilatère bordé d'arbres, présente le spectacle de la plus pittoresque animation : vendeurs de programmes, bookmakers, starters, juges à l'arrivée s'agitent à qui mieux mieux.

— Programme ! Programme !

Ce programme est de la plus amusante variété : course en sac, course d'obstacles, lutte à la corde, rien n'y manque. Mais les deux numéros les plus sensationnels sont sans contredit la course à relais et celle des officiers. Le prix de la course à relais est un drapeau, trophée qu'emportera la section gagnante. Une insidieuse petite note explique la signification de ce trophée : « Ce drapeau sera considéré comme un trophée-challenge, ces sports de Christmas devant avoir lieu chaque année. La section qui gagnera le drapeau trois années de suite aura le droit de le garder. » Le plus savoureux de la plaisanterie, c'est que quelques Tommies l'ont prise absolument au sérieux et en tirent des conclusions sur la durée probable de la guerre. Ils n'en sont d'ailleurs pas plus démoralisés pour cela. La course des officiers est obli-

CHEZ NOS ALLIÉS

gatoire ; elle comporte un handicap d'un pouce par année d'âge.

Un coup de pistolet. Les sports commencent. Les concurrents vont se ranger au fond de la piste tandis que les Tommies spectateurs s'installent en gradins sur les talus, la pipe à la bouche.

Presque tous ont orné leur casquette d'un brin de gui ; les Irlandais y ont ajouté leurs couleurs nationales... Les spectateurs les plus exigeants, ceux qui veulent une vue parfaite, ont envahi lestement les arbres...



* * *

Dans la salle du banquet on a dressé rapidement une petite estrade. Le major s'y installe, ayant devant lui sur une longue table les prix à distribuer. Mais ces objets impatiemment attendus sont encore cachés sous les plis d'un Union Jack et ils ne seront découverts qu'un à un, à l'appel du nom de l'heureux gagnant.

BRITANNIQUES

Un silence. Le major s'est levé. Il donne lecture du message de Christmas adressé par le roi George V à ses troupes. Les hommes l'écoutent au garde-à-vous et découverts. Puis, commence la distribution des prix.

— Course en sac. 1^{er} prix : Caporal Williamson !

Le caporal, très digne, grimpe les trois marches de l'estrade et serre, rayonnant de plaisir, la main que lui tend le major.

Dans la salle, les Tommies serrés sur les bancs applaudissent à tout rompre.

La joie de l'assistance est à son comble quand le major, d'une voix sérieuse, appelle le gagnant de la course des officiers.

— 1^{er} prix ! Lieutenant B...

Le lieutenant B... pressent quelque vilain tour, mais il est bien contraint de se présenter. Le major plonge brusquement sous l'Union Jack et en retire un petit cheval-joujou avec pied à soufflet dont le « couac » imprévu déchaîne les rires inextinguibles des Tommies.

*
* *

Ayant eu à l'organiser en ma qualité de « secrétaire de mess » — personnage aux attributions financières et culinaires qu'en termes de poilus on appelle « chef de popote » — ma modestie

CHEZ NOS ALLIÉS

m'interdit de parler ici du dîner des officiers.

Qu'il me suffise de dire que des huîtres de Marennes à l'entremets glacé tout se passa le mieux du monde ; qu'au champagne deux officiers émus s'embrassèrent sous le gui, et que le précieux menu de ce festin demeure dans mes archives comme celui d'un des plus mémorables dîners de mon existence.

UN MOT GRAVE

LA LIBRAIRIE SUR LE FRONT BRITANNIQUE



NOUS sommes à l'arrière, dans l'hospitalier village de M... J'ai eu le bonheur de pouvoir fixer notre mess dans la villa de deux demoiselles charmantes qui, avec une bonne grâce infinie, ont mis à notre disposition leur salle à manger. Nous avons également le libre usage d'un joli jardin où nous allons, quand le temps le permet, fumer des cigarettes... C'est pour nous un vrai repos. Ne redoutant pas d'être tirés du lit dès l'aube par les exigences du service, nous prolongeons nos soirées par des causeries ou des parties de bridge.

Justement, le dîner vient de se terminer et le caporal du mess achève de débarrasser la table. Le major est monté dans sa chambre travailler. Dans un angle de la salle à manger, le capitaine W.

CHEZ NOS ALLIÉS

et le lieutenant R. paraissent absorbés depuis dix minutes dans une vive conversation. Dans le coin opposé, je regarde dans le *Bystander* les derniers dessins de Bairnsfather. A quelques mots prononcés un peu haut, j'ai compris que les deux officiers discutaient la France et les Français.

Tout à coup, W. m'interpelle et me prend à témoin. Je m'approche :

— Voyons, entre nous et en toute franchise, me dit-il brusquement, n'est-ce pas que tous les Français trompent leur femme ?

Le coup est dur, et W. pour une fois manque de tact. Mais je ne puis lui en vouloir.

*
* *

Le cas de W. est typique. Colonial engagé pour la durée de la guerre, il se trouve chez nous pour la première fois, ignorant tout de nos mœurs, de nos goûts et de notre mentalité. De son propre aveu, son opinion sur notre pays se résumait jusqu'à ce jour dans cette formule bien simpliste : « La France est un pays où on s'amuse beaucoup. » Je suis persuadé que, dans son for intérieur, il ajoutait : « et où j'espère bien m'amuser ».

Il a donc jubilé quand les hasards des cantonnements nous ont rapprochés de B., seule ville de dimensions convenables à l'arrière de notre front.



(Cliché Photopress.)

OFFICIERS BRITANNIQUES EN TENUE D'HIVER

BRITANNIQUES

Dès que son service lui en a laissé le loisir, il a fait seller son cheval et a couvert la dizaine de kilomètres qui nous en séparent.

W. est ce soir-là rentré fort tard, apportant dans le mess un rouleau de journaux illustrés.

Il ne m'était que trop facile de deviner quelles pouvaient être ces publications, et si j'avais pu conserver le moindre doute il aurait été bientôt levé.

Dès le dîner terminé et le major parti, W. a étalé ses journaux sur la table, a tiré de sa poche un dictionnaire et s'est absorbé dans une lecture qui mettait à ses pommettes deux petites flammes de plaisir.

Tout à coup — c'était fatal — il s'est interrompu pour me dire :

— Vous devriez bien m'aider dans ma lecture. J'ai des difficultés... Ainsi, « cocu », je ne trouve pas au dictionnaire... et puis « bombe », je vois bien l'engin d'artillerie, mais ce n'est certainement pas de cela qu'il s'agit... et plus loin « amant de cœur ». Je ne comprends pas très bien...

Ce que, malheureusement, il peut comprendre, c'est le sens général du texte, car il a des notions de français très suffisantes.

Puis il s'extasie sur les dessins.

— Ah ! cette petite femme ! Décidément, il n'y a que vous pour savoir faire des dessins pareils !

CHEZ NOS ALLIÉS

Chez nous, on ne trouverait jamais cela. Ce que c'est bien français !

Ce qui est « bien français » c'est une malheureuse petite femme maigre et nue qui paraît grelotter lamentablement et, pour tout costume, porte sur l'épaule une branche de gui.

Pour forcer mon admiration, W. m'étale sur les genoux sa publication.

Je ne la connais que trop. C'est un de ces illustrés qui se disent « bien parisiens » et se croient, sans doute, très spirituels. Or, de l'esprit, je mets au défi tout lecteur impartial d'en découvrir la moindre parcelle dans ces triviales histoires d'adultère et de fausse galanterie où on ne craint pas de salir l'uniforme de nos soldats.

Quant aux dessins, ils nous montrent hebdomadairement, avec une monotonie navrante, les mêmes jambes nues des mêmes petites femmes maigres. Seul leur costume (?) varie.

Que nous vendions de pareilles insanités sur notre front, passe encore. Après tout, nous sommes chez nous. Mais les mettre sous les yeux de nos Alliés, je prétends que *nous n'en avons pas le droit*. Leur ignorance générale de nos mœurs et de nos goûts réels, leur imparfaite connaissance de notre langue et, dans la plupart des cas, leur extrême jeunesse, autant de raisons qui nous font un devoir de ne mettre en vente dans leur secteur que

BRITANNIQUES

des publications propres. Il y va tout simplement du bon renom de notre pays.

Il y a plus. Ces publications ont chaque semaine une ou plusieurs pages de « petites annonces ». Sous le couvert de procurer des « Mairaines » aux militaires isolés, ces annonces ne sont qu'une réclame à peine déguisée pour des maisons de rendez-vous et des agences de proxénètes. Plus encore, on trouve à cette dernière page, présentée avec des commentaires alléchants, une liste de traductions anglaises de livres français pornographiques.

Ici, 4 lignes censurées.

En écrivant ces lignes, je pense surtout au jeune officier britannique que vous avez certainement rencontré bien des fois à Paris ou dans les villes de l'arrière : l'officier de 18 ou 19 ans, sorti de l'école pour entrer dans l'armée, si svelte dans son uniforme, d'un charme si sympathique avec son teint rose d'adolescent, ses yeux clairs et candides... Elevé dans son home suivant les principes rigides de la haute classe anglaise, ce jeune homme, quand il a débarqué chez nous, était véritablement à tous les points de vue un « gentleman », à l'esprit

CHEZ NOS ALLIÉS

droit, au cœur pur. Si par malheur il manque de caractère et a la faiblesse de faire de telles lectures son ordinaire, savez-vous ce qu'il sera quand viendra l'heure du retour ?

Ici, 4 lignes censurées

*
* *

Ces dessins de filles dévêtues sont, paraît-il, si spirituellement « artistiques » que, non contents de nous les faire subir chaque semaine, on les reproduit en cartes postales.

Il arrive qu'un jeune officier, avec une insouciance que seul peut excuser son âge, se permet de tapisser de ces nudités, au point de les en couvrir littéralement, les murs de la chambre qu'il occupe en billet de logement.

Or, très souvent, la propriétaire qui loge un officier, n'ayant, non sans raison, qu'une confiance très limitée dans les qualités ménagères de l'ordonnance, préfère laisser « faire » la chambre de son locataire à la jeune bonne ou même à sa jeune fille.

Au premier matin donc, la jeune fille de la maison pénètre dans cette chambre, qui somme toute lui appartient et qu'elle est en droit de croire res-

BRITANNIQUES

pectée, et ses regards s'arrêtent sur cette exhibition si lamentablement suggestive.

Ce n'est pas tout. De telles cartes postales, vous le pensez bien, voyagent.

Ici, 13 lignes censurées.

Quand il serait si facile, en reproduisant les principaux épisodes de cette guerre ou les chefs-d'œuvre de nos peintres de bataille, d'obtenir des cartes postales vraiment belles, n'est-il pas navrant de constater que les vitrines des librairies du front britannique sont presque uniquement encombrées de petites femmes et de cartes postales stupidement niaises ? Voici, par exemple, le sujet d'une carte postale qui s'est beaucoup vendue à B... et dans tout le secteur : un garçonnet de quatre ou cinq ans, grotesquement affublé d'un casque de poilu, urine dans un casque allemand posé à terre ! Cette carte postale aussi est-elle « bien française » ?

*
* *

« Mais, me dira-t-on, les officiers britanniques ne sont nullement contraints d'acheter de telles productions. » Sans doute. Mais ils ont cette excuse,

CHEZ NOS ALLIÉS

vraiment considérable, de n'avoir pas le choix. Elles sont étalées sous leurs yeux de telle façon que l'achat est pour ainsi dire forcé. S'il existe dans les librairies de ce secteur des publications honnêtes et intéressantes, elles se cachent bien timidement, car je ne les ai jamais vues. « Si les Anglais achètent régulièrement de pareilles lectures, objectera-t-on, c'est qu'elles répondent à leurs goûts. » Je le conteste. Mais quand bien même cela serait, nous n'en conserverions pas moins la responsabilité de leur en fournir l'occasion.

« Mais, me diront encore certains esprits enclins systématiquement à l'indulgence, il faut bien de la gaîté pour remonter le moral de nos soldats. » De la gaîté ! C'est avoir de la culture moyenne du Français une bien triste opinion, que de supposer qu'il ait besoin, pour relever son moral, de telles trivialités égrillardes ! De la gaîté ? En trouvez-vous dans les pages de ces illustrés ? Pour ma part, leur texte et leurs dessins me paraissent, dans les temps que nous traversons, d'une tristesse lugubre. De la gaîté ? Mais n'en avons-nous pas la source éternelle dans nos auteurs classiques ? Faites l'expérience : mettez aux mains d'un Français les comédies de Molière, Regnard, Marivaux ou Labiche ; offrez-lui dans un autre genre — car on se lasse vite de la gaîté — les récits d'épopées de d'Esparbès ou les « Feuilles de Route » de Dérout-

BRITANNIQUES

lède, et vous verrez s'il a la moindre hésitation et si son goût sûr ne le guide pas vers les œuvres qui sont, sans ironie cette fois, « bien françaises ».

Or, dans la librairie de B., où chaque semaine on trouve des piles de ces publications décrites plus haut, et dont je me réjouis de n'avoir plus à parler, et parmi plus d'une centaine de volumes ou vicieux ou niais étalant à la vitrine leurs titres prometteurs, les *Amours du Propriétaire*, *Amant de sa Bonne*, ou *Fleur du Mal*, dans cette librairie (1), dis-je, savez-vous combien j'ai découvert d'ouvrages classiques ? Six.

Ce petit chiffre est plus éloquent que toutes les phrases que je pourrais écrire sur un pareil sujet.



L'esprit nourri, *par notre faute*, de pareilles lectures, voilà pourquoi W. conserve sur notre beau pays de si singulières opinions. Et voilà pourquoi je ne puis, encore une fois, lui en vouloir.

1. Je ne parle ici, bien entendu, que des petites librairies situées à proximité du front. Il est certain que, dans celles des plus grandes villes de l'arrière, on trouverait parmi beaucoup de choses, ou mauvaises ou médiocres, un choix généralement excellent de nos auteurs classiques. (Notez bien que dans une petite ville comme B., la tenue morale était avant la guerre remarquablement bonne, et qu'on y aurait cherché vainement *un seul* exemplaire des publications en question.)

CHEZ NOS ALLIÉS

Mon excellent ami, l'officier canadien D, devine à quel point me sont pénibles ces questions triviales.

Pour faire diversion, il s'avance vers moi, sourit et me tend, avec un à-propos dont je suis infiniment touché, cette belle poésie de l'écrivain canadien M. Robert J.-C. Stead.

TO FRANCE

We little knew thee, France ; we thought —
And God forgive us, that our thought was sin —
We thought thee fair without, and false within,
And did not seek to know thee as we ought.

We knew the face thou turnedst tourist-ward,
The painted face, the sensuous design ;
We held thy virtue subtle as thy wine ;
As cheap and subtle ; neighbor, we have erred.

For thou had'st poured thy life in every mould
And we have found the mould of our desire ;
We warmed our marrows at the Latin fire,
And found it hot, for we were Saxon-cold.

Forgive us, France, we passed the lie along ;
« A thoughtless people, frivolous and gay » ;
And now we know thee, we can only say :
« Forgive us, France ; we sinned, we did thee wrong. »

BRITANNIQUES

How well thy sons have risen to thy need,
No art can picture on the printed page ;
But hoary time shall beckon, age to age ;
The deeds of France, for France is great indeed.

And that black lust that would thy virtue rape
And set a ransom on thy bruised head
Its spawnings rot among the countless dead,
And all its land is wrapped in tears and crepe.

And you have suffered ; who shall count the toll ?
Thy cup of grief shall silently endure ;
But thy great spirit riseth white and pure,
For France is still a nation and a soul.

Il faut lire dans toute la beauté du texte anglais
ce vibrant hommage à la France. Mais je ne puis
résister à la tentation de le traduire — si faible
qu'en puisse être la traduction.

A LA FRANCE

Grand Pays, trop longtemps nous t'avons mal jugé.
Nous te croyions — pardon ! car c'était chose infâme —
Attrayant par ta face et souillé dans ton âme,
Et nous nous entêtions en ce sot préjugé.

Nous attendions de toi les galants sortilèges,
Ne voyant que ton masque et si faux et si vain !

CHEZ NOS ALLIÉS

Nous pensions ta vertu légère — tel ton vin —
Noble Pays, pardon, pour tant de sacrilèges !

Ainsi pendant des ans, de fol nous te taxons,
Nous qui menons chez toi la ronde libertine !
Nous osons nous chauffer à ta flamme latine
Et la trouvons brûlante, étant de froids Saxons.

Nous avons fait, hélas ! circuler le mensonge :
« Peuple aimable et léger, amoureux du plaisir
Immolant l'idéal à son charnel désir »
Noble Pays, pardon ! Sortons du mauvais songe.

Tes fils se sont levés au jour d'adversité...
L'Art ne pourra jamais peindre cette épopée ;
Mais à peine avais-tu tiré ta vieille épée
Que nous disions : « La France est grande, en vérité ! »

Tu as su, par le fer, vaincre la Bête immonde
Qui voulait t'écraser, te croyant affaibli.
Ton cœur s'est réveillé, par le Deuil ennobli,
Et de nouveau ton âme éclaire notre monde !

Ce que tu as souffert ! Qui comptera tes morts ?
Mais de ton sang toujours tu écrivis l'Histoire
Et ce sang généreux féconde ta victoire,
O pays éternel, digne des plus grands sorts !

Alors que la gloire de nos armes force enfin
l'étranger à de pareils hommages, alors que nos

BRITANNIQUES

soldats ont réussi, par des miracles d'héroïsme, à changer une opinion déshonorante et plus que cinquantenaire, à replacer notre belle France sur le piédestal dont sa frivolité l'avait fait déchoir, à conquérir l'admiration et l'estime des peuples, n'est-il pas infiniment pénible de constater que des mercantis sans scrupules, profitant de l'insouciance de nos jeunes Alliés, et pour réaliser de misérables profits, n'hésitent pas à leur empoisonner hebdomadairement l'esprit et le cœur par des bassesses et des trivialités soi-disant « bien parisiennes » et s'acharnent à vouloir retracer sur le front de notre France ce mot humiliant de « légèreté » que tant de sang versé vient à peine d'effacer ?

Pour ma part, je crois sincèrement n'être ni prude ni bégueule. Mais je n'hésite pas à déclarer — au risque d'être traité de prudhommesque par les « esprits forts » — que ces marchands d'immoralités « artistiques », dans les circonstances actuelles, font œuvre de mauvais Français.

LES GAZ



JE me trouvais un soir d'août dans un hôpital d'évacuation britannique. Je m'y trouvais, entendons-nous, non comme visiteur, mais comme malade. (J'ai eu malheureusement l'occasion d'étudier à plusieurs reprises et de très près les formations sanitaires de nos Alliés et je garde à leurs médecins et nurses une particulière reconnaissance.)

Dans l'angle de la tente-marquise où j'attendais mon évacuation, je commençais à m'assoupir quand pénétra soudain dans la tente voisine le plus effroyable des convois : six asphyxiés se tordant de douleur sur leurs brancards.

Il n'y a pas de mots pour décrire pareille horreur !

Quand on a entendu ces râles coupés de vomissements, ces plaintes et ces hurlements d'enfer, quand on a vu ces pauvres êtres haletants appeler d'un tremblement continu des lèvres le ballon

CHEZ NOS ALLIÉS

d'oxygène, on demeure confondu de la démesure féroce de l'homme qui, ayant le libre choix des moyens, osa le premier déchaîner le fléau...

* * *

Un tel spectacle laisse du moins dans l'esprit la notion claire et définitive de ce devoir impérieux : appliquer sans faiblir à l'ennemi la terrible maxime : « Œil pour œil, dent pour dent » ; « *Tit for tat* » comme disent plus laconiquement encore nos Alliés.

Et notez que *Tit for tat* offre une sensible nuance avec l'impitoyable formule biblique. Il y a dans *tit* quelque chose de plus que dans *tat* ; c'est le paiement de la dette augmentée des intérêts. Pour un œil arraché, l'Anglais en veut deux, pour une dent il exige la paire.

Nos Alliés ont raison dans le principe, et froidement, méthodiquement, ils appliquent ce principe.

C'est à fin avril 1915, au début de la seconde bataille d'Ypres, que les Allemands, avec une traîtresse sournoisie, lancèrent pour la première fois leurs gaz asphyxiants. A Loos, en septembre, les Anglais les « gazaient » à leur tour...

Les choses ont marché depuis lors à pas de géants. En Angleterre, les cornues n'ont cessé de

BRITANNIQUES

chauffer dans les laboratoires sous la surveillance de chimistes vigilants...

Je ne puis entrer ici dans les détails techniques. Qu'il suffise de dire ceci : les résultats sont tels, les gaz que nos Alliés font respirer à leurs adversaires à doses généreuses sont si terriblement efficaces que les Boches ont depuis longtemps regretté d'avoir inauguré l'inférieure chimie.

*
* * *

Devenus ainsi des maîtres redoutés dans la contre-offensive, nos Alliés sont non moins parfaitement organisés dans l'art de la simple défense. Les précautions qu'ils prennent pour se protéger contre les émissions de gaz ennemis sont d'une admirable minutie.

Le statisticien établira plus tard le nombre significatif des modèles différents de masques protecteurs, améliorés de mois en mois avec une inlassable patience, qui ont été distribués aux Tommies depuis le début de cette guerre à coup de chimie.

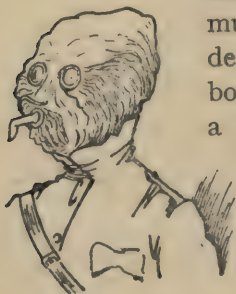
Nos Alliés se sont arrêtés très tôt au modèle de la cagoule. Ils n'ont fait depuis lors que le perfectionner. Que nous sommes loin aujourd'hui du pauvre bâillon rudimentaire grâce auquel nos

CHEZ NOS ALLIÉS

soldats affolés tentaient, dans les premières attaques, d'échapper à la mort !

La cagoule mise, ses plis enfoncés profondément dans le col de la tunique et serrés encore hermétiquement par un système élastique, l'homme respire à travers l'étoffe imbibée des produits

chimiques qui lui assurent l'immunité ; il expire par la valve de caoutchouc dont il tient le bout entre ses dents. L'expérience a prouvé qu'il peut vivre ainsi pendant plusieurs heures dans une atmosphère épaisse de gaz.



Un homme entraîné peut ajuster parfaitement la

cagoule dans un maximum de 20 secondes ; il est alors sauvé. Toutes les victimes des plus récentes attaques étaient soit des nerveux qui avaient trop précipitamment enfilé leur cagoule, soit des infortunés qui, surpris en première ligne, n'avaient même pas eu pour se mettre en état de défense le laps sauveur de 20 secondes.

Toutes les semaines, quels que soient les circonstances et le milieu, les hommes sont rassemblés dans chaque unité pour présenter leur cagoule à l'inspection minutieuse de l'officier médical.

On a vu, certain jour, dans des circonstances



L'ALARME

BRITANNIQUES

urgentes, une de ces revues passée sous les ricochets d'une fusillade. Les Anglais, toujours positifs, et appréciant exactement la notion du danger, savent qu'il vaut mieux risquer une balle que la mort par asphyxie.

Nos Alliés ont en outre créé dans chaque division un « médecin expert de gaz » dont la tâche est de se tenir au courant des derniers progrès de la guerre chimique et de faire à intervalles réguliers aux officiers et aux hommes des conférences pratiques sur les moyens de protection.

Dans les débuts, le soldat britannique portait sa cagoule pliée dans un sachet cousu sur la doublure de sa tunique. Aujourd'hui Tommy possède deux cagoules. Si la première est endommagée au cours du combat, l'expérience a prouvé qu'il peut retenir son souffle un temps assez long pour l'enlever et ajuster la seconde.

Une cagoule est portée dans un sachet de toile passé en bandoulière et l'autre dans une poche de la doublure. Le port du sachet à cagoule est réglementaire en toutes circonstances et sévèrement surveillé. Il me faut conter à ce sujet une anecdote d'autant plus piquante qu'elle est rigoureusement authentique :

Un matin d'hiver un général particulièrement strict sur ce chapitre partait pour une inspection des lignes. Au moment de sauter dans son automobile

CHEZ NOS ALLIÉS

il s'aperçut fort pressé, qu'il n'avait pas sa cagoule.

— Prêtez-moi la vôtre, dit-il à son ordonnance qui, lui, restait au quartier général.

L'ordonnance tendit son sac et l'auto démarra.

Peu avant d'arriver au front la voiture dépassa, sur la route, un jeune sous-lieutenant. Le regard perçant du général découvrit aussitôt dans sa tenue quelque chose d'anormal : il n'avait pas son sac !

Stopper, se précipiter, fut l'affaire d'un instant. Et quand le malheureux « sub » eut été vertement semoncé :

— Savez-vous au moins, gronda le général, vous en servir convenablement ? Tenez, voici ma cagoule ; montrez-moi comment vous vous y prenez !

Troublé, le sous-lieutenant obéit, ouvrit le sac du général et en tira, d'une main qui tremblait un peu... une paire de vieilles chaussettes !

Inutile de dire que, le soir, l'ordonnance apprit à ses dépens que le sac à cagoule n'est pas fait pour contenir le linge sale de Tommy.



Nos Alliés généreux ont décidé de doter tous les civils de leur secteur de cagoules protectrices.

Pour la brave population flamande, c'est un événement marquant et une joie. Les commères l'abordent dans les rues des villages.

BRITANNIQUES

— Eh bien, madame Camerlynck, avez-vous votre cagoule ?

— Mais oui, madame Deconynck, et j'ai même celle du petit... si vous saviez comme il est drôle là-dessous !

De fait, le « petit » se sent si drôle, affublé de ce jouet nouveau, qu'improvisé général d'une armée de camarades munis aussi de leurs cagoules, il livre actuellement dans la prairie voisine une bataille rangée. Avec une ardeur admirable, les jeunes Flamands s'assènent sur leurs coiffures nouvelles des coups de gaule terribles. Voilà certes des cagoules qui seront à changer avant la revue hebdomadaire...

Devant la petite mairie du village où je cantonne s'étale cet énorme écriteau :

« Aujourd'hui, seconde distribution de *gargouilles* à tous les habitants. »

Le Flamand a de ces admirables trouvailles linguistiques...

*
* *

10 heures du soir. — La nuit de printemps est claire encore. Depuis le matin le vent souffle, à une vitesse moyenne, des lignes allemandes vers les nôtres. C'est le jour aux gaz. Aussi dans la tranchée de première ligne le guetteur, l'oreille tendue, s'abîme-t-il les yeux à fouiller l'horizon. Tout à

CHEZ NOS ALLIÉS

coup il perçoit un sifflement prolongé... puis presque aussitôt, à 300 mètres en avant, une lourde buée grise au ras du sol.

En un tour de main il a ajusté sa cagoule. Il brandit son maillet et de toute la force de son bras le laisse retomber sur le gong. Immédiatement la tranchée s'éveille et derrière le parapet s'alignent de fantastiques apparitions. Ce sont, surgis de l'ombre des abris, des centaines de juges de l'Inquisition, armés de rifles baïonnette au canon.

Dans la tranchée de seconde ligne le veilleur s'est précipité vers les sirènes et les actionne, tandis que son compagnon fait partir les fusées de couleur qui signaleront le danger aux gens de l'arrière.

En quelques minutes l'alarme est donnée dans un rayon de 10 kilomètres. Dans chaque village, au carrefour principal, le Tommy en sentinelle frappe à tour de bras sur le gong avertisseur éveillant la troupe et les habitants...

Dans tout le secteur il n'y a plus une personne qui sommeille. Boches, cette fois encore, le « coup du gaz » a raté !

*
* *

Dans notre camp, le signal avertisseur est constitué par une petite cloche relique sauvée des

BRITANNIQUES

ruines d'un beffroi flamand. La cloche a été hissée sur un solide échafaudage de traverses et au pied de cet échafaudage est placé jour et nuit un énorme marteau de forgeron.

L'homme de garde qui, pour se réchauffer, allait allumer une pipe aperçoit soudain les fusées éclairantes... il peut même entendre dans le lointain le hululement lugubre des sirènes... Le marteau retombe lourdement sur l'airain de la cloche ; c'est un fracas à réveiller les sourds !

Prêt le premier, le sergent-major se tient déjà dans le carré central du camp, commandant de deux coups de sifflet impérieux le rassemblement général. Des ombres se précipitent de tous côtés. Les hommes tout en courant achèvent de boutonner leur tunique et tiennent à la main leur cagoule dépliée.

L'alarme m'a surpris dans une heure d'insomnie. Je puis donc sans me hâter sortir un des premiers du quartier des officiers.

La nuit est largement étoilée et toutes les ombres se détachent nettement dans une demi-clarté.

Tandis que le lieutenant B..., qui s'est contenté de jeter son manteau sur sa tenue de nuit, commence à passer l'inspection des cagoules, je bavarde avec le Major. Soudain, nous nous sentons secoués tous deux d'un même rire aussitôt réprimé. De la hutte située à l'extrémité gauche du quartier des

CHEZ NOS ALLIÉS

officiers vient d'émerger le chapelain. Surpris en plein sommeil, il est vêtu de son pyjama et a coiffé son casque d'acier. Cette dernière précaution s'explique par le fait que les canons anti-aériens depuis quelques jours nous gratifient largement d'éclats de shrapnels. Or, le pyjama du chapelain est de la couleur nationale des Irlandais, un vert superbe, et vert également est le casque. Au même instant surgit de la hutte voisine cet incorrigible dormeur de capitaine C... Lui aussi est en pyjama et casqué. Casque et pyjama sont d'un khaki si pâle qu'on peut franchement le qualifier de jaune. Le chapelain et le capitaine sont de taille très au-dessus de la moyenne. Et le contraste de ces deux longues silhouettes verte et jaune, se détachant sur le fond noir des huttes, est d'un comique véritablement irrésistible.

Pendant plus d'une heure nous avons fait les cent pas, humant l'air, fumant des cigarettes, cherchant à suivre dans la nuit le vol des aéros... Puis, tout danger écarté nous avons fini par regagner nos lits de camp.

Bien des fois depuis, en ces semaines de printemps, la cloche du beffroi flamand nous a réveillés en sursaut... Et, plus d'une fois, j'ai revu, surgissant brusquement dans la nuit, comme deux feux de marine signalant l'écueil, l'apparition verte et l'apparition jaune...

L'ARMÉE EN DEUIL

Front du Nord, Jeudi 8 juin 1916.



LES journaux qui viennent de nous parvenir sont l'expression tragique de l'unanime et profonde consternation des peuples alliés. Des chefs d'Etat, des Présidents de Parlement, des Ministres, les plus hautes personnalités de tous les mondes ont apporté dès la première heure au Grand Disparu l'hommage de leur douleur...

Mais Lord Kitchener, j'en suis bien sûr, ne recevra pas de tribut plus sincère, plus grandiose et plus poignant que celui de ce chagrin muet qui étreint aujourd'hui toute son armée.

J'ai rencontré tout à l'heure sur la route un Tommy à moustaches grises, un de ces pittoresques *navvies*, vieux terrassiers de métier qui tout au long des chemins du front sont employés aux travaux d'entretien et de voirie.

CHEZ NOS ALLIÉS

Entre deux pelletées de terre et prenant le temps d'une prise, cet homme déclarait à son compagnon :

— *Chum*¹, ce n'est pas possible !... Si c'est vrai, si nous avons perdu *notre* Kitchener, nous avons perdu la diable de guerre !

Ce *navvy*, certes, n'est qu'un pauvre bougre ignorant et son dire est en opposition formelle avec l'opinion de tous les Tommies instruits. Ils savent tous que l'œuvre de Lord Kitchener est une de ces œuvres si parfaitement organisées et animées d'un souffle si puissant qu'elles survivent à leur créateur. N'était-ce pas un des dictons favoris du ministre lui-même que « la tâche seule importe et non l'ouvrier » ? Avec cette idée dans son esprit, il a dû mourir tranquille, l'âme sereine et satisfaite...

Mais le mot de ce brave homme, qui perdant *son* Kitchener, croit avoir tout perdu, n'en est pas moins typique. Il donne une exacte idée du chagrin sincère de la troupe. Il me fait songer à cet autre mot naïf des paysans français à la mort du roi Louis XII : « Nous avons perdu notre père ! »

La dépêche laconique qui, mardi, nous apporta la terrible nouvelle, produisit dans le cercle d'officiers où je me trouvais l'effet d'un coup de foudre

1. *Chum*, copain.



(Cliché Bassano.)

LORD KITCHENER OF KHARTOUM

BRITANNIQUES

Perdre ses navires, ces fières unités coulées dans la bataille du Jutland, perdre ses régiments et le meilleur de son sang, ce sont des sacrifices auxquels la vaillante Angleterre était stoïquement prête. Perdre Lord Kitchener, c'est un désastre que l'armée ne pouvait, ni ne voulait prévoir, une de ces catastrophes irréparables qui, la première douleur passée, ne laissent au cœur qu'un exaspéré désir de vengeance.

C'est le paradoxe singulier de l'existence de Lord Kitchener que d'avoir été sans contredit un des hommes les plus aimés des Anglais et de n'avoir pourtant passé parmi eux que quelques courtes années de sa vie. Toute sa carrière aventureuse s'est écoulée aux Indes, en Sud-Afrique, en Egypte, et c'est par un hasard providentiel, dont l'Empire ne devra cesser de se féliciter, qu'il se trouvait *at home* en août 1914. Il est fort difficile aux Français de se faire une idée exacte de l'extraordinaire popularité de Lord Kitchener of Khartoum, K. of K. comme disaient officiers et Tommies en abrégéant familièrement, le Sirdar, comme l'appelaient les Anciens qui avaient servi sous lui aux Indes...

Depuis le jour où l'infortuné Gordon écrivit dans son journal de guerre « Kitchener est un des rares officiers très supérieurs », la popularité du vainqueur d'Ondurman ne cessa de croître. En ces

CHEZ NOS ALLIÉS

derniers mois, elle prenait dans les classes ouvrières les proportions d'une véritable idolâtrie.

Pour Tommy, Lord Kitchener était un oracle. A tous les raisonnements, à tous les arguments, à toutes les contradictions, Tommy répondait obstinément : « K. l'a dit » et bien fort qui l'eût fait changer d'opinion !

Le 13 août 1914, alors que des personnalités fort écoutées, tant en France qu'en Angleterre, annonçaient encore une guerre de trois mois, Lord Kitchener déclarait : « Je prépare une guerre de trois ans. » Prodigueuse vertu de cette prédiction ! Jamais, malgré les énervantes longueurs de cette campagne, je n'ai constaté la moindre impatience dans l'armée de Kitchener. Au retour des froids, Tommy prépare placidement ses vêtements de laine en répétant : « K. nous a prédit trois hivers. »

A la préparation de cette guerre d'usure, Lord Kitchener apporta toutes ses qualités qui étaient les qualités typiques et traditionnelles de l'Anglais. « *Thorough* », mot difficilement traduisible était la laconique devise de ce chef. *Thorough*, c'est-à-dire complet, parfait, parachevé. Ce qu'il entreprenait, il le conduisait jusqu'au bout, en ne négligeant aucun détail.

Avec une inlassable énergie, cet homme de fer — qui dès le premier jour, pour ne pas être dérangé dans son labeur, installait son lit de camp dans son

BRITANNIQUES

cabinet du *War Office* — levait un premier contingent de trois cent mille hommes, puis trois cent mille encore, puis un million, puis un autre million. Finalement, il couronnait son œuvre en dotant l'Empire de l'admirable armée actuelle, *son* armée. Oui, *son* armée, car elles sont véritables siennes ces légions qu'il a fait surgir du sol de la Patrie par la puissance de sa volonté, qu'il a organisées et équipées par la puissance de sa méthode.

A Lord Kitchener mieux qu'à tout autre peuvent s'appliquer ces vers de Tennyson :

Grand dans le conseil et grand à la guerre,
Un des premiers capitaines de son temps,
Riche de ce bon sens qui sauve,
Et, comme seuls savent l'être les plus grands,
Sublime dans sa simplicité.

L'Armée prend le deuil pour huit jours et les officiers vont arborer au bras gauche le brassard noir.

Pour nous, qui représentons parmi nos Alliés britanniques nos camarades français, nous n'oublions pas que Lord Kitchener se rattachait par sa mère à des origines françaises dont il était très fier ; nous n'oublions pas surtout qu'il combattit pour nous en 1870 sous Chanzy. Et, sûrs de traduire les sentiments unanimes de nos compatriotes, nous porterons le deuil de ce grand homme britannique comme celui d'un de nos plus aimés chefs.

UN CARICATURISTE DE LA GRANDE GUERRE

LE CAPITAINE BRUCE BAIRNSFATHER



LES Boches, bien avant la guerre, haïssaient déjà de la haine la plus boche nos compatriotes Zislin et Hansi. Etre trop spirituel est un crime que ne pardonnent pas les lourdauds de là-bas... Depuis lors le courageux Hollandais Raemaekers a su, magistralement, mériter leurs injures. Gageons qu'à ces trois noms ils ajoutent, pour le couvrir de leurs malédictions, celui du capitaine anglais Bruce Bairnsfather.

L'humour britannique sait être parfois terrible. *Punch*, le grand satirique londonien fit passer au Kaiser, au temps où il osait encore le lire, plus d'une mauvaise nuit. Guillaume, surtout, ne pardonna jamais le dessin publié au lendemain du renvoi de Bismarck et intitulé : « Le débarque-

CHEZ NOS ALLIÉS

ment du Pilote. » Guillaume en amiral, le télescope à l'œil se tient, dans une pose de matamore, sur le pont d'un navire battu des vagues, tandis que lentement Bismarck descend les premiers barreaux d'une échelle qui pend à l'écoutille... Dessin prophétique et que *Punch* a pris un malin plaisir à republier depuis la guerre, à l'heure où est près de sombrer enfin le navire que pilota seul, depuis le chancelier, le plus monstrueux orgueil.

A une époque lointaine, *Punch* était un des journaux favoris du Kaiser et l'impérial comédien affectait volontiers de l'étaler sur sa table de travail quand il recevait, dans une intimité sournoise, quelque visiteur anglais. Aujourd'hui le grand satirique est impitoyablement banni des palais de Berlin et Potsdam. Nul doute que la même interdiction du maître s'étende à tout jamais aux albums du caricaturiste-soldat si justement populaire chez nos Alliés.

*
* *

C'est du véritable humour britannique, en effet, et du meilleur qui jaillit irrésistiblement des *cartoons* que le *Bystander*, le spirituel hebdomadaire illustré, à qui échet la bonne fortune de les publier, doit depuis plus d'un an au crayon infatigable du capitaine Bruce Bairnsfather.

BRITANNIQUES

L'apparition du « Bairnsfather » est, chaque semaine, un des événements marquants de la vie du front. Il est impatiemment attendu et, dès son arrivée, commenté dans tous les mess au milieu d'éclats de rire dont les Boches font les frais.

Les dessins du capitaine sont ensuite soigneusement découpés et collés. D'un bout à l'autre de la longue ligne britannique, ils décorent aujourd'hui les parois humides des cagnas, les murs de planches des baraquements, les bureaux de l'arrière... et les postes de commandement des généraux.

Quand j'écris que les Bairnsfather arrivent au front, je m'exprime mal. Je veux dire qu'ils y reviennent. Le grand, le rare mérite de ces croquis, en effet, c'est qu'ils ont tous été crayonnés en première ligne.

Le capitaine Bruce Bairnsfather est un des plus brillants officiers de la Kitchener Army. Il n'est pas professionnel de la caricature. Engagé pour quelque temps dans l'armée régulière puis ingénieur civil, le capitaine, qui est fort jeune, se contentait avant la guerre, de crayonner des charges amusantes sur les murs, sur ses manchettes, ou sur une nappe de table. Quand il partit pour le front, il n'avait pas la moindre idée de la carrière qui l'attendait. La tranchée lui révéla sa vocation et donna son vrai sens à son talent véritablement exceptionnel. Ce qu'il peint dans ses sketches, c'est

CHEZ NOS ALLIÉS

ce qu'il voit tous les jours : ses hommes, ses chefs, ses camarades, les Boches de la tranchée d'en face. Aussi ses croquis sont-ils, du premier au dernier, criants de vérité, de cette vérité qui fait exclamer dès qu'on les voit : « C'est bien ça ! »

Cet artiste-soldat a le don du détail et ce détail, très souvent, est une trouvaille de génie. Qu'il peigne un camp, une hutte ou un *dug-out*, on peut être assuré que rien n'y manquera. Dans un coin de cette hutte ou de ce *dug-out*, on découvrira tout à coup quelque minuscule objet, insignifiant en lui-même, mais si typique qu'il achève le tableau, si parfaitement réaliste qu'il fait irrésistiblement éclater de rire. Quand il crayonne une tranchée, ce n'est pas une tranchée quelconque, telle qu'on peut se l'imaginer à l'arrière : c'est la tranchée de Tommy, avec sa physionomie bien particulière, celle où le capitaine lui-même a barboté, où tant de ses camarades barbotent encore... Dans cette ferme en ruines qu'il nous présente, il a vécu lui-même. Ce clair de lune dont il nous décrit avec belle humeur les méfaits il l'a vu se lever, soir après soir, sur le décor lugubre de la « Terre de Peronne ».

De l'avis de tous ceux qui ont vu, les croquis du capitaine sont plus vivants, plus exacts même que la photographie. Ce fait explique leur immense popularité.



LE CAPITAINE BRUCE BAIRNSFATHER

UN CARICATURISTE DE LA GRANDE GUERRE
de l'Armée Britannique.

BRITANNIQUES

Comme nous disons couramment « un gosse à la Poulbot », on dit aujourd'hui chez nos Alliés « un type à la Bairnsfather ». Ces dessins sont à tel point représentatifs de la vie du front chez nos Amis qu'il est impossible de parler de l'armée britannique sans y faire à tout instant allusion. Classés parmi les meilleures caricatures de la grande guerre, ils sont assurés de lui survivre, parce qu'un seul d'entre eux suffira, demain, pour évoquer aux yeux de n'importe quel homme de la Kitchener Army toute la légion des impérissables souvenirs.

Tommy n'est pas égoïste. Quand il s'est bien égayé du dernier Bairnsfather, il songe à en faire profiter les Boches. Ils trouvent régulièrement dans leurs tranchées de nombreux exemplaires du *Bystander* et il est avéré qu'ils leur font faire la grimace.

* * *

Non que les dessins de Bairnsfather aient le mordant tragique de ceux de Ræmaekers. Ils n'ont aucune portée politique, et leur esprit est d'un autre genre. En fait, il est rare que le capitaine attaque directement les Boches ; il ne leur inflige pas de légendes vengeresses. Les Huns ne jouent dans son œuvre que le rôle d'accessoires. Quand il

CHEZ NOS ALLIÉS

s'occupe d'eux, il se contente de crayonner leurs têtes. Et ça suffit !

Pour le reste, le grand, l'unique personnage de l'œuvre, c'est Tommy — un Tommy qui sait être spirituel et original dans les plus petites misères du métier comme dans ses plus grands dangers et trouver le mot pour rire jusque sous les fils de fer barbelé.

Quand Tommy partit en guerre, il chantait *Tipperary*. Les maîtres de la kultur, les tristes pédants à lunettes, ricanèrent : ces méprisables amateurs qui marchaient au combat en fredonnant des refrains de music-hall ne sauraient pas se battre ! Nous le voyons bien aujourd'hui dans la Somme. Dans les jours difficiles de la retraite, comme dans les jours glorieux de l'avance, Tommy n'a cessé de chanter. Et c'est cette héroïque gaieté qui anime du premier au dernier tous les croquis de Bairnsfather.

Le Boche est un animal qui aime à faire peur. Il est dans sa nature de terrifier. Rien ne l'exaspère davantage que le sang-froid. Qu'on accueille ses plus terribles fanfaronnades par un flegme narquois, c'est assez déjà pour le mettre en fureur. Qu'on lui réplique par une plaisanterie et que la foudre qui devait tout anéantir fasse éclater le fou rire, c'est évidemment le comble ! Comme disent les Anglais « *it's the limit* ». Et c'est ce que

BRITANNIQUES

fait au nez des Huns, depuis plus d'un an, et avec un joli courage, le capitaine artiste.

Décrire les dessins de Bairnsfather ? Ce serait impossible, et leurs légendes d'ailleurs perdraient à la traduction le meilleur de leur humour. Il faut les voir. Encore les quelques croquis empruntés à son premier album *Fragments From France*, et reproduits ici avec l'autorisation gracieuse du *Bystander*, ne donnent-ils qu'une idée bien imparfaite de son œuvre — œuvre qui se développe de jour en jour pour s'adopter aux imprévus et multiples aspects de cette guerre.

De ce qui précède, il ne faudrait pas conclure, surtout, que les dessins de Bairnsfather sont simplement amusants. Il s'en dégage une idée générale qui, pour être d'un réalisme très humain, n'en est pas moins intéressante. Le capitaine ne vise pas à des enseignements de haute portée. Combattant, il a souffert jusqu'à l'écœurement, comme ne peuvent manquer d'en souffrir tous ses camarades, de la laideur, de la platitude, de la sanglante vulgarité de cette guerre de tranchées. C'est cela que très simplement, très sincèrement, il s'est attaché surtout à traduire dans ses croquis et il y a parfaitement réussi. Avec une exactitude souvent cruelle, ils sont l'expression saisissante des macabres absurdités de cette guerre. Mieux que de longs récits ils montreront aux générations futures ce

CHEZ NOS ALLIÉS

qu'était devenu le « noble métier des armes » à notre époque éminemment civilisée.

* * *

Les premiers croquis de Bruce Bairnsfather n'ont pas été publiés dans le *Bystander*. Ils demeurèrent fixés, à quelques centaines de mètres des Boches, sur les murs en ruines d'une pauvre ferme flamande qui, pendant de longs mois, abrita le capitaine.

Rentrant de la tranchée, par les soirs d'hiver, Bruce Bairnsfather, tout en séchant ses bottes à la flamme de l'immense cheminée, crayonnait sur les montants. Les montants de la cheminée convenablement illustrés, il s'attaqua bientôt aux murs blanchis à la chaux... Tous les pans demeurés debout sont aujourd'hui couverts de ses humoristiques silhouettes.

Cette maison historique, conservée soigneusement, ferait après la guerre une jolie pièce d'exposition. C'est une occasion à signaler aux collectionneurs américains...

* * *

L'œuvre du capitaine Bairnsfather ne pouvait manquer d'attirer l'attention du commandement

BRITANNIQUES

britannique. Soucieux de réunir pour l'histoire du conflit des documents vivants, d'indiscutables et impérissables témoins, ce commandement accorde une faveur particulière à ses photographes officiels qui prennent au péril de leur vie leurs merveilleux clichés, aux héroïques « tourneurs de films » qui suivent jusque sous le feu de l'ennemi les péripéties d'un combat, aux écrivains et aux journalistes qui ne craignent pas d'aller chercher dans la tranchée de première ligne leur documentation... Il ne pouvait manquer d'utiliser pour son œuvre le crayon du vaillant capitaine-caricaturiste.

Bruce Bairnsfather est depuis longtemps *persona grata* au G. Q. G. de nos Alliés. Et voici qu'une entente particulièrement heureuse vient d'intervenir à son égard entre le *War-Office* et le ministère de la Guerre français.

Le peintre des Tommies séjournera sur notre front, étudiera nos poilus, partagera leur existence dans ses détails les plus intimes, habitera leurs cagnas... et fixera en blanc et noir ses humoristiques impressions.

Les Poilus vus par Bairnsfather ! Le savoureux album attendu par tous ses admirateurs avec une impatiente et légitime curiosité.

*UN DES PETITS COTÉS DE LA LIAISON
FRANCO-BRITANNIQUE*

HISTOIRE TRAGIQUE
D'UN CHAMP DE BLÉ

31 juillet 1916.



OUS venons d'arriver sur le champ de bataille de la Somme.

Nous nous en faisons de loin des imaginations terrifiantes. Il faut reconnaître d'ailleurs qu'à certains points de vue ces imaginations étaient encore en dessous de la vérité... Mais nous n'en sommes pas moins immédiatement rassérénés en constatant qu'ici comme ailleurs l'humour britannique ne perd pas ses droits.

A l'entrée d'une cagna abandonnée, en bordure du chemin qui nous conduisait au front, nous avons tous pu voir, fiché en terre, cet écriteau qu'un

CHEZ NOS ALLIÉS

loustic « chipa » sans doute au « Zoo » (1) lors d'une récente permission :

The Young Elephant

Strictly forbidden to give him hot buns.

Ici le Jeune Eléphant

Défense absolue de lui donner de la brioche chaude.

Si le moral de Tommy demeure le même, tout va bien... On les aura!



1^{er} août. — Après 9 mois d'isolement dans les Flandres, je viens de retrouver enfin des poilus, de vrais poilus, des compatriotes, des amis, des frères!

Dans ce secteur, les unités britanniques et françaises sont étroitement mêlées. A droite de nos cagnas, s'étend un campement de chasseurs à pied.

Dès mon premier moment de liberté, j'ai filé vers la « popote » des sous-officiers. Ils m'ont reçu,

1. Zoo. Jardin zoologique de Londres.



ÉVIDENT !

La jeune recrue naïve. — Qu'est-ce qui a fait ce trou-là ?

L'ancien qui en a trop vu. — Les souris !

BRITANNIQUES

naturellement, avec une cordialité charmante. Autour du « jus » fumant servi dans de vieux « quarts » en zinc — ah ! que c'est bon l'argot français ! — nous avons bavardé. La joie de ce bavardage ! Paris... Verdun... Tous nos espoirs...

J'ai eu bien du mal à m'arracher à cet abri de poilus pour réintégrer mon mess.

2 août. — Le revers de la médaille.

Pour être à même de vous le faire voir ce fâcheux revers, il me faut entrer dans quelques explications topographiques préliminaires.

Nos « *dug-out* », ou cagnas, sont creusées au flanc d'un petit plateau dominant de quatre mètres environ la route qui le borde au sud. Ce plateau s'abaisse en pente douce, à gauche vers une route, à droite vers le campement français.

Sur le plateau s'étend un petit champ de blé. Au-dessus de nos cagnas les blés sont coupés, laissant un espace nu dont nous avons fait une sorte de terrasse, de *roof-garden* où quand le temps et le bombardement boche le permettent nous prenons nos repas. Des cagnas, ouvrant sur la route, on accède à cette terrasse et au champ de blé par un escalier grossier taillé dans le flanc du plateau.

La cagna des officiers est de dimensions restreintes et nous sommes actuellement huit à partager ce dortoir. C'est dire que nous ne pouvons

CHEZ NOS ALLIÉS

prétendre y déposer nos bagages et encore moins y faire notre toilette. Nous avons donc, à l'extrémité nord du champ de blé, planté quatre tentes ; l'une nous sert de dépôt à bagages, l'autre est la tente à ablutions, la troisième est à la fois un office et un abri pour le cuisinier et les garçons de mess, la quatrième enfin sert d'*orderly-room* ou bureau de compagnie.

Des cagnas aux tentes, en y comprenant le champ de blé, c'est le secteur qui nous est officiellement attribué. Ce secteur, je le répète, touche immédiatement à droite au secteur français.

Les Anglais, on le sait, ont un sens très net de la propriété. Ils aiment bien être chez eux. Des écriteaux en français : « Secteur britannique. Passage interdit » fichés aux quatre coins du champ ont immédiatement affirmé nos droits.

Le matin nous sortons de la cagna, vêtus seulement de nos pyjamas dont les tons variés font l'étonnement et la joie des poilus, grimpons l'escalier rustique et, traversant le petit champ de blé, courons vers la tente à ablutions.

Les lieux ainsi décrits, j'en arrive au récit des événements tragiques qu'il me faut ici relater.

Le *breakfast* terminé, je me dirigeais en compagnie du major vers l'*orderly-room*... Tout à coup, je vois mon supérieur s'arrêter net, semblant vive-

BRITANNIQUES

ment intéressé. Je suis la direction de son regard et voici la scène dont je suis le témoin : un poilu — un bon poilu paisible, le calot crânement de côté et la pipe à la bouche — s'avance au milieu des blés... Soudain il se baisse et s'évanouit dans l'épaisseur blonde.

— Bon ! me dis-je, c'est un sentimental. Il s'est baissé pour cueillir un bluet...

Mais sa disparition se prolonge de façon inquiétante et quand il se relève, hélas ! ce n'est pas, vous le devinez, un bluet qu'il tient à la main.

Le major — vous savez bien : notre major à la trappe à savon et au garde-manger perfectionné — le major n'en peut croire ses yeux. Il demeure une seconde sidéré, puis éclate :

— C'est prodigieux ! Pareille chose... dans mon secteur !

Il se calme enfin, et avec un sourire :

— C'est bon pour cette fois... Mais que vos compatriotes n'y reviennent pas.

3 août. — La situation s'aggrave. Il y a récidive.. de nombreuses récidives.

Comble des combles ! C'est comme nous étions encore à table pour le lunch que les délits se sont produits. Le major s'est levé brusquement et n'a laissé tomber que ces deux mots :

— C'est intolérable !

CHEZ NOS ALLIÉS

Quelques minutes après on nous amenait nos chevaux sellés.

— Nous allons, m'expliqua le major sèchement, faire visite au commandant de cantonnement français à B.

Le commandant de cantonnement nous a reçus d'une façon charmante.

Quand j'eus terminé l'exposé de nos griefs :



— Ce n'est que cela ? nous dit-il d'un ton paternel ; ce n'est pas bien grave. Que voulez-vous ? Vos voisins ne sont que des troupes de passage... Ils ne restent dans ce campement que trois ou quatre jours au maximum. Ils y arrivent boueux, harassés... Nous ne pouvons vraiment exiger qu'ils

BRITANNIQUES

emploient tout leur temps à l'installation de feuil-
lées perfectionnées. Ils doivent forcément se con-
tenter d'un système assez primitif...

— Bien primitif, mon commandant.

— Allons, allons, prenez-les par la douceur et
tout s'arrangera.

4 août. — Ça ne s'arrange pas du tout.

Ils sont dans les blés mes moineaux, ils sont dans
les blés !

Ces poilus sont admirables ! Ils s'avancent dans
le champ avec la mine inoffensive et trompeuse de
braves fermiers inspectant la moisson... Tout à
coup, ils plongent, et on ne distingue plus, dans la
masse dorée, que l'agitation de drapeaux blancs
qui cette fois malheureusement ne nous annoncent
pas la paix.

— Allez, m'ordonne sèchement le major, allez
dire à cet homme de se retirer !

Pour faire, en de telles circonstances, une telle
commission à un vrai poilu, il faut un courage que
j'avoue ne pas posséder. Je m'approche fort mal
à l'aise et m'explique en balbutiant.

Le poilu lève vers moi sa face rubiconde, ouvre
une large bouche et, dans un bon sourire :

— Ne vous en faites donc pas !

Puis, en manière d'explication

— Dans les blés, n'est-ce pas ? c'est si convenable !

CHEZ NOS ALLIÉS

Que dire ? La situation est inextricable, désespérément inextricable

5 août. — Je viens de prendre une décision énergique. Le résultat de mes méditations nocturnes est qu'à cette situation critique il existe une solution et une seule.

Puisque le champ de blé est le théâtre des méfaits, fauchons les blés !

Les blés d'ailleurs sont mûrs à souhait et j'ai, par bonheur, aperçu dans un coin du campement français les instruments nécessaires.

Je saisis le sergent-major anglais et le conduis à la cagna de l'adjudant français.

Tasse de « jus ».

En quelques mots, immédiatement traduits, j'expose la situation.

— *All right !* fait l'Anglais.

— Ça colle, déclare le Français.

Une équipe mixte franco-britannique exécutera le travail. A l'ouvrage sans délai !

6 août.

Qu'on les mette en gerbes
En un tour de main
Les épis superbes
Qui seront du pain.

BRITANNIQUES

Sous un soleil radieux et parmi les chants, ma moisson s'est terminée.

Elle a été pour les Français l'occasion d'une éclatante revanche. Les poilus, pour la plupart solides gas de la campagne, ont fauché les blés dorés avec un admirable entrain. Les Tommies, presque tous citadins, ne les ont attaqués qu'à petits coups maladroits... Et les rires de se faire écho d'une équipe à l'autre, entremêlés d'apostrophes en langage petit-nègre !

Pour célébrer cet heureux événement, nous avons allumé de place en place des feux de joie qui ont fait disparaître toutes traces des méfaits passés.

La fête a été dignement close : les Tommies ont goûté très abondamment au vrai « pinard » français ; les poilus se sont crus obligés en retour de risquer une indigestion de *bacon* et de marmelade.

Le major a retrouvé son sourire. La paix règne sur les camps. L'alliance est consolidée : Vive l'Entente !



TACT TEUTON

A la veille d'une attaque frontale, un caporal du Corps des Fossoyeurs inflige ses spirituelles plaisanteries à une recrue du Bataillon des Orphelins.

CRÈME-DE-MENTHE

Front de Somme, septembre 1916.



EST sur la route de l'hôpital qu'il m'était réservé de rencontrer « Crème-de-Menthe » et l'apparition de la terrible mystérieuse devait être ma dernière vision du champ de la Somme.

Dans le crépuscule sanglant, la terrifiante silhouette !

Elle évoque immédiatement à mon esprit les images les plus fantastiques des livres de Jules Verne, les images prodigieuses qui hantaient nos cerveaux d'enfants...

Décrire l'apparition ? J'y renonce... Décrit-on les Bêtes de l'Apocalypse ?

Et cependant, je ne vois le monstre qu'au repos, se déplaçant, inoffensif, à travers la campagne de l'arrière... Quel effroyable aspect ne prendra-t-il

CHEZ NOS ALLIÉS

pas bientôt aux jours de bataille, quand le fer et le feu jailliront de sa carapace ?

*
* *

Depuis quelques jours, dans les mess et sous la tente, dans les cagnas et dans les boyaux, Crème-de-Menthe était l'unique sujet de toutes les conversations. A mots couverts et sur un ton confidentiel, les officiers s'entretenaient de cette machine infernale, formidable invention de guerre qui doit, à la prochaine bataille, prendre sa place dans les rangs britanniques.

Le mystère qui entourait, qui entoure encore Crème-de-Menthe laissait le champ libre à toutes les imaginations : Crème-de-Menthe, sorte de forteresse mouvante aux gigantesques proportions, moitié navire et moitié auto, se déplacerait sans effort à travers les terrains bouleversés, escaladant les talus, dégringolant les pentes, enjambant les tranchées... En action sa carapace s'ouvrirait pour laisser passer tout à coup fusils et mitrailleuses... Et le monstre poursuivrait sa route, happant dans son sillage les Huns terrorisés...

A la vérité, les très rares privilégiés qui avaient pu voir la terrible Demoiselle dans l'abri où elle reposait encore se taisaient fort sagement... et les autres ne savaient rien.

BRITANNIQUES

Tous les Anglais ont lu H.-G. Wells et le nom du célèbre écrivain était tout naturellement évoqué dans ces conversations. Dans notre cagna, le capitaine L..., bouquiniste enragé, rappelait une nouvelle intitulée « Les cuirassés de Terre » publiée par Wells dans le *Strand Magazine* il y a dix ou douze ans. En même temps qu'une extraordinaire prophétie de la guerre moderne, ces pages, oubliées aujourd'hui, contenaient une troublante description de monstres blindés singulièrement semblables, d'après ce qu'on en sait, à ceux dont l'apparition est, à l'heure actuelle, si impatiemment attendue...

Et moi-même je me souviens fort bien de cette géniale anticipation que M. Henry D. Davray présenta au public français et que certains traitèrent à l'époque de puérile imagination. H.-G. Wells avait, d'ailleurs, qualifié son invention de « *Reductio ab Absurdum* » de la guerre...

La fiction pourtant est devenue la réalité et les Boches en feront bientôt la dure expérience. Cette guerre, plus que jamais, devient la guerre de Jules Verne et de Wells...

Il y a cependant une différence essentielle entre le récit de Wells et la réalité. Le romancier avait mis ses machines infernales au pouvoir de l'ennemi. Aujourd'hui, les rôles sont renversés.

CHEZ NOS ALLIÉS

*
* *

30 septembre. — Dans votre amour du kolossal, ô Boches, vous aviez inventé la « Grosse Bertha ».

La Grosse Bertha ! Était-ce assez laid, était-ce assez lourd ! Disons-le d'un mot : était-ce assez boche !

Pour employer le langage imagé de nos poilus, votre Grosse Bertha « n'existe plus ». Nos Alliés ont lancé contre elle Crème-de-Menthe.

Crème-de-Menthe ! c'est léger, c'est aimable, c'est d'une agréable fantaisie. Sentez-vous, ô Boches, tout ce qu'il y a dans Crème-de-Menthe ?

Depuis une quinzaine, Crème-de-Menthe revient bien souvent dans les communiqués. Oh ! Crème-de-Menthe est modeste et se contente d'une ligne. « Hier, les *tanks* ont pris part à la conquête du Sars ». C'est tout. Et c'est suffisant, ô Boches, car vous êtes bien contraints à votre tour de mentionner dans vos bulletins truqués, dans vos « Wolfferies » quotidiennes, l'apparition de ces ennemis nouveaux.

Souhaitons que ce nom de Crème-de-Menthe reparaisse le plus souvent possible sous les yeux lunettés d'or des Boches !

Souhaitons, souhaitons de tout cœur que « Crème-de-Menthe » devienne pour le lecteur des communiqués allemands un « tarte à la crème » impitoyablement obsédant !

BRITANNIQUES



A ces monstres nouveaux, il fallait un nom : on leur en a trouvé trois. Dans l'armée britannique on les appelle indifféremment aujourd'hui : *Caterpillars*, *Tanks* ou *Crème-de-Menthe*.

Caterpillar signifie « chenille » et ce nom est une allusion très exactement imagée à la marche fantastique de ces machines infernales qui s'accrochent, telle la chenille, à tous les accidents du terrain.

Certains journalistes français ont prétendu que le mot « tank » n'avait aucun sens et qu'il avait été précisément choisi pour cette raison à dessein d'embarrasser les Boches. C'est une erreur. Le mot « tank » a dans la langue anglaise un sens très précis : il veut dire « réservoir ». Et voici, je crois, à la suite de quelles circonstances on l'a appliqué aux monstres blindés de nos Alliés.

Les premiers *caterpillars* fabriqués en Angleterre furent débarqués au Havre dans le plus grand mystère. Ils voyageaient sous la dénomination de « tanks » ou réservoirs et, sur les quais de notre grand port, attendaient leur transport vers le front sous la garde de sentinelles vigilantes. Aux curieux, on expliquait qu'il s'agissait d'un nouveau modèle de gigantesques réservoirs à eau pour les troupes britanniques. Ce mot de « tank » satisfait le public

CHEZ NOS ALLIÉS

et garda le secret ; il se répandit ; il est demeuré.

De « Crème-de-Menthe » l'explication est plus joliment fantaisiste.

On sait que nos Alliés ont pour habitude de baptiser leurs grosses pièces d'artillerie : « Jack-Johnson », « Terreur-des-Huns », « Belle-de-Piccadilly » ou « Lizzy-la-Paresseuse », tels sont quelques-uns des noms pittoresques par lesquels les canonniers britanniques désignent couramment leurs pièces.

Suivant les uns, Crème-de-Menthe serait tout simplement le nom particulièrement humoristique donné à sa machine par le premier conducteur du premier tank.

Suivant les autres, l'origine de cette appellation est quelque peu plus compliquée.

La crème de menthe (dont les Anglais ont admis le nom dans leur vocabulaire avec l'orthographe française mais une prononciation très sensiblement différente) la crème de menthe, dis-je, est une des liqueurs favorites de nos Alliés. C'était, après le whisky naturellement, un des principaux produits des distilleries britanniques. Or ces distilleries sont réquisitionnées, transformées presque toutes en usines métallurgiques ; elles ne fabriquent plus de la crème de menthe, mais les pièces nécessaires à la construction des tanks... De là à l'appel-

BRITANNIQUES

lation de « Crème-de-Menthe » il n'y avait qu'un pas : l'humour britannique l'a franchi.

*
* *

Au cours d'une attaque, alors que le Monstre, roulant et tanguant, à la fois terrifiant et grotesque, enjambe les tranchées ennemies parmi le crépitement de la fusillade, quelles peuvent être les impressions des hommes enfermés dans les flancs d'un tank ?

C'est un Anzac qui, le premier, devait nous les faire connaître. Cet Australien, servant à bord d'une des nouvelles machines de guerre et blessé, a su tenir son carnet de route, ou plus exactement, son livre de bord, avec toutes les qualités d'héroïque humour de sa race. Ces pages, d'un joli réalisme, ont été publiées par le *Daily Mail* sous ce titre suggestif : « Dans le ventre d'un Tank ».

Lundi.

« En route, pour la première fois. Etrange sensation. Pire qu'à bord d'un sous-marin. Incapable de rien distinguer tout d'abord, mais je n'en pense pas moins. Les balles commencent à clapoter comme la grêle sur un toit de tôle, puis comme un roulement de coups de marteau. Nous passons au travers sans autre mal.

CHEZ NOS ALLIÉS

« Brusquement, terrible coup de tangage. J'ai l'impression que nous sommes enfoncés. Le pilote assure que nous venons d'enjamber une tranchée ennemie. « Lâchez l'enfer ! » nous crie-t-on. Nous le lâchons. Nos fusils balaient la tranchée de droite et de gauche.

« Je risque un œil pour voir l'effarement des Huns. C'est férocement drôle. Ils bondissent comme des lapins affolés, mais ils tombent par grappes avant d'avoir rejoint leurs terriers.

« Ils amènent des mitrailleuses qui se mettent à marteler avec frénésie notre épiderme. Ça ne nous fait pas la moindre impression. Les obus commencent à éclater. Nous avançons et tombons sur d'autres Huns encore plus effarés. Notre feu découpe des lanières dans leurs rangs. Ils détalent comme des possédés. Un officier s'efforce de les rallier. Ils font tête un instant. Mais dès que nos fusils se mettent à cracher, ils filent de nouveau. Notre infanterie les entoure, les survivants se rendent. Ils regardent notre machine comme une bête curieuse. Ils ouvrent des bouches, des yeux !... Mais ils n'en apprennent pas davantage.

« Cette première expérience pas autrement drôle. Le « mal de Tank » vaut le « mal de mer », jusqu'à ce qu'on soit habitué. »

Mardi.

« En avant pour une nouvelle croisière. Le



CE QUI IMPORTE

Scène : Lcos, pendant l'offensive de Septembre,

Le colonel Fitz-Shrapnel reçoit du G. Q. G.,
le message suivant : « Prière de nous faire savoir
la quantité de confiture de groseille touchée par
votre unité, vendredi dernier. »

BRITANNIQUES

clapotis commence tout de suite. C'est à croire que notre vieille machine va être noyée sous cette pluie de balles. Ces idiots s'imaginent qu'ils peuvent prendre d'assaut un Tank comme si c'était un fort. Nous les faisons sauter de tous côtés, en tirant dessus à bout portant. Crânes tout de même, ces gaillards — certains d'entre eux au moins — pour fous qu'ils soient !

« Les survivants nous assaillent de nouveau. Nous leur crachons notre venin. Il en tombe encore davantage. La brave vieille machine fait un brusque soubresaut. Grand Dieu, je crois que c'est le plongeon dans l'autre monde ! Mais non. Ce sont quelques corps de Huns morts et blessés qui enrayent l'engrenage.

« Nouvelle averse de balles. On dirait qu'on martèle des centaines de rivets dans la peau du Tank. Nous passons à travers. Bientôt cette musique a du charme, nous finissons par en apprécier le rythme régulier... »

Mercredi.

« On part de bonne heure. Encore une rude traversée. Des vagues de feu semblent déferler sur nous. Effroyable explosion. Puis une autre, et d'autres encore par intervalles. Un moment de silence. Un détachement de Huns vient à notre rencontre en dehors du village. Un vieux gentle-

CHEZ NOS ALLIÉS

man énorme en avant. On dirait le maire et les notables de l'agglomération qui viennent nous souhaiter la bienvenue. Ils pensent bien nous faire une chaude réception, mais pas celle que l'on pourrait croire.

« Ils actionnent des mitrailleuses. Puis tentent l'abordage. Notre feu leur répond et le comité de réception du Tank se disperse dans un nuage de flamme et de fumée — qui n'est point d'apothéose. L'énorme vieux gentleman demeure seul visible de toute la députation, pourpre de rage. Le Tank le renverse. Le vieux prend ses jambes à son cou. Plus drôle qu'une course en sac. Le vieux se jette à plat ventre et fait signe qu'il se rend. »

Jendi.

« Nous entrons dans le village. Passons entre des rangées de maisons à demi effondrées. Des centaines de Huns sortent des caves et des ruines pour nous voir. Certains ont les yeux hors de la tête. Ils semblent surpris et même terrifiés. Un imbécile se précipite sur nous la crosse haute. Donne un coup terrible au Tank. Brise son fusil, avec un sacré bruit sur notre toit. Il s'est fait plus de mal qu'à nous... »

Vendredi.

« (Après un combat qui se termina par la reddition d'un parti d'Allemands). Un prisonnier

BRITANNIQUES

effronté dit que ce n'est pas loyal de se battre avec de pareilles machines. Nous répondons que c'est notre affaire et que nous nous fichons de ce qu'en pourra dire l'Allemagne. Demandé à un prisonnier s'il s'imaginait que nous allions implorer du Kaiser la permission de nous en servir. Il ne comprend pas la plaisanterie. Ayons fait 200 prisonniers, tués et blessés davantage encore. Ereintés au retour. »

NOSTALGIE



EST sur une impression mélancolique, mais bien sincère, que je veux terminer ce petit livre.

Le lecteur a pu se rendre compte, en parcourant ces pages, que la vie d'un interprète dans l'armée de Kitchener est à bien des points de vue extrêmement intéressante.

S'il a su, par ses qualités personnelles, se faire admettre dans l'intimité de nos Alliés, il jouit, d'autre part, d'une situation matérielle et morale qui vaut certes d'être prise en considération.

Et cependant...

En bien ! oui, disons-le franchement, au risque d'être taxés d'ingratitude. Ouvrons nos cœurs !

Malgré toutes ces satisfactions, combien de fois avons-nous regretté sincèrement de n'être pas simples soldats dans l'armée française !

Aux jours tragiques de Verdun surtout, alors que semblait se décider sous les murs de la citadelle le sort de notre pays, que nous avons souffert de ne pouvoir exprimer en français, à des Français, nos

CHEZ NOS ALLIÉS

angoissantes inquiétudes ! Que nous avons souffert d'être réduits à suivre ces terribles péripéties en simples témoins, dans la quiétude relative d'un front secondaire, de demeurer étrangers aux trisaillements de toute une armée, *notre* armée.

Il a existé malheureusement à une certaine époque, nous le savons, des jalousies ridicules



contre les interprètes. Ces jalousies étaient le fait de petits esprits pour qui minorité veut toujours dire privilège ; et ces pauvres gens croyaient nous ennuyer beaucoup en nous traitant niaisement d' « Englishes ».

Non, cent fois non ! Malgré l'uniforme et malgré

BRITANNIQUES

la langue, les interprètes sont demeurés toujours, en toutes circonstances, de simples soldats français — comme tous les camarades.

Jaloux aigris, n'enviez pas trop notre sort.

Si nous avons des privilèges — privilèges légitimes, et sans lesquels notre situation serait impossible — savez-vous combien de fois nous les avons chèrement payés par les peines intimes et cruelles d'une véritable nostalgie ?

France, douce France, vaillante et tendre foule de nos poilus, même pour un temps, même pour la généreuse hospitalité de nos Alliés, on ne peut vous quitter sans en souffrir...

FIN

TABLE DES MATIÈRES

<i>Préface.</i>	VII
AVERTISSEMENT.	I
Mobilisation	3
Le Havre	17
En retraite.	29
La Bravoure britannique	41
La Nouvelle Armée.	49
Les Officiers	51
Les Tommies.	71
Comment est soigné le moral de Tommy.	89
Les Chapelains.	105
Les Nurses.	123
Les Mascottes	133
Quelques services auxiliaires	141
Quelques corps originaux.	165
Petites curiosités linguistiques.	197
La Mer de boue.	211
Le Cantonnement.	225
Le Camp.	243
Une visite à Ypres.	257
Le Jour des Morts.	269
Christmas	277
Un mot grave	287
Les Gaz	301
L'Armée en deuil.	311
Un caricaturiste de la Grande Guerre	317
Un des petits côtés de la liaison franco-britannique	327
Crème-de-menthe.	337
Nostalgie.	349

FEB 17 1975

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

D
640
F365

Fernand-Laurent, Camille Jean
Chez nos alliés britanniques

